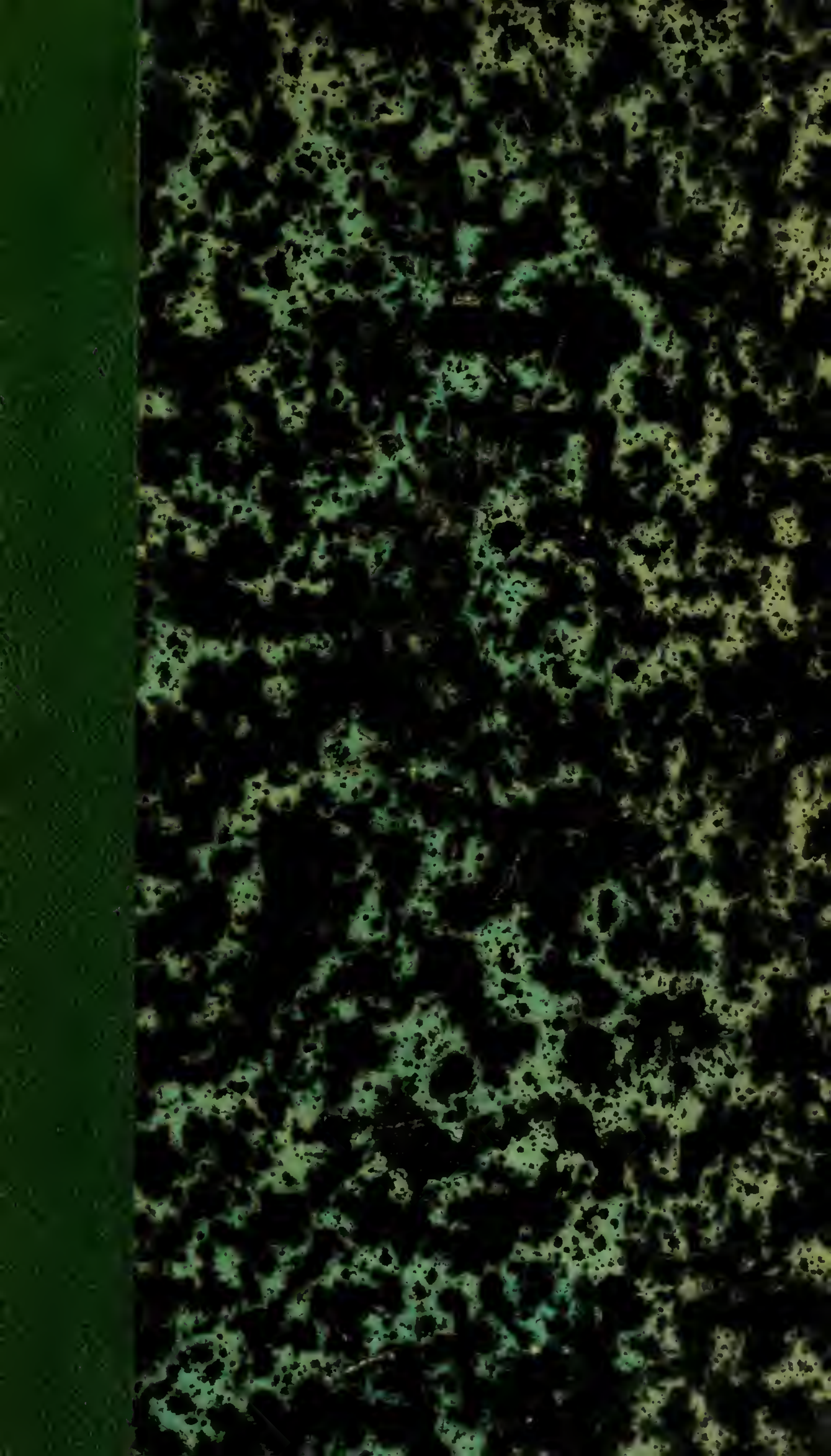
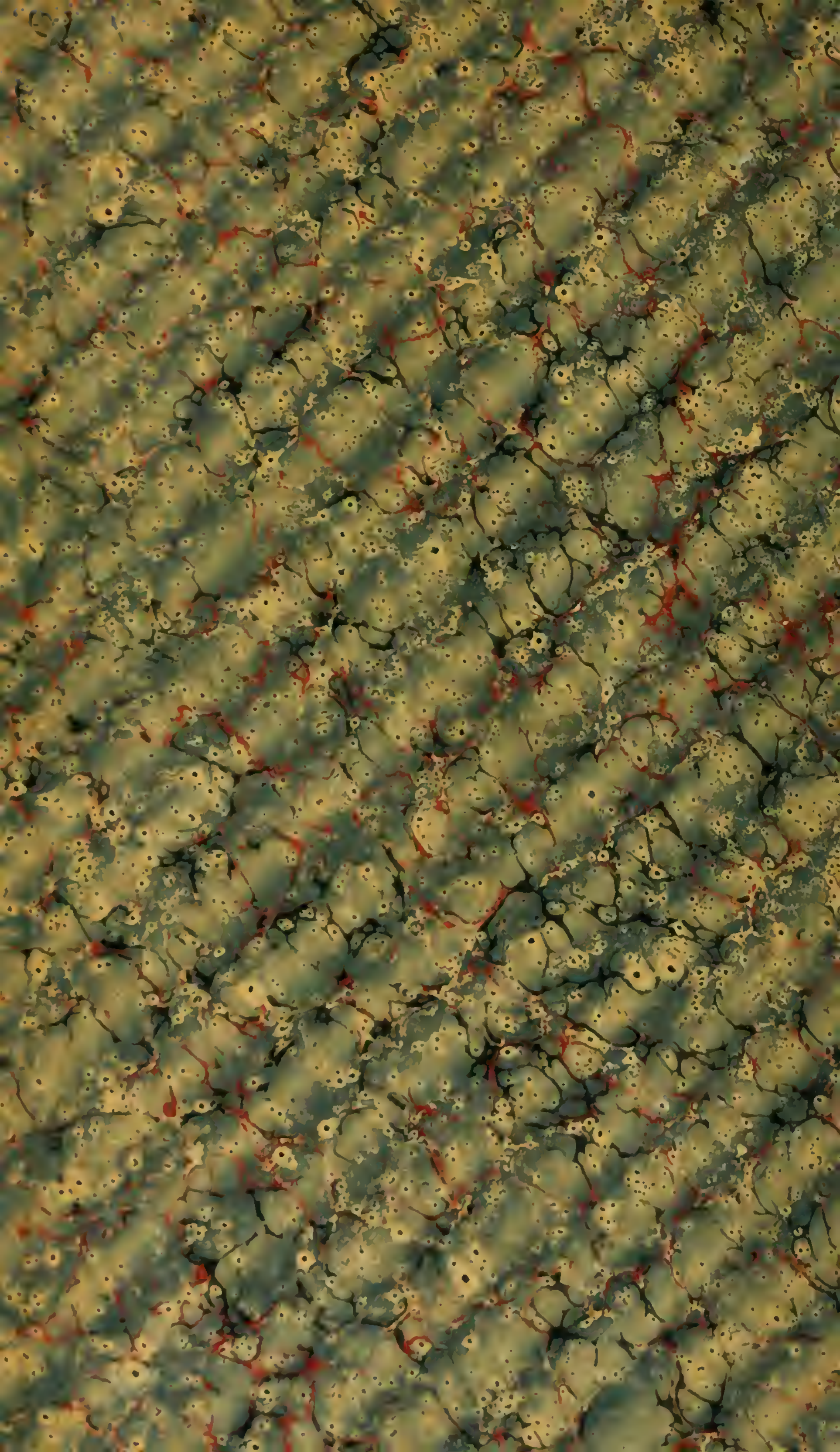
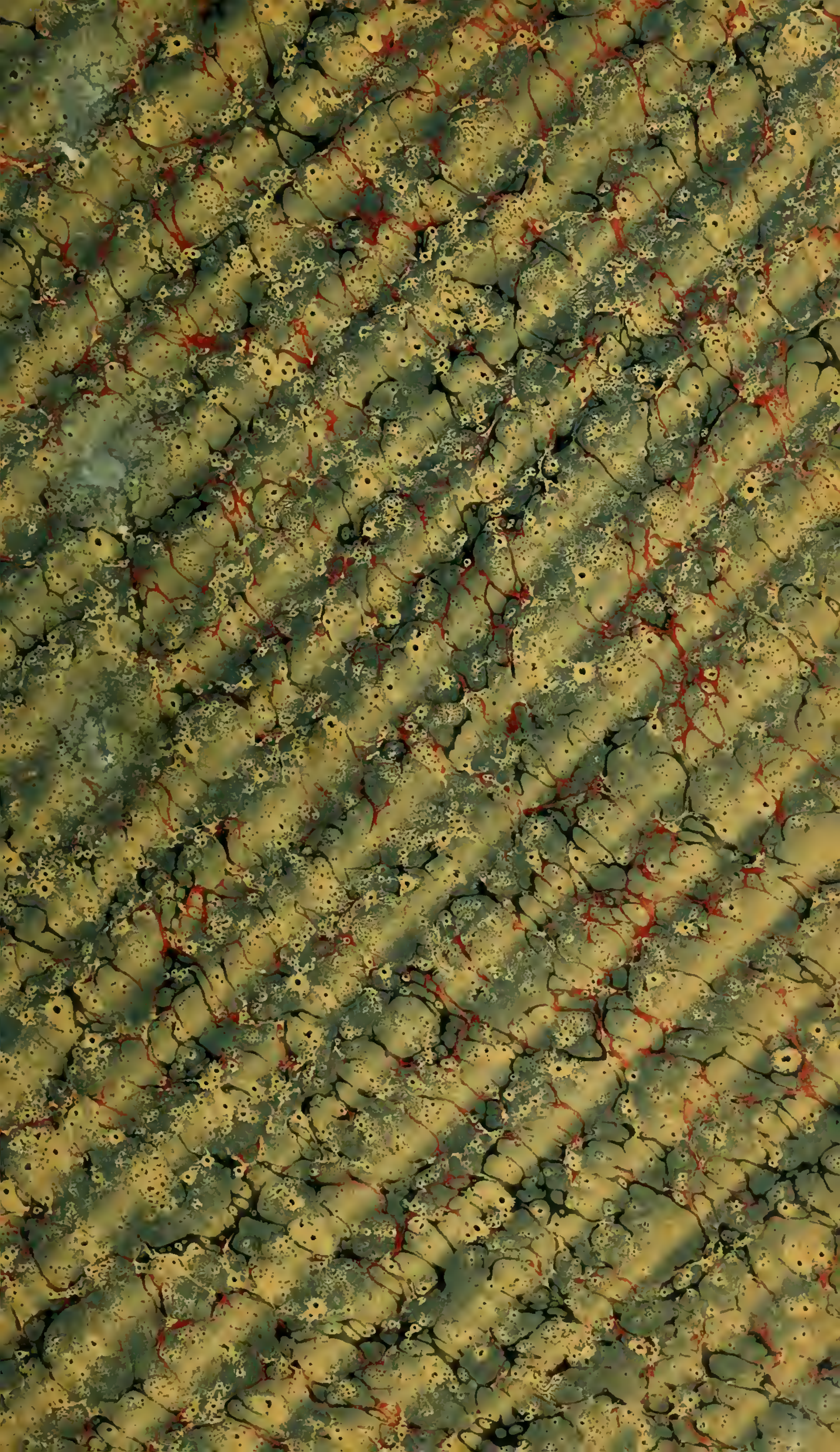






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PQ
2425
A1E7
sér.2
v.32

LIBRARY
JUN 14 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS

is. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.) 1.4.85

D'ARANDA

OU

LES GRANDES PASSIONS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Théatre du Gymnase. — 6 Avril 1847.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE DE VOLBERG, mari d'Hortense. . .	MM.	BRESSANT.
GABRIEL BLINVAL, avocat, mari d'Henriette. .		NUMA.
HORTENSE DE VOLBERG.	Mmes	MELCY.
MARIA.		E. SAUVAGE.
HENRIETTE BLINVAL.		DÉSIRÉE.
LOUISE, domestique d'Hortense		KŒLHER.

A l'Abbaye-aux-Bois, au premier acte ; dans l'appartement de Blinval, au deuxième acte.



D'ARANDA

OU

LES GRANDES PASSIONS

ACTE PREMIER

Un salon à l'Abbaye-aux-Bois. — Portes au fond; deux portes latérales; celle de droite conduit à l'appartement d'Hortense, celle de gauche, à la Bibliothèque. A droite, au premier plan, une table ; à gauche une petite table à ouvrage ; fauteuils, chaises, etc. Au fond, dans l'angle gauche, une croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, HORTENSE, MARIA.

HENRIETTE, entrant avec ses amies.

Et qu'on dise que le hasard n'est pas un bon génie !

MARIA, à Hortense.

Nous retrouver à l'Abbaye-aux-Bois, toi la jeune mariée!

HORTENSE, à Maria.

Toi, la veuve de vingt-deux ans...

HENRIETTE.

Et notre amitié n'a pas perdu un jour pour se renouer... de mes fenêtres qui sont en face, je t'ai vue arriver ce matin.

HORTENSE.

Et nous voilà réunies toutes trois, chez moi, comme il y a trois ans, au couvent des Filles du Calvaire.

MARIA.

C'est vrai!... c'est vrai! on nous appelait les trois inséparables... et, vous souvenez-vous, quand aux heures de loisir nous allions au fond du jardin...

(Henriette va au guéridon à gauche, et se met à tricoter.)

HORTENSE.

Pour jouer la comédie... (A Maria.) Tu voulais toujours les rôles terribles, les rôles de jalousie : Hermione et Roxane!

MARIA.

Toi les amoureuses romanesques, Chimène et Aménaïde.

HORTENSE.

Oui, les passions malheureuses... c'était mon bonheur! être aimée ou mourir!... Mais Henriette, qu'est-ce qu'elle faisait donc?

HENRIETTE.

Moi, je tricotais.

MARIA.

Comme maintenant!... (Riant.) Bonne Henriette, toujours la même!

HORTENSE.

Elle avait tous les prix de sagesse... (A Maria.) Et nos songes de bonheur... le beau jeune homme qui devait nous aimer...

MARIA, à Hortense.

A toi, il devait te dire : je t'aime, au milieu d'un orage et à la lueur des éclairs.

HORTENSE, à Maria.

Et à toi, en te sacrifiant une rivale.

HENRIETTE.

Et à moi devant mon père, ma mère, mes sœurs et toute ma famille.

MARIA.

AIR: Quand l'amour naquit à Cythère.

Oui je voyais, dès lors, en perspective
Un chevalier, des belles favori...

HORTENSE.

Moi je rêvais la flamme la plus vive !

HENRIETTE.

Moi je rêvais un bon mari !

MARIA.

Et ce bonheur, promis à mon jeune âge,
Je l'ai cherché bien loin, sous un ciel bleu.

HORTENSE.

Moi je le vois toujours dans un nuage.

HENRIETTE.

Moi je l'attends au coin du feu !

HORTENSE.

Eh bien ! mes amies, depuis trois ans, depuis le temps où nous nous racontions ainsi nos espérances et nos rêves, nous avons fait toutes trois dans la vie le seul pas que fasse une femme, nous nous sommes mariées !... Eh bien !... racontons-nous...

(Hortense et Maria s'assoient.)

HENRIETTE, se lève, apporte la petite table à ouvrage et s'assied auprès d'elles.

Oh! la bonne idée!... toi, Maria, qui es née en Andalousie, toi qui as vu l'Italie et l'Espagne...

HORTENSE.

Toi qui es veuve... tu dois être la plus riche d'événements, à toi de commencer.

MARIA.

Oh ! non... non, mes amies...

HORTENSE.

Si tu refuses... c'est que tu as quelque chose à dire... des aventures bien tendres, bien romanesques...

HENRIETTE.

Et moi qui n'ai jamais lu de romans!...

MARIA.

Ah ! si vous saviez où ma pauvre tête m'a conduite... je suis là bien heureuse, et trouvant la vie bien douce, et cependant, de moi-même, j'ai été bien près de la quitter...

HENRIETTE.

Tu as voulu te tuer ?

HORTENSE.

Par amour?

MARIA.

Oui!...

HENRIETTE, laissant tomber son tricot.

Jésus mon Dieu !

HORTENSE.

Dis-nous bien vite...

MARIA.

Quand je quittai le couvent, quand je vous quittai, j'allais retrouver mon père en Espagne... au bout de trois semaines j'étais mariée, au bout de trois mois, j'étais veuve...

Jeune et riche, chacun m'entourait d'adorations auxquelles j'étais fort peu sensible... mais la seconde année de mon veuvage je rencontrai à Madrid... monsieur... plus tard peut-être je vous dirai son nom...

HENRIETTE, tricotant.

Eh bien!... Don Alvarez!

MARIA.

Soit! appelons-le don Alvarez. Il était jeune, brillant; il ressemblait à l'inconnu que nous rêvions! Recherché, admiré de tous... je l'aimai!... mais en même temps que l'amour, une passion affreuse... dévorante, entra dans mon cœur!... c'était par pressentiment que je jouais toujours les rôles de Roxane! je devins jalouse! jalouse presque jusqu'à la folie!... Il était si beau qu'il me semblait que tout le monde devait l'aimer, et qu'il devait aimer tout le monde... chacune de ses paroles me paraissait une trahison, chaque femme une ennemie... Vingt fois j'avais promis à lui et à moi-même de me corriger d'un défaut qui devait faire notre malheur à tous deux... je commençais à y réussir... mais, un soir, à Madrid, chez l'ambassadeur de France... à un bal masqué où il avait dansé plusieurs fois avec la même personne... le voyant s'approcher d'elle encore et lui parler tout bas en riant, ma tête se perdit, et au milieu de la fête j'insultai cette jeune dame, je lui arrachai son masque! c'était sa sœur!... lui, orgueilleux comme un Castillan, rompit pour toujours avec moi!... Vous dire mon désespoir... c'est impossible! si j'avais eu une rivale, je l'aurais tuée, mais je ne pouvais accuser et punir que moi... je me jetai dans le Guadalquivir.

HORTENSE et HENRIETTE.

O ciel!

MARIA.

Le bonheur ou le malheur voulait qu'on me sauvât. Mon père, chargé d'affaires à Paris, m'emmena avec lui, il m'a conduite jusqu'ici où votre vue, mes amies, m'a fait un

moment oublier le passé, et où le récit de votre vie me consolera de la mienne !

HENRIETTE.

Pauvre Maria !

HORTENSE.

Comment ? tu la plains !... (A Maria.) Tu te plains ! voilà du mouvement... de la vie !...

MARIA.

Mais il m'abandonne... moi qui me suis à jamais compromise par un tel éclat !

HORTENSE.

N'aie donc pas peur ! quand son premier ressentiment se sera passé...

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Il reviendra, plus tendre et plus fidèle,
Il reviendra, te rendant ses amours,
A tes genoux te redemander celle
Qui pour lui seul sacrifia ses jours !
Par lui bientôt tu seras consolée
Et tu joindras, quel heureux sort !
Au bonheur de t'être immolée...

HENRIETTE.

L'avantage de vivre encor !

HORTENSE.

Et tous tes rêves de jeune fille, tes rêves de jalousie, de grande passion... seront réalisés en bonheur, au lieu que pour moi !...

MARIA.

Eh bien ?...

HORTENSE.

Eh bien ! pour moi rien, pas même de rêves !... jugez-en : mon beau-père, comme vous le savez, était munitionnaire des armées républicaines et impériales ; il ne voyait dans

la gloire que des fournitures; il estimait Marengo ou Austerlitz par livres, sols et deniers! une victoire était pour lui un million de remporté, et à force de gagner... des batailles, il excita l'humeur de Napoléon.

HENRIETTE, tricotant toujours.

Jalousie de métier!

HORTENSE.

Sa Majesté se fâcha; et mon père fit comme tous les souverains de l'Europe... il eut peur et se soumit bravement à toutes les conditions. — « Vous avez une belle fille? — Oui, Sire. — Votre seule héritière? — Oui, Sire. — Vous la marierez au fils d'un brave général tué sur le champ de bataille, au jeune Volberg mon ancien page qui vient de sortir de Fontainebleau, comme sous-lieutenant; et comme il n'a rien, vous donnerez deux millions de dot. — Oui, Sire... accepté! » C'est ainsi que mon mariage fut décidé, malgré mes réclamations.

MARIA.

Est-il possible?

HORTENSE.

Mon père, qui tremblait, fut inflexible; mais ce n'est rien encore! je ne connaissais pas M. de Volberg. Pendant qu'on négociait pour lui, il se battait à Dresde, et on venait de le transporter à Paris, dangereusement blessé, avec le grade de capitaine. Vous croyez que cet incident suspendit le mariage... nullement! on n'attendit même pas le retour de ma mère, malade aux eaux, dans les Pyrénées. Notre première entrevue eut lieu en présence de M. Dupuytren, dans la chambre du blessé!

MARIA.

Vraiment!... Était-il beau?

HORTENSE.

Il aurait pu l'être; mais un grand coup de sabre sur la figure...

MARIA.

C'était intéressant!

HORTENSE.

C'était affreux! des bandages, la tête enveloppée, on ne lui voyait qu'un œil, l'œil gauche; je ne pensai qu'à ne pas le regarder; le lendemain, nous fûmes mariés avec le même cérémonial, le maire, à cause de l'état du futur, s'étant transporté à domicile... et depuis...

MARIA.

Depuis?...

HORTENSE.

Je ne l'ai jamais revu!...

MARIA et HENRIETTE.

Comment?

HORTENSE.

Le soir même de mon mariage, une lettre de Bagnères m'apprit que ma mère était au plus mal. Je courus en poste près de ma pauvre malade dont ma tendresse et mes soins prolongèrent l'existence pendant plus de deux mois... mais je ne pus la sauver, et quand je revins à Paris dans le désespoir... mon mari était parti!

MARIA.

En vérité!

HORTENSE.

Parti pour l'Espagne, où l'appelait une expédition hasardeuse. Pendant deux mois des lettres assez affectueuses et fréquentes adoucirent son absence et me firent désirer son retour; mais depuis six mois, il ne m'a pas écrit une seule ligne; il vit, le ministre m'en a donné l'assurance, et l'on m'annonce tous les jours son arrivée, mais il n'arrive pas; et moi je languis ici avec ma vieille tante, seule, mariée à un homme qui me dédaigne et que je ne connais pas... je me trompe, je le connais, je le vois d'ici, un traineur de

sabre qui fume, boit, jure... ah! mes pauvres rêves que sont-ils devenus?

MARIA.

Ne pas connaitre son mari!

HENRIETTE, *gaiement.*

De sorte que nous voilà trois dames... dont une demoiselle...

HORTENSE.

Henriette, Henriette, une telle remarque...

HENRIETTE, *pliant son ouvrage.*

Est toute naturelle... puisqu'on dit tout! quant à moi, mes amies, si j'avais parlé la première, mon récit n'eût rien offert de bien piquant; mais venant après les vôtres, il avait son prix. (*Elle se lève.*) Je me suis mariée en plein jour, à Paris, devant un maire qui m'a embrassée, avec un homme de mon âge : mon père à droite, ma mère à gauche, et une foule de petits cousins. Nous avons déjeuné ensemble, nous avons diné ensemble... et le soir... le soir, mon mari n'est pas parti pour l'Espagne. (*Elle reporte le guéridon.*) Au bout d'un an, j'avais une fille, au bout de deux ans, un garçon. Mon mari veut que nous en ayons douze. (*Hortense et Maria se lèvent.*) Il n'avait pas de fortune, mais il a du talent, il est avocat; il plaide tous les jours, et si vous saviez l'estime et la réputation dont il jouit déjà!...

MARIA.

Est-il beau?

HENRIETTE.

Dame!... un homme n'est jamais laid, et un mari qu'on aime est toujours beau; enfin... je ne trouve rien de charmant comme lui... il ne trouve rien d'aimable comme moi; nous nous le disons toute la journée, et nous la trouvons trop courte... et pendant que vous parliez toutes deux, je me disais : Quel bonheur! je vais revoir Gabriel dans une demi-heure!

HORTENSE.

Et tu te trouves heureuse?

HENRIETTE.

Si je me trouve heureuse!... mais je ne comprends pas qu'on puisse l'être davantage! je n'ai rien à désirer. Hier ressemblait à aujourd'hui qui ressemblera à demain.

HORTENSE.

C'est bien monotone.

HENRIETTE, remontant.

Heureusement!

HORTENSE.

AIR du vaudeville du Carlin de la marquise.

La même chose tous les jours!
Tous les jours le calme suprême,
C'est ennuyeux!... le mot *toujours*
Ferait bâiller dans le ciel même!
Oui, sans tourments et sans désirs,
Sans passions, comme sans haines,
Une éternité de plaisirs
Est une éternité de peines!

MARIA, à Hortense.

Tu as raison!...

HORTENSE, à Maria.

N'est-ce pas?... et dans ce moment, que veux-tu faire? qu'espères-tu?

MARIA.

Je n'espère pas; mais j'attends!

HORTENSE.

Je parierais qu'il est désolé et qu'il te regrette.

MARIA.

Si je le savais!

HENRIETTE, redescendant.

Eh bien! mes bonnes amies, je le saurai peut-être!...

MARIA et HORTENSE.

Toi! et comment?

HENRIETTE.

Par mon mari, Gabriel Blinval.

MARIA.

Blinval... l'avocat! mais je l'ai vu souvent chez mon père!

HENRIETTE, vivement.

Ah! tant mieux!... eh bien! est-ce que je n'ai pas raison? est-ce qu'il n'est pas bon, spirituel... aimable?...

MARIA.

Sans doute, et comme tu le disais, un des premiers talents du barreau... mais quel rapport y a-t-il entre ton mari et la personne dont nous parlons?...

HENRIETTE.

Je m'en vais te le dire : Gabriel a, dans ses clients, un grand d'Espagne qui doit prochainement arriver à Paris... pour un procès... le comte d'Aranda!

MARIA, vivement et avec émotion.

D'Aranda!

HORTENSE.

Tu le connais?

MARIA, cherchant à se remettre.

Qui ne connait pas à Madrid le comte d'Aranda?

HORTENSE.

Alors... il doit connaître tout le monde... (A Henriette.) Tu le verras... tu lui parleras...

HENRIETTE.

Mon mari, à la bonne heure... mais pas moi!

HORTENSE.

Et pourquoi donc?

HENRIETTE.

C'est que le comte d'Aranda... c'est Gabriel qui me l'a

raconté... est un homme terrible... d'abord il est superbe, il est jeune, il est riche... et dès qu'il voit une femme, il en tombe amoureux...

HORTENSE.

En vérité!

HENRIETTE.

Et dès qu'il est amoureux, la tête n'y est plus... la femme qu'il aime le trouve partout... même chez elle... il lui remet des billets devant son mari ; il entre par la fenêtre, par les panneaux, il séduit les domestiques... on doit mourir de peur quand on est aimé par cet homme-là.

HORTENSE.

Mourir ainsi, c'est vivre!

HENRIETTE.

Enfin un jour, il a mis, dit-on, le feu à un pavillon pour enlever une femme veuve qu'il aimait.

HORTENSE.

Est-il possible !

MARIA, avec émotion.

Oui... c'est vrai... c'est vrai!

HORTENSE, avec exaltation.

C'est sublime!

HENRIETTE.

C'est absurde! il a dû causer une frayeur horrible à cette dame.

MARIA, avec chaleur.

Oui, mais il pouvait mourir, lui aussi, ou plutôt il serait mort mille fois avant de la laisser dans le péril!... il est si brave, si beau! il y a tant de sincérité dans son exaltation, tant de bonne foi dans ce que tu appelles sa folie, que les hommes ne peuvent se défendre de l'aimer... toutes les femmes se le disputent.

HENRIETTE.

Elles sont bien bonnes!

MARIA.

Tu as raison... car cet homme, à qui la passion a fait commettre tant d'extravagances, ne les pardonne pas, ne les excuse pas dans les autres.

HENRIETTE.

C'est toujours comme cela... on sent qu'on a besoin d'indulgence, et alors le peu qu'on en a, on le garde pour soi.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LOUISE.

LOUISE, entrant par le fond.

Un monsieur demande à parler à madame.

HORTENSE, vivement.

Pour la guirlande de fleurs et le bouquet que j'ai commandés. (A ses deux amies.) Une garniture charmante... qu'on doit m'apporter ce matin.

LOUISE.

Non, madame, c'est un étranger qui n'a pas voulu me dire son nom, et que je n'ai pas encore vu ici... il est vrai que nous arrivons d'aujourd'hui...

HORTENSE, l'interrompant.

Il suffit. Priez-le d'attendre... nous sommes occupées d'affaires importantes... (Louise sort par le fond.) Vous dînez avec moi, n'est-ce pas? nous ne nous quittons pas de la journée.

HENRIETTE.

Si vraiment... à deux heures!... c'est le moment où Gabriel revient du Palais... mais nous avons le temps, il n'est qu'une heure.

MARIA.

Ah! mon Dieu!... et mon père qui m'attend à midi.

HORTENSE.

Eh bien!... fais-le prévenir.

MARIA.

Non, non... il doit recevoir ce matin des nouvelles de l'ambassade d'Espagne, et s'il y avait... une lettre de lui!

HENRIETTE, riant.

Du bel inconnu?

HORTENSE.

C'est juste... c'est sacré... je ne te retiens plus. Mais avant de nous séparer, mes amies, que ce jour qui nous réunit, consacre de nouveau notre ancienne amitié.

HORTENSE, MARIA et HENRIETTE.

AIR nouveau de M. COUDER.

Oui, jurons-nous, par des serments suprêmes,
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons! jurons que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir!

HORTENSE.

De la douce paix où nous sommes
Eux seuls pourraient troubler le cours!

MARIA.

Elle a raison, et sans les hommes
Les femmes s'aimeraient toujours!

HORTENSE, MARIA et HENRIETTE.

Jurons, jurons par des serments suprêmes, etc.

(Maria sort par le fond.)

HORTENSE, à Maria.

A tantôt.

SCÈNE III.

HENRIETTE, HORTENSE.

HORTENSE.

Je suis contente que tu restes.

HENRIETTE, s'asseyant près du guéridon, et tricotant.

Pourquoi?

HORTENSE.

Pour causer!

HENRIETTE.

Causons. (Hortense garde un instant le silence.) Eh bien! tu gardes le silence, à quoi penses-tu donc?

HORTENSE.

Je ne pense pas, je rêve!

HENRIETTE, se levant.

A quoi donc?

HORTENSE.

Si je pouvais le dire, ce ne serait plus rêver. Ces récits, ces causeries ont éveillé mon imagination romanesque, et en écoutant Maria et toi, je me disais : Quel bonheur d'être aimée!

HENRIETTE.

Par son mari.

HORTENSE.

Sans doute, mais ce n'est pas à un mari que je pensais.

HENRIETTE.

Tiens! à qui donc?

HORTENSE.

A personne... mais n'est-ce pas charmant, dis-moi, de trouver toujours, comme cette veuve dont tu nous parlais, quelque brillant jeune homme attaché à vos pas, de savoir

qu'il brave tout pour vous rencontrer un instant, de le voir vous remettre au péril de sa vie un billet... qu'on refuse, et cependant de trembler qu'*on* ne l'ait vu, qu'*on* ne vous accuse?

HENRIETTE.

Qui!... *on?* le mari?

HORTENSE.

Je ne sais pas, le danger, le tyran, celui qui vous fait mourir de peur.

HENRIETTE.

Mais c'est un supplice.

HORTENSE.

Délicieux.

HENRIETTE.

En théorie.

HORTENSE.

En réalité. Te l'avouerai-je? oui, je le puis, à toi, ma meilleure amie. Il a passé la plus folle idée dans ma folle tête... que veux-tu? je m'ennuie tant! Eh bien! ce monsieur d'Aranda si exalté, si chevaleresque, si imprudent... je sens...

HENRIETTE.

Que tu l'aimes!

HORTENSE.

Oh! non, non... j'aurais bien peur d'aimer quelqu'un qui lui ressemblerait.

HENRIETTE.

Y compris l'incendie?

HORTENSE, riant.

A cause de l'incendie. Traverser les flammes en pressant celle qu'il aime sur son cœur...

AIR du vaudeville de Oui ou Non.

Au milieu du feu je le voi
Avec elle... c'est admirable!

HENRIETTE.

C'est très-mal!... et j'aurais dit, moi,
A ce monsieur trop inflammable :
« Chacun son goût, monsieur, le mien
Ne saurait ressembler aux vôtres!
On peut se brûler... c'est très-bien,
Mais on ne brûle pas les autres! »

HORTENSE.

Ah! tu ne peux pas me comprendre! tu ne comprendras jamais ce qu'il y a d'enivrant dans cette vie d'émotions et d'agitations!

HENRIETTE.

Cette vie-là me ferait mourir de peur... et puis il y a toujours là-dessous quelqu'un qui est trompé : ce pauvre... *on* à qui tu ne penses pas, et toi si franche! si sincère! est-ce que tu pourrais feindre?

HORTENSE, gaiement.

En y travaillant bien...

HENRIETTE.

Et les rivales?

HORTENSE.

Plaisir de plus!...

HENRIETTE.

Leur jalousie?

HORTENSE.

Bah!...

HENRIETTE.

Leur vengeance!

HORTENSE.

Bah!...

HENRIETTE.

Leur jalousie ? leur vengeance ? non, non, parlez-moi d'un bon mari à vous, à vous toute seule, qui vous appartienne en pleine propriété ; à la bonne heure, c'est du légitime, cela, et hors du légitime, pas de salut.

HORTENSE.

C'est très-bien pour toi qui as un mari ; mais moi...

HENRIETTE.

M. de Volberg reviendra.

HORTENSE.

Quand j'aurai quarante ans...

HENRIETTE.

Ne t'a-t-on pas dit hier au ministère de la guerre qu'on l'attendait de jour en jour ?

HORTENSE.

On me l'a dit vingt fois déjà... (Riant.) Et quel mal qu'en attendant je me figure que quelque beau cavalier espagnol...

HENRIETTE.

Tais-toi, tu vas me nommer M. d'Aranda.

HORTENSE, riant toujours.

Pourquoi pas ? Je ne le verrai jamais, je puis bien m'imaginer...

HENRIETTE.

Je ne te laisserai pas achever.

HORTENSE.

Est-ce que tu crois qu'il entend ce qu'on dit de lui... à quatre cents lieues de distance ?...

HENRIETTE.

Le diable est si malin !

HORTENSE.

Bonne Henriette ! (On entend un meuble tomber dans la bibliothèque.) Écoute-donc, quel est ce bruit ?

HENRIETTE.

Un meuble qu'on a renversé.

HORTENSE.

Y aurait-il quelqu'un dans cette pièce?

HENRIETTE.

Oui, j'ai entendu des pas.

HORTENSE.

C'est Louise sans doute.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LOUISE, paraît tenant un portefeuille à la main.

HORTENSE, allant à Louise, qui sort de la bibliothèque.

Louise, est-ce vous qui étiez dans cette bibliothèque?

LOUISE.

Oui, madame.

HORTENSE.

C'est vous qui avez renversé ce meuble?

LOUISE.

Non, madame; c'est la personne que madame m'avait dit de faire attendre.

HORTENSE, vivement.

Et vous l'avez fait attendre dans cette pièce?

LOUISE.

Oui, madame.

HORTENSE.

Dans cette pièce d'où l'on entend tout ce qui se dit ici! vous êtes d'une maladresse...

HENRIETTE, à Hortense.

On entend tout! vois-tu? vois-tu?

HORTENSE, très-agitée.

Et ce monsieur est encore là ?...

LOUISE.

Non, madame, il vient de sortir.

HORTENSE.

C'est bien heureux !... mais qui était-il ? que voulait-il ?

LOUISE.

Il semblait tenir beaucoup à parler à madame ; mais comme madame ne le recevait pas, il a cherché s'il n'aurait pas une carte dans son portefeuille et n'en trouvant pas, il a écrit son nom.

HORTENSE.

Donnez donc !... (Elle lit.) Ciel ! qu'ai-je lu ?

HENRIETTE.

Qu'as-tu donc ?

HORTENSE, se parlant à elle-même.

C'est impossible ! et cependant... je ne me trompe pas... c'est bien...

HENRIETTE.

Mais qu'as-tu ? parle, tu m'effraies.

HORTENSE, lui donnant le papier.

Lis !

HENRIETTE.

Le comte d'Aranda !... d'Aranda ! eh bien ! quand je te le disais, le diable...

HORTENSE.

C'est impossible, te dis-je... le comte d'Aranda, un Espagnol...

HENRIETTE.

Lis ! « Le comte d'Aranda, colonel au service de Sa Ma-
« jesté le Roi d'Espagne... pour madame de Volberg. »

HORTENSE.

Ma tête s'y perd... je tremble... (Appelant.) Louise.

LOUISE, qui s'était retirée au fond, s'approchant.

Madame.

HORTENSE.

Vous ne connaissez pas ce monsieur?

LOUISE.

Non, madame.

HORTENSE.

Comment est-il?

LOUISE.

Madame sait bien que je ne regarde jamais!... mais à la tournure, il m'a paru un fort beau cavalier.

HENRIETTE, à part.

J'en étais sûre!

HORTENSE.

Je ne vous demande pas cela, que m'importe? je vous demande s'il semblait avoir une affaire très-pressée à me communiquer, ce qu'il a dit...

LOUISE.

Il a dit qu'il reviendrait à deux heures, et semblait fort agité...

HENRIETTE.

Agité?... (A part.) Il a tout entendu.

HORTENSE.

Vous êtes sûre qu'il était...

LOUISE.

Fort agité, oui, madame, et fort troublé, tellement qu'il a même oublié ce petit portefeuille en velours, qu'il avait tiré pour y prendre sa carte... le voici!...

(Elle donne le portefeuille.)

HORTENSE.

C'est bien, donnez.

LOUISE.

Madame y sera-t-elle ou n'y sera-t-elle pas quand ce monsieur reviendra à deux heures?... et faut-il le laisser entrer ?

HENRIETTE, vivement.

Non pas!

LOUISE.

Mais... je demandais à madame...

HENRIETTE.

Mais non!... Allez... allez donc!...

(Louise sort par le fond.)

SCÈNE V.

HORTENSE, HENRIETTE, se regardant toutes les deux.

HORTENSE.

Eh bien!

HENRIETTE.

Eh bien!

HORTENSE.

Quelle aventure!

HENRIETTE.

Toi qui en voulais? en voilà une!... chapitre premier!

HORTENSE.

Monsieur d'Aranda!

HENRIETTE.

J'espère bien que tu ne le recevras pas.

HORTENSE.

Oh! non, sans doute! maintenant surtout, après ce qu'il peut avoir entendu!... mais cependant...

HENRIETTE.

Eh bien?

HORTENSE.

Ce portefeuille... qui est là entre nos mains, je ne peux pas le garder.

HENRIETTE.

Non certainement.

HORTENSE.

Et comment le lui rendre?

HENRIETTE.

Lorsque tantôt il reviendra... s'il revient.

HORTENSE.

Ah! il n'y manquera pas... j'en ai bien peur.

HENRIETTE, montrant le portefeuille.

Louise le lui remettra!

HORTENSE.

C'est juste!... c'est une idée... mais il y en a une autre qui m'inquiète et me tourmente bien encore.

HENRIETTE.

Laquelle?

HORTENSE.

C'est de savoir s'il nous a entendues, c'est si essentiel, s important... et nous ne pouvons nous en assurer que par lui.

HENRIETTE, vivement.

C'est un prétexte... pour le voir.

HORTENSE, se récriant.

Par exemple!

HENRIETTE.

Tu en as envie!

HORTENSE.

Eh bien! c'est vrai. Comment est-il à Paris? Pourquoi

vient-il chez moi? quelle fatalité l'amène là, au moment même où... il y a dans cette rencontre quelque chose de romanesque, d'impossible qui pique malgré moi ma curiosité... je suis fille d'Ève...

HENRIETTE.

Prends garde! prends garde!

HORTENSE.

D'ailleurs, sois sans crainte, ce qui est inconnu est seul redoutable pour moi, et quand j'aurai vu ce conquérant invincible... (Poussant un cri.) Ah!

HENRIETTE.

Qu'as-tu?

HORTENSE.

C'est étrange. En tenant ce portefeuille, j'ai, sans le vouloir, pressé un ressort, le portefeuille s'est ouvert, et un médaillon...

HENRIETTE.

Un portrait!...

HORTENSE.

Je ne sais, le médaillon s'est retourné.

HENRIETTE.

Un portrait de femme, j'en suis sûre, une de ses passions; eh bien! es-tu encore tentée de le recevoir?

(Elle fait un pas vers le fond.)

HORTENSE.

Oh! non, mais j'ai bien envie de regarder ce portrait... est-ce mal?

HENRIETTE, revenant en scène.

Mal? au contraire... cela te guérira.

HORTENSE, souriant.

Tu as aussi envie de le voir?

HENRIETTE.

C'est possible !

HORTENSE.

D'ailleurs l'original est sans doute à Madrid, je ne le compromets pas.

(Elle retourne le médaillon.)

HENRIETTE et HORTENSE.

Ciel !

HORTENSE.

Mon portrait !... mon portrait !

HENRIETTE.

Ton portrait !... chapitre deux. C'est de la magie !

HORTENSE.

Pour le moins ! car je n'ai jamais fait faire mon portrait.

HENRIETTE.

N'importe, il existe... c'est bien toi... tes yeux, ta bouche, tout, jusqu'à ce petit signe que tu as près du cou.

HORTENSE.

Mais je n'ai jamais posé.

HENRIETTE.

Quand je te dis qu'il y a de la sorcellerie.

AIR du vaudeville de Turenne.

Pour nous déjà j'ai peur, à juste titre;
Ce chapitre deux, franchement,
Me fait trembler pour le dernier chapitre;
Dans les romans, c'est, dit-on, l'effrayant!

HORTENSE, regardant toujours le portrait.

Nous en sommes loin !

HENRIETTE.

Mais pas tant!
Car le premier, auquel on s'accoutume,
Conduit à l'autre... et l'autre... au dénoûment !

Il eût été, je le crois, plus prudent
De ne pas ouvrir le volume!

(Deux heures sonnent.)

Ah! mon Dieu!

HORTENSE, effrayée du cri d'Henriette.

Encore quelque chose!

HENRIETTE.

Eh non!... deux heures qui sonnent, et Gabriel qui m'attend!

HORTENSE.

Tu me quittes! tu t'en vas déjà?

HENRIETTE.

Déjà! mais il y a plus de deux heures que je suis ici, et que nous causons.

HORTENSE.

Tu crois!... c'est si amusant! reste encore!

HENRIETTE.

Je ne peux pas! Gabriel m'a bien recommandé d'être près de lui à la sortie de l'audience. Il a plaidé ce matin une affaire très-importante, il sera en nage, je ne veux pas qu'il s'enrhume.

(Henriette va prendre son châle et son chapeau sur un fauteuil, au fond.)

HORTENSE.

Cela regarde son valet de chambre.

HENRIETTE.

Du tout, cela me regarde. Il a besoin de moi, il a besoin de m'embrasser pour se consoler, s'il a perdu, ou pour se réjouir avec moi s'il a gagné... Oh! il aura gagné, j'en suis sûre!...

HORTENSE.

Et tu me laisses ainsi dans la position la plus difficile... ce comte d'Aranda qui va revenir!

HENRIETTE, s'ajustant toujours.

Louise ne le laissera pas entrer.

HORTENSE.

Et s'il force la consigne?... il est si hardi... si téméraire... songe à l'incendie de ce pavillon...

HENRIETTE.

Je ne serai pas longtemps, je te le promets. Il n'y a que la rue à traverser, et je reviens tout de suite à ton secours. Jusque-là ferme bien les portes et les fenêtres; et puis ici ce n'est pas comme à Madrid... on crie au feu, et on a les pompiers.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, seule.

A-t-on jamais vu une rencontre, un hasard pareil! c'est à confondre !... Comment se fait-il ?... non! non !... je ferai mieux de ne pas chercher à comprendre... car, en cherchant, je pense à lui, et à force d'y penser... (Elle s'assied.) Heureusement il n'en saura jamais rien, et ne pourra se douter que son secret me soit connu... cachons vite ce portrait... Eh bien !... eh bien !... comment donc est ce ressort? je l'ai ouvert... et ne peux plus le refermer.

(Se levant.)

AIR : J'ai cent écus d'argent blanc.

Ah! j'en perdrai la raison!
  Que faire?... ô trouble extrême!
Maudit portrait, rentre donc,
  Rentre dans ta prison!
C'est qu'il a l'air, voyez donc,
Oui, l'air de me narguer moi-même!

Et pour qu'il rentre en prison
Aucun moyen !... non... non... non !
(Retournant le portefeuille dans tous les sens.)
Secret infernal... dont mes doigts
Sont à plus d'une lieue !
Et qui me rappelle, je crois,
La clef de Barbe Bleue !
Plus que lui, ce d'Aranda
J'en suis certaine, immola
Et filles et femmes !
Et comme ces dames,
Sur son agenda
En peinture je suis déjà !
En peinture !
En peinture !...
Oui ! j'y suis, j'y suis déjà !

Ah ! j'en perdrai la raison ! etc.

SCÈNE VII.

LOUISE, HORTENSE.

LOUISE, entrant vivement par la gauche.

Madame !... madame... monsieur d'Aranda !...

HORTENSE.

Je n'y suis pas... je te l'ai dit.

LOUISE.

C'est aussi ce que j'ai répété à ce monsieur...

HORTENSE, regardant Louise avec anxiété.

Eh bien... il est parti?

LOUISE, froidement.

Ah ! bien oui ! il est toujours là.

HORTENSE, troublée.

Et pourquoi?... que veut-il?

LOUISE.

Dame! il redemande le petit portefeuille en velours qu'il a laissé dans la bibliothèque.

HORTENSE, à part.

O ciel!

LOUISE.

Et qui contient, dit-il, des valeurs... considérables.

HORTENSE, à part.

Impossible de le garder... mais d'un autre côté... comment le lui rendre... sans qu'il s'aperçoive... que j'ai vu... que j'ai regardé ce portrait?... n'importe. (Refermant le portefeuille.) Tiens... tu lui diras... que c'est toi... qui as trouvé... et gardé ce portefeuille.

LOUISE, le prenant.

Soyez tranquille! je l'ai déjà rassuré, je lui ai attesté que personne...

HORTENSE.

A la bonne heure!

LOUISE.

Personne... que madame ne l'avait eu entre les mains.

HORTENSE.

Comment... vous auriez eu l'imprudence!...

LOUISE, naïvement.

De quoi? est-ce qu'il y en aurait? C'est la faute de madame qui ne m'a pas prévenue... madame ne me dit jamais rien... et quand les maîtres n'ont pas de confiance...

HORTENSE, cherchant à se modérer.

C'est très-bien! va-t'en! (A part, pendant que Louise entre dans la bibliothèque.) Celle-là aussi qui va faire des suppositions!... mais voyez donc, comme... (Henriette entre par le fond.) Ah! c'est toi... Henriette... viens... viens, je t'attendais avec une impatience...

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, HORTENSE.

HENRIETTE, *quittant son chapeau.*

Je n'ai pourtant pas été longtemps ! Gabriel me fait dire qu'il ne sait pas à quelle heure il rentrera. Une affaire importante... une seconde affaire en cour royale... c'est bien ennuyeux. Il va être enroué et fatigué... j'ai fait un bon feu dans son cabinet... préparé du linge bien blanc, un bouillon bien chaud... et j'allais venir te retrouver lorsqu'est arrivé... chez moi... un inconnu... un beau cavalier...

HORTENSE.

Monsieur d'Aranda ?

HENRIETTE.

Tu ne penses qu'à lui !

HORTENSE.

Non... mais je le vois partout.

HENRIETTE.

Bien mieux que cela. Un jeune militaire, une jolie moustache, une belle rosette à sa boutonnière... un air si aimable et si distingué... enfin, il est charmant !

HORTENSE.

Et qui donc ?

HENRIETTE.

Monsieur de Volberg, ton mari.

HORTENSE.

Mon mari, grand Dieu !

HENRIETTE.

Je ne connais que Gabriel qui soit mieux que lui.

HORTENSE, *avec effroi.*

Mon mari !... il est à Paris.

HENRIETTE.

Lui-même en personne, et comme il connaît à peine sa femme... il avait écrit d'avance à Gabriel, son ami d'enfance et son conseil, de te prévenir, de te préparer à son arrivée... de peur du saisissement.

HORTENSE, *tout émue.*

Il avait bien raison!

HENRIETTE.

Mais Gabriel, qui a aujourd'hui deux causes à plaider, est depuis ce matin au Palais... et ce pauvre jeune homme... monsieur de Volberg venait savoir...

HORTENSE.

Quoi donc?

HENRIETTE.

Si tu consentais à le recevoir...

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (*Les Scythes et les Amazones.*)

HORTENSE.

Qui? moi paraître en sa présence?
Oh! non! jamais!

HENRIETTE.

Moi, j'ai dit : Oui.

HORTENSE.

Ah! qu'as-tu fait? quelle imprudence!

HENRIETTE.

Écoute donc!... c'est ton mari!
Quand un mari demande grâce
Ou demande permission...
On doit l'accorder... ou sinon
On s'expose à ce qu'il s'en passe!

Et puis celui-ci m'a touchée... il avait peur... il tremblait... lui, un militaire! il n'osait se présenter seul... et alors... moi je lui ai dit...

HORTENSE.

Achève!

HENRIETTE.

Que je serais ici à trois heures, et que je me chargeais de le protéger...

HORTENSE.

Ah! mon Dieu!

HENRIETTE.

Et dans sa joie... il m'a sauté au cou...

HORTENSE, avec frayeur.

Qu'as-tu fait là?

HENRIETTE.

Bah!... un ami de Gabriel... un ami intime!... et puis ce n'est pas moi qu'il embrassait... j'en suis bien sûre!

HORTENSE.

Eh! qui donc?

HENRIETTE.

C'était toi!... il ne parlait que d'Hortense... de sa femme... et profitant de ce que tu n'étais pas là, il te disait des choses si gracieuses et si tendres... c'est là un vrai mari... un bon mari... Enfin, je croyais entendre Gabriel!... et tu vas en juger par toi-même!

HORTENSE.

Comment, il va venir!

HENRIETTE.

Dans une demi-heure! le temps seulement de s'habiller.

HORTENSE.

Je ne veux pas le voir!... je ne le peux pas! M. d'Aranda qui est encore ici...

HENRIETTE.

Lui qui était parti?

HORTENSE.

Il est revenu.

HENRIETTE.

Il faut le renvoyer.

HORTENSE.

Je ne fais que cela, et si tu crois que c'est facile...

SCÈNE IX.

HENRIETTE, HORTENSE, LOUISE.

LOUISE, *entrant par le fond.*

Madame, le monsieur à qui vous m'avez ordonné de rendre le portefeuille...

HORTENSE.

Eh bien?

LOUISE.

Vient de s'éloigner...

HORTENSE, *à part.*

Je respire.

HENRIETTE.

A la bonne heure! quand le mari arrive... c'est bien le moins que l'autre... (*Elle fait le geste de s'en aller.*) Mais il a mis le temps à s'y décider.

LOUISE.

Le temps d'écrire une lettre... de trois pages... pour madame.

HORTENSE, *avec indignation.*

Pour moi!... par exemple! et qu'en as-tu fait?

LOUISE, *à voix basse.*

Il m'avait ordonné...

HORTENSE, *avec impatience.*

Parle tout haut!

LOUISE.

Il m'avait ordonné de ne remettre ce billet qu'à madame... à elle seule...

HENRIETTE, vivement.

Ne le reçois pas...

HORTENSE.

Si j'étais seule... non certainement... mais puisque tu es là...

HENRIETTE.

Eh bien ?...

HORTENSE, prenant la lettre et la passant à Henriette.

Vois toi-même ce qu'il veut, ce qui l'amène ; (A demi-voix.) car enfin pour se défendre il faut connaître le danger!

(Louise remonte au fond.)

HENRIETTE.

C'est juste !

(Prenant la lettre des mains de Louise.)

LOUISE, à part.

Je saurai ce que cela veut dire! c'est à nous que reviennent de droit tous les mystères !

HENRIETTE, à Louise.

Laissez-nous.

LOUISE, à part, et avec dépit, continue en montrant Henriette.

Et si les amies de madame viennent nous enlever nos profits!...

HORTENSE, à Louise.

On t'a dit de nous laisser.

LOUISE, d'un air doucereux.

Oui, madame.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE X.

HORTENSE, HENRIETTE, tenant la lettre à distance et la regardant sans oser l'ouvrir.

HENRIETTE.

Vois-tu déjà, à propos de cette lettre, les regards malins et peut-être les observations de ta femme de chambre!...

HORTENSE.

Que m'importe?... si tu savais ce que j'éprouve...

HENRIETTE.

Je crois bien... le cœur me bat... d'émotion...

HORTENSE.

Et moi donc!... et cependant, cela n'est pas sans charme.

HENRIETTE.

Un charme qui fait peur... il vaudrait peut-être mieux ne pas lire.

HORTENSE.

Non... non... il faut tout savoir!

HENRIETTE.

C'est toi qui le veux?

HORTENSE, avec résolution.

Oui... brise ce cachet.

HENRIETTE.

C'est fait!... une singulière écriture... toute renversée.

HORTENSE, avec impatience.

Une écriture espagnole!

HENRIETTE.

C'est juste!... (Lisant.) « Vous savez tout, madame... vous « connaissez la passion qui me brûle, qui m'enivre, qui

« égare ma raison... » (S'arrêtant.) Je n'ose pas achever... car si cela commence ainsi...

HORTENSE, lui arrachant la lettre.

Eh! donne donc! (Lisant.) « Je voulais mourir avec mon « secret, c'est vous qui l'avez découvert... Ce portrait sur « lequel se sont arrêtés vos yeux... »

HENRIETTE.

Comment... il saurait déjà que nous avons regardé...

HORTENSE.

Eh oui!... je n'ai jamais pu refermer le ressort.

HENRIETTE.

Vois-tu, comme on se trouve compromise!

HORTENSE.

Tu as raison... mais c'est incompréhensible! (Parcourant la lettre des yeux.) Comment, surtout, ce portrait se trouve-t-il entre ses mains?... (Montrant la lettre.) Ah! il me l'explique... (Lisant.) « A Madrid, dans une réunion de jeunes gens, « chacun vantait la beauté de nos dames espagnoles, hors « un seul de nos convives, un jeune officier français, qui « murmura en souriant : Je connais mieux!... Et comme « on le défiait d'en donner la preuve : J'ai là, répondit-il, « une miniature... une copie bien imparfaite... car elle a « été esquissée par moi... et seulement de souvenir... Il « nous fit voir alors une figure divine... enchanteresse... « en nous disant : C'est ma femme, messieurs! »

HENRIETTE, poussant un cri.

Monsieur de Volberg!

HORTENSE.

Mon mari!...

HENRIETTE.

Comment, c'est lui qui, de souvenir... avait...

HORTENSE, continuant à lire plus rapidement.

« Dès ce moment, j'étais devenu amoureux de cette « image ou plutôt de vous... »

HENRIETTE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

HORTENSE, continuant de lire.

« D'abord, il me fallait ce portrait que M. de Volberg « portait toujours sur son cœur. Je gagnai à prix d'or « d'adroits picaros qui, au risque de se faire pendre, dé« robèrent ce trésor... »

HENRIETTE.

Ah! c'est bien mal!... bien vilain!... et cela prouve...

HORTENSE.

Qu'il est capable de tout. (Achevant de lire.) « Il y a quel« ques jours, apprenant que M. de Volberg, votre mari, « allait retourner en France, je n'ai plus écouté que ma « jalousie. Je l'ai devancé, j'accours près de vous, je de« mande à vous voir, on me refuse votre porte, et de l'ap« partement où l'on me faisait attendre... »

HENRIETTE.

Hein!

HORTENSE.

« J'entends une voix, ce devait être la vôtre... elle pro« nonçait mon nom. Vous le voyez, madame, il y a des « destinées qui sont écrites dans le ciel... je vous aime... « vous m'aimez! » (S'interrompant.) Mais pas du tout. (Lisant.) « Il faut que je vous voie ou que j'expire... »

HENRIETTE.

Il ne fait que cela.

HORTENSE, achevant de lire.

« Je serai toute la journée, toute la nuit sous votre « balcon, si votre fenêtre s'ouvre... c'est que vous con« sentez à me recevoir... »

HENRIETTE.

Par exemple!

HORTENSE.

« C'est que je puis sans danger aller mourir de joie... à « vos pieds. »

HENRIETTE.

Encore ! voilà qui est trop fort !

HORTENSE.

Une audace pareille ! heureusement la croisée restera fermée.

HENRIETTE, allant s'assurer que la fenêtre est fermée.

Plutôt la faire condamner.

HORTENSE.

Et si dans son dépit... dans sa fureur... il va trouver M. de Volberg...

HENRIETTE.

Tant mieux !... il trouvera à qui parler... ah ! M. de Volberg ne le craint pas.

HORTENSE.

Mais moi !... je crains un duel... un éclat...

HENRIETTE.

C'est vrai !... eh bien !... qu'est-ce que je te disais ? l'inconvénient des grandes passions... il y en a encore bien d'autres !

HORTENSE

Lesquels ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; MARIA.

HENRIETTE, poussant un cri.

Ah ! Maria !... viens nous aider... nous donner un bon conseil !

MARIA.

Moi, mes amies... quand je ne sais moi-même quel parti prendre !... je suis au désespoir !

HENRIETTE.

Et pourquoi donc ?

MARIA, à Henriette.

Tu disais vrai... j'ai des nouvelles... par ton mari, monsieur Gabriel, que je viens de rencontrer.

HENRIETTE.

Il sortait du Palais... est-il bien fatigué ? a-t-il gagné ?

MARIA.

Tout ce que j'ai appris de lui... c'est que M. d'Aranda son client est à Paris.

HORTENSE. à part.

Elle croit nous l'apprendre ! (Haut.) Eh bien ! que t'importe ?

MARIA.

Ce qu'il m'importe !... mais M. d'Aranda est celui que j'aime !

HORTENSE et HENRIETTE, poussant un cri.

Ah !

(Puis se rapprochant l'une de l'autre, elles se serrent la main en tremblant comme pour se recommander mutuellement le silence.)

MARIA.

Qu'avez-vous donc ? comme vous voilà troublées toutes deux !

HORTENSE.

Pour toi... pour toi seule ! la surprise ! l'émotion !...

HENRIETTE.

Ce... ce... d'Alvarez dont tu nous parlais ce matin...

MARIA, passant près d'Hortense.

C'était lui !

HORTENSE.

Quoi ! cet amant qui s'est précipité au milieu des flammes...

MARIA.

C'était lui !... et pour moi ! pour moi qu'il aimait alors ! qu'il aimait plus que la vie !... qu'il devait aimer toujours !

HORTENSE, *à part.*

Toujours !...

MARIA.

Et il m'abandonne... il me trahit... il en aime une autre !

HENRIETTE.

En es-tu bien sûre ?

MARIA, *à Henriette.*

Il l'a avoué lui-même à Gabriel... à ton mari.

HORTENSE, *à part.*

O ciel !

MARIA.

Sans vouloir la lui nommer, par malheur !...

HORTENSE, *à part.*

Je respire !

MARIA, *avec rage.*

Il en aime une autre !... et quand son service près du roi aurait dû le retenir à Madrid... c'est pour elle qu'il vient à Paris, et sans doute il l'a déjà vue !

HORTENSE, *vivement.*

Oh ! non... ce n'est pas vrai !

MARIA.

Qu'en sais-tu ?

HORTENSE.

Puisqu'il arrive... à peine...

MARIA.

Enfin... il cherchera à la voir... j'épierai ses pas... je le ferai suivre... et cette rivale... quelle qu'elle soit...

HORTENSE.

Peut-être est-elle innocente.

MARIA.

Tu la défends !

HORTENSE.

Moi!... par exemple !..: mais enfin, si c'était malgré elle... qu'elle fût aimée...

MARIA, avec colère.

AIR : Prenons d'abord l'air bien méchant. (*Adolphe et Clara.*)

Elle est aimée!... ah! c'en est trop !
Elle est aimée!... elle est coupable,
Ou du moins le sera bientôt;
Et pour punir un trait semblable,
Moi, j'irai trouver son mari.

HORTENSE, effrayée.

C'est l'imprudence la plus haute!

MARIA.

Je lui dirai qu'il est trahi!

HENRIETTE, joignant les mains.

Ah! grâce au moins pour le mari !
Celui-là... ce n'est pas sa faute !

HORTENSE.

C'est vrai... et cette pauvre femme...

MARIA, avec indignation.

Cette pauvre femme!

HORTENSE, vivement.

Non ! cette coupable femme!

MARIA.

A la bonne heure ! .. tu m'aideras à la découvrir.

HORTENSE, effrayée.

Moi !. .

MARIA, descendant à droite.

Ou plutôt je m'en rapporte à l'amour de M. d'Aranda

pour me la désigner. Il ne la quittera plus... obstacles, refus, défenses, rien ne l'arrêtera; il pénétrera dans sa maison... malgré elle!

(Elle s'assied près de la table.)

HORTENSE, bas à Henriette.

Je suis prête à me trouver mal.

HENRIETTE, de même.

Et moi aussi...

HORTENSE, de même.

Ne t'en avise pas!...

MARIA.

Mais dussé-je les poignarder tous les deux de ma main... (Regardant sur la table.) O ciel!... cette carte... c'est la sienne... c'est son nom! d'Aranda! (Au moment où Maria a saisi la carte, Henriette est tombée sans connaissance dans le fauteuil.) Qu'est-ce que cela signifie... répondez-moi?

(Elle se lève.)

HORTENSE.

Est-ce que je le peux!... Henriette qui se trouve mal... vite des sels... un flacon!... (Se fouillant.) Ah! j'ai le mien!

MARIA, avec impatience.

Eh! non... non... tout uniment de l'air.

(Elle va ouvrir la fenêtre, Hortense debout près du fauteuil d'Henriette lui prodigue ses soins.)

HORTENSE.

Elle revient... elle revient...

HENRIETTE, revenant à elle et d'une voix languissante.

T'a-t'elle poignardée?

HORTENSE, lui mettant la main sur la bouche.

Non!... non!... tais-toi!... (Se retournant vers Marie qui s'approche d'elle.) Un spasme, une palpitation... c'est facile à comprendre...

MARIA, *gravement et s'échauffant par degré.*

Ce qui l'est moins, c'est cette carte... comment est-elle là sur cette table?... Vous me trompiez donc toutes deux ?... vous connaissez M. d'Aranda... il est venu ici... vous l'avez vu !...

HORTENSE.

Eh bien ! puisqu'il faut te dire la vérité... car avec toi... à peine ose-t-on l'avouer!... Oui... il est venu ici... tantôt lorsque toi-même tu étais avec nous... mais nous ne l'avons pas reçu... tu le sais... nous ne l'avons pas vu... et la preuve, c'est que voilà sa carte... Aurait-il laissé son nom, s'il était entré ?

MARIA.

C'est vrai... c'est vrai !

HENRIETTE, *à part.*

Ah ! comme elle ment déjà !

MARIA, *avec abandon.*

Eh bien ! voyez, mes amies, comme ma pauvre tête est faible !... sur la simple vue de cette carte je me croyais déjà trahie... trahie par vous que j'aime tant... pardon, pardon !

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre Maria !

MARIA.

Mais dès que tu me promets... de ne pas le recevoir...

HORTENSE.

Je te le jure... et si je manque à ce serment... Ah !...
(*Apercevant la fenêtre qui est restée ouverte, elle pousse un cri et tombe évanouie sur le fauteuil à droite.*)

MARIA, *étonnée.*

Comment, et elle aussi !

HENRIETTE, courant à Hortense.

Ah! mon Dieu! elle se trouve mal!... Hortense... qu'as-tu?... Ah!... je crois bien... cette fenêtre ouverte... qu'il faut fermer.

(Elle va pour y courir.)

MARIA, la retenant par la main.

Mais au contraire... Pourquoi trembles-tu ainsi?

HENRIETTE, à part.

Je n'y vois plus rien... il arrivera quelque malheur!

SCÈNE XII.

MARIA, HENRIETTE, LOUISE, accourant avec empressement, HORTENSE, sur le fauteuil à droite et revenant peu à peu à elle.

LOUISE, vivement.

Madame, madame, M. le comte de Volberg!

(Elle remonte au fond.)

HORTENSE, se levant.

O ciel!

MARIA.

Qu'est-ce que cela veut dire?

HENRIETTE, vivement et à voix basse.

Ce que nous n'avons pas eu le temps de t'expliquer... son mari est de retour de Madrid... c'est là sans doute ce que M. d'Aranda venait nous annoncer... ce mari qu'elle connait à peine... et qu'elle tremble de voir...

MARIA.

Est-il possible!

HENRIETTE.

Voilà d'où vient le trouble... la frayeur où nous étions...

où nous sommes encore (A part.) Ah! mon Dieu! comme je mens aussi!... c'est effrayant!...

MARIA.

Mes pauvres amies...

HENRIETTE.

Mais dans ce moment... dans l'état où elle est... une première entrevue est impossible...

MARIA.

Tu as raison!... je reconduis Hortense dans sa chambre!... mais son mari...

HENRIETTE.

Moi qui le connais, je vais le recevoir ou plutôt le renvoyer par quelque moyen innocent!... je mentirai...

MARIA.

C'est bien!... (A Louise.) Allez!...

(Louise entre à droite.)

MARIA, à Hortense qui est restée immobile et accablée dans son fauteuil.

Viens... je ne te quitte plus!

HENRIETTE, à part.

Ah! mon Dieu! et l'autre qui va venir! (Fermant la croisée.) Au moins il n'entrera pas par là!...

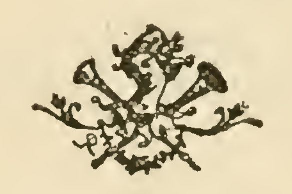
HENRIETTE, HORTENSE et MARIA.

AIR : Garde à vous! garde à vous!

Sauve-nous, sauve-nous,
Dieu protecteur des femmes!
Dis-nous comment ces dames
Eloignent les jaloux.
Sauve-nous! sauve-nous!
O toi, qui toujours veilles
Pour fermer les oreilles

Et les yeux des époux,
Sauve-nous !
Ah ! prends pitié de nous !
Sauve-nous !

(Maria reconduit Hortense à droite, tandis qu'Henriette sort par le fond.)





ACTE DEUXIÈME

Un salon dans la maison de Gabriel Blinval. — Au fond une cheminée. A gauche, au premier plan, porte de l'extérieur; au deuxième plan, une petite porte conduisant à l'intérieur de l'appartement; à droite, au premier plan, porte du cabinet de Gabriel; au deuxième plan, une fenêtre. A droite, une petite table avec écritoire; à gauche une autre petite table.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, assise près de la cheminée, et brodant au coin de son feu.

Après une matinée comme celle d'aujourd'hui, quel bonheur d'être seule, chez soi, dans son ménage et au coin de son feu!

COUPLETS.

AIR du Premier pas.

Premier couplet.

Au coin du feu
Où l'amour le réclame,
Il va venir, et c'est là mon seul vœu;
Se réchauffant à notre douce flamme,
Il va trouver le bonheur et sa femme
Au coin du feu!

Deuxième couplet.

(Se levant.)
Au coin du feu
Gaîment le temps se passe

Quand on travaille... et quand on rêve un peu!
(Montrant le fauteuil qui est près de la cheminée.)
Il n'est pas là... mais c'est là qu'est sa place,
Et bien souvent c'est là... là qu'il m'embrasse
Au coin du feu!

SCÈNE II.

HENRIETTE, GABRIEL, sortant de la porte à droite.

GABRIEL, à la cantonade.

Attends-moi là... te dis-je!

HENRIETTE.

Ah! Gabriel! mon mari! tu es rentré?

GABRIEL.

Oui, par mon cabinet, où j'étais avec un ami, et je te cherchais...

HENRIETTE.

Je crois bien! il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! Embrasse-moi donc!

GABRIEL, l'embrassant.

Ma chère petite femme!

HENRIETTE.

As-tu bien plaidé? as-tu gagné tes deux procès?

GABRIEL.

Certainement.

HENRIETTE.

Et depuis quand es-tu revenu?

GABRIEL.

Depuis une heure au moins!

HENRIETTE.

Et je n'étais pas là!

GABRIEL.

J'ai trouvé, grâce à tes soins, tout ce qu'il me fallait.

HENRIETTE.

Excepté moi ! Je t'en demande bien pardon ! J'étais près d'ici, à l'Abbaye-aux-Bois, chez une amie de pension que j'ai retrouvée ! Qu'est-ce que je dis ! Deux amies qui y demeurent. Je te raconterai cela ; Maria d'Escalonne, que tu connais, et Hortense de Volberg, que tu ne connais pas encore ; mais si tu le veux, je vais te présenter à elle... Je prends mon châle et mon chapeau et nous irons tous deux, bras dessus bras dessous, cela te fera plaisir, n'est-ce pas ?

GABRIEL.

Sans doute ! mais plus tard... je t'ai à peine vue !

HENRIETTE.

C'est vrai ! mais je tiens à ce qu'elle te connaisse. Je lui ai dit tant de bien de toi...

GABRIEL.

Que tu m'auras fait du tort, à moi qui n'ai d'autre mérite que d'être un bon mari... et je ne suis pas le seul. Il y en a un ici qui ne demande qu'à se montrer et que tu as congédié.

HENRIETTE.

Moi ?

GABRIEL.

Tu l'as renvoyé à demain, en lui disant que sa femme avait la migraine, une migraine affreuse.

HENRIETTE.

Ce pauvre Volberg !

GABRIEL.

Et il est venu chez moi me confier ses peines... il a eu raison, c'est à moi de le protéger, de le servir, de plaider pour lui... c'est mon état d'abord... et mon devoir ! sais-tu

que je serais resté dans mon village... paysan toute ma vie... sans son père, le général de Volberg...

AIR de Préville et Taconnet.

C'était un bon et loyal militaire
Dont on a fait plus tard un sénateur;
Pendant vingt ans et plus, l'Europe entière
Comme soldat admira sa valeur. (*Bis.*)
Mais sénateur, jamais à la tribune,
Jamais, jamais sa voix n'a retenti :
Car sous l'empire, il en était ainsi ;
En se taisant, on faisait sa fortune...
C'est en parlant qu'on la fait aujourd'hui !

Eh bien! c'est lui, c'est ce brave homme qui, me devinant quelques dispositions, m'a fait sortir de mon village, m'a obtenu une bourse au Lycée Impérial et m'a fait élever avec son fils, devenu mon camarade et mon ami; c'est à eux que je dois mon état... et bien plus encore, ma bonne petite femme... mon Henriette!... car, malgré mon amour... si je n'avais pas eu quelques talents, quelques succès au barreau, ton père ne m'aurait jamais choisi pour gendre.

HENRIETTE.

Et il aurait eu bien grand tort, Gabriel.

GABRIEL.

N'est-ce pas?

HENRIETTE.

Ç'aurait été bien dommage! nous sommes si heureux!

GABRIEL.

Eh bien!... ce bonheur-là, il faut, par reconnaissance, le rendre à Volberg... il faut le réunir à sa femme.

HENRIETTE.

Je ne demande que cela. Mais c'est que... tiens... je ne dois rien dire!... aussi ne m'interroge pas...

GABRIEL.

Je n'en ai pas besoin... j'ai tout deviné!

HENRIETTE, *vivement.*

Vrai?... eh bien! tant mieux... car cela me faisait trop de peine de te cacher quelque chose. C'était la première fois... mon Dieu! que cela doit être difficile de tromper son mari.

GABRIEL.

Pas tant!

HENRIETTE.

Toi, d'abord, tu le verrais tout de suite! ce serait du moins un avantage.

GABRIEL.

Avantage dont je ne veux pas!... mais pour en revenir à Hortense... (*A voix basse.*) Il y a donc quelque obstacle?...

HENRIETTE, *à demi-voix.*

Ce grand d'Espagne... ton client...

GABRIEL, *souriant.*

M. d'Aranda!... un sentiment...

HENRIETTE.

Du tout!... des idées romanesques...

GABRIEL.

Dont il faut la dégoûter.

HENRIETTE.

Cela commence déjà!

GABRIEL.

Bravo! c'est à nous d'achever...

HENRIETTE.

Et comment... par quels moyens?

GABRIEL.

Par des moyens... que nous autres avocats nous avons toujours en réserve... des moyens oratoires qui font triom-

pher les bonnes causes et quelquefois même les... mais pour cela, il faut que ces moyens-là, personne ne les connaisse... ou ne les prévoie.

HENRIETTE.

Sans doute. Mais à moi, c'est différent! tu peux bien m'expliquer...

GABRIEL.

Moins qu'à toute autre... tu es si bonne, mon Henriette, si franche et si naïve... que tu laisserais peut-être voir, malgré toi, ce qu'il importe de cacher à tout le monde!

HENRIETTE.

Je ne comprends pas!...

GABRIEL.

C'est inutile, nous ne faisons qu'un à nous deux...

HENRIETTE.

Oui...

GABRIEL.

Eh bien!... dès qu'il y en a un qui comprend...

HENRIETTE.

C'est juste!... qu'est-ce qu'il faut faire?

GABRIEL, avec admiration.

Elle n'en demande pas davantage! et elle a confiance!... voilà une femme!... Vois-tu bien... chère amie... Volberg (Montrant le cabinet à droite.) qui est là, ne doit rien savoir... nous autres maris nous sommes jaloux de tout... même du passé... même d'un rêve!

HENRIETTE.

Je vais prendre garde alors à ce que je rêverai.

GABRIEL, la serrant dans ses bras.

O ma gentille Henriette...

HENRIETTE.

Eh bien! achève donc, (Il l'embrasse.) non! pas ça... ton récit...

GABRIEL.

Tu m'as dit que les songes d'Hortense commençaient à se rembrunir; or, suis bien mon raisonnement : comme ce sont les ombres qui font ressortir un tableau, il faut que le tableau paraisse. L'instant est favorable, et au lieu de remettre l'entrevue à demain... il faut que M. de Volberg se montre aujourd'hui...

HENRIETTE.

C'est bien... je cours parler à Hortense.

GABRIEL.

Et moi, à M. d'Aranda!

HENRIETTE.

Quel bonheur! nous voilà ligués ensemble, pour faire triompher la bonne cause!...

GABRIEL.

Celle des maris!

HENRIETTE.

Voilà un procès que j'aime!

GABRIEL.

AIR des Scythes et des Amazones.

Ah! vous devez les aimer tous, ma femme!
Sinon par goût, du moins pour notre état;
Moi j'en gémis comme homme, et je les blâme;
J'en profite comme avocat.
Oui, je contemple en philosophe, en sage,
Tous les débats, les guerres, les procès!
Nous en vivons, dans notre heureux ménage,
Mais grâce au ciel, nous n'en usons jamais,
Non jamais! nous n'en usons jamais!

HENRIETTE.

Et si nous gagnons ce procès à nous deux, qu'est-ce que j'aurai pour ma part?

GABRIEL.

Je t'embrasserai bien... pour tes honoraires!

HENRIETTE.

Monsieur ne paie rien d'avance?

GABRIEL, l'embrassant vivement.

Si vraiment!

SCÈNE III.

Les mêmes ; LE COMTE DE VOLBERG.

VOLBERG, paraissant à la porte du fond.

A merveille!

HENRIETTE, se retirant confuse.

Dieu! Monsieur de Volberg.

VOLBERG, à Gabriel.

Je suis là... je sèche d'impatience... et tu m'oublies.

HENRIETTE, vivement.

Oh! non, monsieur... (Baissant les yeux.) Nous nous occupions de vous!

VOLBERG, soupirant.

Tout à l'heure?

HENRIETTE.

Oui sans doute... je pensais que je voudrais bien vous voir près de votre femme...

VOLBERG.

Comme Gabriel près de la sienne... c'est là le plus cher, le plus doux de mes rêves.

GABRIEL, passant à la table à droite.

Et il ne tardera pas à se réaliser, car Henriette est pour toi!

VOLBERG.

Je le sais! c'est elle, c'est son gracieux accueil qui ce matin m'a rendu le courage!

HENRIETTE.

C'est tout simple, les amis de mon mari sont les miens. Mais vous en direz bien plus que moi... par votre seule présence.

VOLBERG.

Vous croyez?

GABRIEL.

C'est le meilleur argument!

HENRIETTE, souriant.

Oui, sans doute... et quand on a d'aussi bonnes raisons à présenter... on a grand tort de le faire aussi tard!

VOLBERG.

J'étais retenu en pays étranger... en Espagne...

HENRIETTE, vivement.

On écrit du moins!

GABRIEL, assis, parcourant des papiers.

Il était prisonnier... à Cadix, sur des pontons anglais.

VOLBERG.

Et à peine libre... à peine arrivé à Madrid, j'ai écrit à Gabriel pour lui demander ce que faisait ma femme... ce qu'elle pensait, et à qui elle pensait... car vous me parliez de mes torts, madame; le plus grand de tous pour un mari... c'est l'absence. Aussi je ne viens ni pour me plaindre... ni pour accuser... mais si j'apprenais qu'une autre pensée... un autre sentiment... règne dans son cœur...

HENRIETTE, avec effroi.

Eh bien?...

VOLBERG.

Je romprais des nœuds devenus pour elle insupportables... je partirais...

HENRIETTE, à part.

O ciel! (Haut.) Non... monsieur, non, vous ne partirez pas... Hortense ne pense à personne... qu'à vous... qui êtes

révéré... et estimé d'elle... (Timidement.) Elle n'en est encore qu'à l'estime... mais bientôt...

VOLBERG.

Ah! c'est tout ce que je demande! il me siérait mal d'être exigeant, et pourvu que j'entende de sa bouche... ce que vous venez de me dire...

HENRIETTE.

Vous l'entendrez... je vous en réponds...

AIR : Je veux vous avoir pour compagno.

Sur nous que votre espoir se fonde,
Et dans ce moment décisif
Formons un accord défensif!

VOLBERG, vivement.

Contre qui?

HENRIETTE.

Contre tout le monde!
Et d'abord, calmant votre effroi,
Vous allez, à mes lois fidèle,
Me donner le bras...

VOLBERG.

Et pourquoi?

GABRIEL, se levant.

Que t'importe?... fais comme moi,
Et laisse-toi mener par elle!

VOLBERG.

Trop heureux!... je fais comme toi :
Je me laisse mener par elle.

HENRIETTE, à Volberg.

Venez... allons chez Hortense.

HORTENSE, en dehors.

Mais oui, monsieur... il faut que je parle à Mme Blinval... il le faut!

HENRIETTE, à Volberg.

C'est sa voix! c'est elle!

GABRIEL.

Dieu! je m'en vais...

(Il se sauve dans son cabinet, à droite.)

VOLBERG.

Eh bien!... où va-t-il?...

HENRIETTE.

Où il va? ah!... je sais... je sais... (A part.) Chez M. d'Aranda, sans doute, il ne faut pas le dire!

SCÈNE IV.

HORTENSE, HENRIETTE, VOLBERG.

HORTENSE, entrant par le fond, s'adressant à Henriette sans voir Volberg, qui est un peu à l'écart.

Ah! te voilà! Maria doit venir tantôt chez toi, et j'ai voulu, avant sa visite, te voir et te parler... Si tu savais tout ce qui m'est arrivé depuis une heure!...

HENRIETTE, lui faisant signe de se taire.

Rien de comparable, sans doute, à ce qui t'arrive en ce moment... une personne que je me suis chargée de te présenter... (Prenant par la main Volberg qui s'avance timidement derrière elle.) Monsieur de Volberg!

HORTENSE, poussant un cri.

Mon mari!... (Regardant avec émotion et surprise Volberg qui s'incline devant elle.) O ciel!... bien sûr?

VOLBERG.

Oui, madame... par malheur, peut-être... car le trouble où je vous vois...

HORTENSE.

Vient de ma surprise, monsieur; je ne vous aurais pas reconnu!...

VOLBERG.

Je n'en puis dire autant... C'est bien vous... telle que vous étiez... telle que je vous ai vue... je me trompe! plus belle encore... mais ces changements-là...

HENRIETTE.

N'empêchent pas de reconnaître.

VOLBERG.

C'est ce que je voulais dire, madame.

HORTENSE.

Et moi... monsieur...

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ces mots-là... *Monsieur*... *Madame*... et puis ce ton et ces airs de cérémonie... une scène de ménage en gants blancs! (A Hortense.) Apprends d'abord, ma chère Hortense, qu'il t'aime depuis deux ans, qu'il n'a jamais aimé que toi... qu'il n'a pas écrit, parce qu'il était prisonnier. Et maintenant que vous vous êtes expliqués et entendus, que vous vous connaissez parfaitement... commencez par vous embrasser.

(Elle fait passer Hortense. Voyant Volberg et Hortense qui restent interdits.)

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire. (*Les Artistes par occasion.*)

Eh quoi! vous hésitez encore!
D'où vient cet effroi mutuel?
(Bas à Hortense.)
Il est jeune, aimable, il t'adore,
Il est comme était Gabriel!

VOLBERG, à Hortense.

Que le calme rentre en votre âme!
Oui, quoique vous soyez ma femme,
Je fais le serment solennel
De ne rien exiger, madame!

HENRIETTE, à part.

Ce n'est plus comme Gabriel!
Oui, je l'atteste sur mon âme,
Ce n'est plus comme Gabriel!

VOLBERG.

Pour vous rien à craindre, madame,
Je l'atteste devant le ciel!

HORTENSE, à part.

Le calme rentre dans mon âme,
Oui je respire, grâce au ciel.

VOLBERG.

Bien des hommes s'imaginent que la femme, que l'esclave qui porte leur nom leur appartient et leur est donnée de par la loi! il faut les plaindre... ils n'ont jamais aimé. Celui qui aime réellement est trop ambitieux de tendresse pour en appeler jamais à l'autorité, et il n'attend rien que de son amour; oui, mes droits je les abdique, et c'est de vous-même, Hortense, que je veux les obtenir. Je viendrai à votre appel, je m'éloignerai à votre ordre! Je ne suis pas un mari, je suis un amant, un prétendu, et je viens vous faire la cour.

HENRIETTE.

C'est gentil!

HORTENSE.

Ah! monsieur, tant de délicatesse... (A part.) Quelle différence!

HENRIETTE, bas à Volberg.

Elle est touchée! cela va bien! (Haut.) Commencez donc tout de suite à faire votre cour... Nous sommes en nombre: la fiancée, le prétendu, moi je serai la mère!...

HORTENSE.

Toi?...

VOLBERG.

J'accepte!...

HENRIETTE.

AIR : Du ciel pour nous la bonté favorable. (*La Dame blanche.*)

(A Volberg.)
Vous, écoutez...

(A Hortense.)
Et vous, tâchez de plaire.
Chacun son rôle, et pour moi je crains bien
De mal remplir celui de votre mère,
Car, je le sens, je n'empêcherai rien!
J'entendrai tout et ne défendrai rien!

Ensemble.

HENRIETTE.

Allons, ma fille, allons, écoutez bien!

HORTENSE, à part.

Il va parler! Ah! quel trouble est le mien!

VOLBERG.

Ah! quel bonheur! Ah! quel trouble est le mien!

HENRIETTE, s'asseyant près de la table.

C'est ça!... Hortense entre nous deux!

(Hortense s'assied près d'elle; Volberg prend un siège et se place au milieu du théâtre.)

VOLBERG, s'adressant à Hortense.

Vous rappelez-vous, madame, dans les derniers temps de l'empire... les belles parades qui avaient lieu dans la cour du Carrousel... quand nous défilions sous le balcon de l'Horloge? Sur ce balcon se tenaient d'ordinaire les plus jolies femmes de la cour impériale... Il y avait surtout... une jeune fille... que nous autres officiers ou pages de l'empereur nous admirions... tandis qu'elle ne faisait pas même attention à nous... C'était tout simple... tout naturel... plusieurs fois, aux fêtes des Tuileries, au bal de la cour je l'aperçus... belle et radieuse... environnée d'hommages et je ne pouvais lui parler, je ne pouvais même danser avec elle, mon service et mes fonctions me retenaient près du maître... une fois seulement elle laissa tomber en dansant un bracelet, je me précipitai pour le ramasser... mais l'empereur qui, ce soir-là par hasard, se mêlait d'être galant, me le prit des mains... et je n'eus pas même le bonheur de le lui rendre à elle-même..

HORTENSE, souriant.

C'est vrai...

HENRIETTE, avec finesse.

Ah! tu étais à ce bal?

HORTENSE.

Oui... je me rappelle l'aventure du bracelet. . mais quant au jeune officier qui l'avait ramassé... j'avoue ne pas l'avoir remarqué.

VOLBERG.

C'était déjà... comme plus tard!... c'était dans ma destinée.

HORTENSE.

Non, monsieur, mais il est tout simple que dans la foule. .

VOLBERG.

Ah! c'est qu'il y avait toujours foule autour de cette personne-là et quoique sans espoir... car sa fortune nous séparait, je me disais cependant : Je n'aimerai jamais d'autre femme. Jugez de mon ivresse, quand ma mère, ma mère qui l'avait vue et à qui j'avais tout confié, m'écrivit : « L'em-« pereur te donne la main de mademoiselle de Courville! » Aussi ni blessure ni danger ne m'arrêtèrent; presque mourant, je voulus qu'on me transportât à Paris, près d'elle, afin d'expirer du moins la main dans sa main. Je n'eus pas de chance, madame, ce coup de sabre... qui m'avait défiguré... ces bandages sanglants qui m'entouraient, lui inspirèrent moins d'intérêt que de répulsion... j'arrivais pour mourir et je ne parvins qu'à me faire détester.

HORTENSE, avec émotion.

Ah! monsieur...

VOLBERG, gaiement.

C'était ma faute! il y a des gens malheureux ou plutôt maladroits à qui rien ne réussit... j'étais de ceux-là... Obligé de partir de nouveau avec notre empereur, (la fortune l'abandonnait, ce n'était pas le moment de le quitter) j'eus

encore la gaucherie de rester pour mort sur le champ de bataille et de tomber prisonnier entre les mains de nos ennemis.

HORTENSE, avec intérêt.

En vérité!

VOLBERG, gaiement.

Ce sont deux années bien mal employées, n'est-ce pas? et je vous avoue... qu'à mon retour, j'espérais réparer le temps perdu et je me voyais déjà si heureux au sein de mon ménage!... mon ménage!... ce mot seul faisait bondir mon cœur de joie.

HENRIETTE.

Je le crois bien!

VOLBERG.

Car pour moi il voulait dire : Amour et sécurité! confiance et bonheur! il me montrait en perspective une compagne, une amie de tous les instants; volontiers un bon militaire est un bon mari, et je me disais : Mon unique soin sera de complaire à ma femme et de lui être fidèle, je la suivrai comme je suivais mon drapeau, je l'aimerai... comme j'aimais mon empereur... tels étaient mes rêves dans ma prison! (Souriant.) Je me rappelle même avoir composé alors un nouveau code de mariage.

HENRIETTE.

Vraiment!

VOLBERG.

Malheureusement il n'y a qu'un article de rédigé.

HENRIETTE.

Voyons toujours!

VOLBERG.

Charte de ménage : Article premier. La femme ne doit pas obéissance à son mari.

HENRIETTE.

Très-bien. J'approuve le législateur.

HORTENSE, avec un demi-sourire.

Mais il n'y aura donc pas de maître dans votre maison?

VOLBERG.

Au contraire!... il y en aura deux!

HENRIETTE.

Juste comme chez nous! la belle charte! quel dommage qu'il n'y ait qu'un article!

VOLBERG.

Il y en a bien d'autres là! et d'abord quoique mariés... à nous tous les plaisirs de la jeunesse : cinq mois de l'année à Paris, cinq mois à la campagne et deux mois de voyage.

HENRIETTE.

J'approuve.

(Volberg passe entre les deux dames et s'appuie sur le dos du fauteuil d'Henriette.)

VOLBERG.

Avèc vous, chère belle-mère, nous vous emmenons, ainsi que Gabriel!

HENRIETTE.

Pendant les vacances! c'est charmant! voilà le roman que j'aime!... le roman conjugal!

VOLBERG.

Lequel, grâce à Dieu, a plus d'un volume! La belle vie que la vie de Paris, quand on est jeune, quand on est riche, et quand on s'aime. Quel plaisir de prodiguer à sa femme toutes les jouissances du luxe, de la mode et des arts, de parer son idole, de la voir briller dans toutes les fêtes, de s'enivrer de ses triomphes, de sentir le cœur qui vous bat d'orgueil et d'amour quand on entend murmurer autour de soi : Ah! qu'elle est belle!... et le soir en rentrant, quel bonheur de se dire : Celle que chacun admire, celle que chacun m'envie, elle est à moi... c'est mon bien, mon trésor, c'est ma femme!

HENRIETTE, *regardant Hortense.*

Très-bien.. très-bien, mon gendre !

VOLBERG.

Puis, quand revient la belle saison, vous courez vous ensevelir tous deux à la campagne pour savourer ces souvenirs et jouir de vous... une campagne fraîche et riante comme vos pensées, de belles eaux, de beaux ombrages... et tous deux, dès le matin, parcourant les bois, vous éprouvez cette joie indicible de vous appartenir à vous seuls et de sentir, dans cet éloignement de toutes choses, que rien ne vous manque. Puis, au retour, on passe par son village, on s'arrête ensemble à la chaumière de quelques pauvres gens... quand on est heureux, on a besoin que tout le monde le soit; des secours intelligents et non comptés, de bonnes paroles qui portent fruit... vous font pardonner par le pauvre lui-même votre fortune et votre bonheur !

HORTENSE, *à part.*

Ah ! qu'est-ce que j'éprouve ?...

VOLBERG.

AIR d'Aristippe.

Mais du repos a sonné l'heure,
Il faut rentrer, ne tardons pas,
Nous regagnons notre demeure,
Et ma compagne à chaque pas
Tout en causant se penche sur mon bras.
Pendant ce temps, la joie au fond de l'âme,
Pour nous, le soir, le pauvre a prié Dieu !
Lui demandant mon bonheur... et ma femme
Se charge d'accomplir son vœu !

HORTENSE, *avec émotion.*

Ah !... monsieur... (*Se retournant avec impatience.*) Ah ! mon Dieu ! qui vient là ?...

LOUISE, *en dehors.*

Madame doit être là !...

HORTENSE, avec humeur.

Nous déranger!...

HENRIETTE, vivement.

Nous déranger! (A Volberg.) Voilà un mot de bon augure!

SCÈNE V.

LES MÊMES; LOUISE, entrant à gauche tenant un carton à la main.

LOUISE, à Hortense.

C'est moi, madame. La fleuriste vient d'apporter à la maison le bouquet et la guirlande qu'on lui avait commandés, et que madame attendait avec tant d'impatience.

HORTENSE, avec impatience.

Eh bien!... Qu'importe?

LOUISE.

Elle voulait absolument avoir l'avis de madame. C'était, disait-elle, important et pressé; (D'un air d'intelligence.) madame le verra bien, et comme madame était ici... je me suis permis...

HORTENSE.

Posez cela sur cette table. Nous verrons cela plus tard avec Henriette. (Se tournant d'un air gracieux vers M. de Volberg.) Vous disiez donc... monsieur?

(Henriette va au guéridon à gauche sur lequel Louise a posé le carton.)

VOLBERG.

Je disais, madame, que les affaires sérieuses doivent passer avant tout... et si ma présence vous empêche de regarder ces fleurs, je n'oserai rester.

HORTENSE, vivement.

J'obéis, monsieur. (Ouvrant le carton.) Oui, cette guirlande n'est pas mal! (A Louise.) Répondez que je la garde. (Elle présente la guirlande à Henriette.) Qu'en dis-tu?

HENRIETTE, l'essayant sur son front.

Je demanderai l'avis de monsieur le comte.

VOLBERG, la regardant.

Elle me paraît charmante.

LOUISE, haut.

Madame n'a pas autre chose à me dire ?...

HORTENSE.

Non !...

(Louise sort par la gauche.)

HENRIETTE.

Et le bouquet?...

HORTENSE, allant au carton.

Ah !... le bouquet... (L'ouvrant; à part.) O ciel ! encore une lettre... une lettre de d'Aranda... cette fatale écriture...

HENRIETTE, essayant toujours la guirlande.

Est-il bien ?

HORTENSE, fermant vivement le carton.

Très-bien.

HENRIETTE.

Voyons-le ?

HORTENSE.

C'est inutile !... ce sont les mêmes fleurs!

HENRIETTE.

Mais cependant...

HORTENSE, vivement.

Cela suffit, te dis-je !... (A part.) Quelle audace!... devant mon mari... j'en suis toute tremblante!

(Henriette remonte devant la cheminée.)

VOLBERG.

Est-ce dans un bal que doit briller cette parure?

HORTENSE, troublée.

Un bal... je ne le pense pas... je veux dire que j'ignore... encore!...

VOLBERG.

Ah! vous ne savez pas?

HORTENSE, vivement.

Non certainement, monsieur, je ne me doutais même pas... je vous le jure... sans cela...

HENRIETTE, à part, avec étonnement.

Qu'est-ce qui lui prend?

HORTENSE, troublée.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien m'excuser... je ne sais pas vraiment ce que j'éprouve... c'est ma migraine!

VOLBERG.

Celle de tout à l'heure?

HORTENSE, vivement.

Oui, monsieur... la même qui vient de me reprendre!

HENRIETTE, à part.

Cette migraine qu'elle n'a jamais eue.

HORTENSE.

Je vous demande la permission de vous quitter...

VOLBERG, s'inclinant.

C'est à moi de me retirer, madame. Vous veniez pour parler à Mme Blinval... je m'en vais!

HENRIETTE, à demi-voix.

Où donc?

VOLBERG.

Ici au-dessous, chez M. Daubanton, le notaire de mon père... et puis de là... chez moi, rue de Provence.

HENRIETTE.

Rue de Provence... c'est bien loin de l'Abbaye-aux-Bois.. et il me semble que quand on est marié...

VOLBERG, souriant.

Oui... mais comme je vous l'ai dit, je ne le suis pas, je ne suis qu'un prétendu.

(Il remonte prendre son chapeau, sur un fauteuil au fond.)

HENRIETTE, bas à Hortense et d'un air suppliant.

Comment, il s'en ira... même sans t'embrasser... (Haut à Hortense.) Ah! tu as beau hocher la tête, ce sont mes principes. Un mari et une femme qui s'embrassent, c'est de la morale en action. (A Volberg.) Votre belle-mère vous l'ordonne!

Ensemble.

AIR : Si j'osais!....Allons du courage et du cœur! (*Les Diamants de la couronne.*)

Ah! si j'osais!
Déjà comme je lui dirais :
Restez, monsieur, restez, je le permets!
J'aurais voulu leur dire dès longtemps:
Soyez unis par moi, mes chers enfants!

VOLBERG.

Ah! si j'osais!
Près d'elle encor je resterais!
Oui, tant d'attraits
Redoublent mes regrets!
Mais son époux n'est ici qu'un amant;
Oui, j'obéis, je m'éloigne à l'instant!

HORTENSE.

Ah! si j'osais!
C'est moi, c'est moi qui leur dirais
Et ma frayeur, hélas! et mes regrets!
Délivrez-moi, mon Dieu, de cet amant
Qui semble exprès créé pour mon tourment!

AIR nouveau de M. Couder.

VOLBERG.

Je vois qu'il faut encore attendre
Pour mériter tant de bonheur!

HENRIETTE.

Eh! quoi! ce qu'elle vient d'entendre
Ne saurait fléchir sa rigueur!

VOLBERG, à Hortense.

A cette loi, juste quoique sévère,
Vous le voulez, je dois me conformer;
Il faut du temps, bien du temps pour vous plaire.
Il n'en faut pas pour vous aimer.

Ensemble.

HENRIETTE.

Ah! si j'osais!

VOLBERG.

Ah! si j'osais!

HORTENSE.

Ah! si j'osais!

(Volberg salue respectueusement et sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, HORTENSE.

HENRIETTE, venant vivement près d'Hortense.

En vérité, Hortense, je ne te conçois pas!

HORTENSE.

C'est que tu ne sais pas... pendant ton absence ce qui est arrivé... ce qui arrive encore...

HENRIETTE.

Du d'Aranda!

HORTENSE.

Toujours lui!... cette maudite fenêtre qui lui donnait juste le signal qu'il demandait.

HENRIETTE.

C'est Maria qui l'a ouverte... c'est sa faute!

HORTENSE.

Oh! oui, c'est sa faute... elle est cause de tout! car pendant que nous étions toutes deux dans ma chambre, je la vois se lever brusquement et s'écrier : « Je veux écrire à M. d'Aranda!... » et moi, enchantée de me débarrasser d'elle... je lui dis : « Là dans mon cabinet de travail... la pièce à côté... » elle s'y élance et je respire!

HENRIETTE.

Te voilà seule!

HORTENSE.

Oh! bien oui, seule! Je vois tout-à-coup apparaître... venant du jardin... M. d'Aranda...

HENRIETTE.

Et tu l'as reçu?

HORTENSE.

Reçu!... on dirait qu'il m'a demandé ma permission!

HENRIETTE.

Mais cependant nous avions défendu ta porte!

HORTENSE.

Est-ce que ces hommes-là entrent par la porte?... il est arrivé par les murs du jardin... par la fenêtre... je ne sais par où... mais je l'ai trouvé devant moi presque à mes pieds.

HENRIETTE, *montrant la porte.*

Et tu ne lui as pas dit : Monsieur...

HORTENSE.

Certainement... mais tout bas... Maria était là... à côté... pouvant nous entendre!

HENRIETTE.

Et tu n'as pas sonné!

HORTENSE.

Il m'avait pris la main!

HENRIETTE.

Et tu ne l'as pas puni comme il le méritait!

HORTENSE.

Cela aurait fait du bruit... je ne pouvais que lui répéter : « Partez, de grâce... partez... partez... » et pour qu'il s'éloignât au plus vite, je répondais à toutes ses paroles : « Oui, monsieur... oui, monsieur! » si bien qu'il s'est élancé hors de la chambre en s'écriant : « Ah! je suis le plus heureux des hommes! »

HENRIETTE, effrayée.

Ah! mon Dieu! que lui as-tu dit?... que lui as-tu promis?

HORTENSE.

Est-ce que je sais? est-ce que tu crois qu'on a sa tête à soi, dans une pareille situation? et ce n'est pas tout encore!

HENRIETTE.

Encore! cela continue!...

HORTENSE.

Pendant que M. de Volberg était ici... et qu'il me parlait... ce pauvre jeune homme... de son avenir... de ses projets... on m'apportait ici... chez toi... au milieu de ces fleurs... une nouvelle épître de M. d'Aranda...

HENRIETTE, courant ouvrir le carton.

Est-il possible!... il aura donc gagné ta femme de chambre... ou cette fleuriste... Et ce nouveau message... le voilà!... pas même cacheté...

HORTENSE.

Quelle imprudence... et que veut-il donc, mon Dieu!... que veut-il de plus?

HENRIETTE.

Il paraît qu'ils veulent toujours... (Lisant.) « Ange des « cieux, tu l'as dit! »

HORTENSE, arrachant la lettre.

Comment! il ose me tutoyer! mais c'est une horreur!... et si M. de Volberg avait vu ce papier... il n'en faudrait pas davantage...

HENRIETTE.

Pour faire croire!... Gabriel lui-même le croirait... va donc vite...

HORTENSE.

Je ne répéterai jamais cette ligne-là.

HENRIETTE.

Eh bien! prends-en une autre.

HORTENSE, lisant.

« Tu m'aimes, mon Hortense adorée! » (S'arrêtant.) Mais c'est encore pis! (Lisant.) « Tu m'aimes et le tyran qui t'op-« prime, ton mari, vient dit-on d'arriver... » (Avec frayeur.) Ah! mon Dieu!

HENRIETTE.

Mais le tyran... c'est lui!

HORTENSE, lisant.

« On ne meurt pas de rage puisque j'existe encore... ange « de ma vie... »

HENRIETTE, à Hortense qui tressaille.

Ne fais pas attention... on s'y habitue...

HORTENSE, lisant.

« Écris-moi que tu ne le recevras pas et que tu m'ai-« mes... écris-le-moi de ton sang... sinon j'ai là deux pis-« tolets, un pour lui... l'autre pour moi... » (Poussant un cri.) Tuer mon mari... je ne le veux pas!

HENRIETTE.

Mais on ne peut pas vivre comme ça! c'est un amour féroce, cannibale!

HORTENSE.

C'est un homme affreux!

HENRIETTE.

Et lui écrire qu'on l'aime... le lui écrire avec son sang...

HORTENSE.

Plutôt mourir!

HENRIETTE.

Qu'il se tue tout seul si cela lui fait plaisir! Chacun pour soi... mais en attendant que faire?...

HORTENSE, *courant à la table.*

Ah! sois tranquille... cela ne sera pas long... et dans ma colère...

HENRIETTE.

Tu lui écris?...

HORTENSE.

Oui sans doute...

HENRIETTE, *prenant une petite bouteille sur la table.*

Attends!... attends!... tiens!... voilà de l'encre rouge... cela reviendra au même!

HORTENSE.

C'est inutile... (*Écrivant.*) « Je vous déteste... Je vous mau-« dis... J'aime bien mieux mon mari... »

HENRIETTE.

Mais tu vas lui faire brûler la cervelle... à ton mari!

HORTENSE, *s'arrêtant et déchirant la lettre.*

Ah! c'est vrai!

HENRIETTE.

Il ne faut pas exaspérer un caractère pareil.

HORTENSE.

Tu as raison.

HENRIETTE.

Il faut, au contraire, pour s'en débarrasser, le traiter avec ménagement, avec douceur...

HORTENSE.

Alors, dicte toi-même...

HENRIETTE.

Est-ce que j'entends rien à ces lettres-là, moi qui n'écris qu'à Gabriel?

HORTENSE.

N'importe, dicte toujours...

HENRIETTE.

Eh bien! je dirais : « Monsieur, si vous voulez bien vous « éloigner, et ne plus jamais me revoir... peut-être que je « vous aimerai un peu... »

HORTENSE, *s'arrêtant.*

Par exemple!

HENRIETTE.

Très-peu!

HORTENSE, *déchirant de nouveau la lettre.*

Non!... je n'écrirai jamais cela... mais quel parti prendre?... Ne vois-tu donc aucun moyen?

HENRIETTE.

Si vraiment. Quand je suis embarrassée... quand j'ai une peine ou une inquiétude...

HORTENSE, *vivement.*

Eh! bien, que fais-tu?...

HENRIETTE, *naïvement.*

Je vais tout raconter à mon mari... et le consulter... il nous conseillera, il nous défendra, j'en suis sûre... et si tu veux, je vais...

HORTENSE.

Oh! non! ne lui dis rien! rougir à ses yeux!... lui que je ne connais pas... que je n'ai jamais vu!...

HENRIETTE.

Eh bien! alors, adresse-toi tout bonnement à M. de Volberg...

HORTENSE, *avec frayeur.*

Mon mari!...

HENRIETTE.

Dame!... tu le connais, lui!...

HORTENSE.

C'est plus terrible encore!

HENRIETTE.

En quoi donc?... quand il saura la vérité dans tous ses détails...

HORTENSE, *effrayée.*

Tous!... qu'est-ce que M. de Volberg va penser!...

HENRIETTE.

Il pensera qu'il a ton estime et ton affection, puisque tu le prends pour guide et pour conseil!... il nous a dit qu'avant de partir, il passerait ici en bas... chez son notaire!... j'y vais, et s'il y est encore, je te l'envoie...

HORTENSE.

Maïs...

HENRIETTE.

Allons! allons, courage!

(*Elle sort par la porte, à gauche.*)

SCÈNE VII.

HORTENSE.

Ah! si je peux sortir de ce danger-là... je réponds bien de ne jamais m'y exposer!

(*Elle tombe sur le fauteuil, à gauche.*)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, *seule*; GABRIEL, *ouvrant la porte à gauche au deuxième plan, affublé d'un manteau, qu'il drape à l'espagnole.*

GABRIEL, *à part.*

Ma bonne petite femme n'est plus là! Mme de Volberg est seule... allons, dans l'intérêt d'un ami, achevons notre ouvrage, et portons les derniers coups... ce que nous autres orateurs, nous appelons la péroraison!

(Il ouvre doucement la fenêtre, en agitant le rideau, puis fait un grand bruit comme s'il était entré par la fenêtre.)

HORTENSE, *se retournant, aperçoit Gabriel, pousse un cri et s'écrie en tremblant.*

Vous encore!... vous ici, monsieur d'Aranda!... mais vous êtes donc partout!... (*Tremblante.*) Que me voulez-vous?

GABRIEL, *à genoux.*

Je vous l'ai dit... je vous l'ai écrit... mourir à vos pieds.

HORTENSE.

Eh! monsieur.

GABRIEL, *se relevant.*

Vous ne me connaissez pas! ce n'est pas du sang qui coule dans mes veines, c'est du bitume, c'est de l'asphalte, et voyant que vous ne me répondiez pas... je suis venu moi-même chercher la réponse...

HORTENSE.

La réponse... c'est que je voulais d'abord vous renvoyer... votre lettre.

GABRIEL.

Et grâce au ciel... vous ne l'avez pas fait!

HORTENSE.

Je ne l'ai pas pu!

GABRIEL, *vivement.*

Merci!... merci d'un tel aveu! il me suffit!

HORTENSE, *vivement.*

Mais, monsieur...

GABRIEL.

C'eût été dire à mon cœur de ne plus battre, à ma vie de s'arrêter... car je n'existe... moi, que par mon amour... cet amour dévorant que vous partagez!

HORTENSE, *vivement.*

Mais du tout!

GABRIEL.

Vous me l'avez dit.

HORTENSE.

Ce n'est pas vrai...

GABRIEL.

Vous l'avez dit...

HORTENSE.

Eh bien! monsieur... je me suis trompée!...

AIR : Comme [illegible] (*M. Sans-gêne.*)

Ne m'aimez plus! (*Bis.*)
Faites qu'une autre me remplace,
Ne m'aimez plus!

GABRIEL.

D'amour mes sens sont éperdus...

HORTENSE.

Eh bien!... dans l'effroi qui me glace...
Si vous m'aimez... un peu... de grâce..

GABRIEL, *parlant.*

Eh bien!

HORTENSE, *achevant l'air.*

Ne m'aimez plus! (*Bis.*)

[illegible], [illegible].

Comment! que je...

[illegible], [illegible].

Ne vous fâchez pas, monsieur, [illegible]... Je [illegible] quand je [illegible]. Il y a pour les grands sentiments, les grandes passions... je ne suis qu'une pauvre honnête femme qui tient à son devoir, à sa réputation... à tout ce qu'il y a de plus... [illegible] au monde... vous savez pour [illegible]... que je ne vous aime pas... mais pas du tout...

[illegible].

[illegible] que vous voulez faire à la vertu!

[illegible].

Ah! que c'est impatientant! Eh bien! monsieur... il faut vous avouer la vérité... je vous hais... je vous déteste!

[illegible].

Toutes les grandes passions... [illegible]! l'une moins, encore [illegible] que votre indifférence!

[illegible].

Vous, monsieur, vous m'êtes le plus indifférent de tous les hommes... Ah!

[illegible].

Vous ne me le prouverez jamais avec ce [illegible] [illegible]... avec cette [illegible] qui m'[illegible]... [illegible] [illegible]! O [illegible], que [illegible] [illegible]... cherchant à me cacher le sentiment [illegible] pour [illegible] [illegible]...

[illegible], avec [illegible].

Vous ne comprenez donc pas, monsieur d'[illegible], ce que je voudrais [illegible] de vous dire... c'est que je connais bien peu plus galant homme, plus généreux, plus aimable, plus [illegible] que vous!

GABRIEL, se levant avec fureur.

Plus beau!... Comment... encore plus beau que moi! Un tel affront! ..

HORTENSE.

Que je l'aime, monsieur.

GABRIEL.

Vous l'aimez... lui!... (Avec mépris.) un mari! voilà ce que je n'ai jamais entendu... Voilà ce que je suis bien aise d'entendre!

HORTENSE.

Oui, monsieur, je l'aime...

GABRIEL, avec indignation.

Et vous osez me faire un tel aveu... à moi... dont vous connaissez la jalousie incendiaire et frénétique...

HORTENSE, tremblante.

Mon Dieu... mon Dieu... je crois l'entendre!

GABRIEL.

Qu'il vienne donc... je suis armé...

HORTENSE.

Au nom du ciel, monsieur... qu'il ne vous voie pas... éloignez-vous!

GABRIEL.

A votre tour alors ne me réduisez pas au désespoir... (Montrant la porte à droite.) Je serai là... dans cet appartement d'où l'on peut tout entendre! et si devant moi... en ma présence... vous accordez à ce... mari!... la moindre marque d'amour... la moindre faveur...

HORTENSE.

Eh bien?...

GABRIEL.

Vous aurez son trépas à vous reprocher... car à l'instant même... je vous le jure... je le tue!

HORTENSE.

Ah! mon Dieu!

GABRIEL.

Et moi-même après! faites-y bien attention... c'est vous maintenant que cela regarde!

(Il se jette dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

VOLBERG, HORTENSE.

HORTENSE.

Tuer mon mari... par exemple!... passe encore si c'était moi, ce serait juste... mais lui!... Ah! le voici!...

(Elle tombe assise sur le fauteuil, près de la table à droite.)

VOLBERG, entrant par la gauche.

Henriette, votre amie... vient de me dire, madame, que vous me demandiez; que vous désiriez me voir? et je suis accouru, me voici... parlez... parlez, de grâce...

HORTENSE.

Je le voudrais... et je n'ose...

VOLBERG.

Qui peut vous en empêcher?

HORTENSE.

Ce qui m'en empêche, monsieur... (A part.) Dieu! que c'est gênant qu'il soit là.

VOLBERG.

J'étais décidé, si ma présence devait vous imposer la moindre contrainte... à m'éloigner pour toujours... (Hortense tourne vers lui un regard tendre et suppliant.) Votre bonté me rassure... votre regard me rappelle!... je crois le voir du moins; et après m'avoir donné un tel espoir, vous ne voudriez pas me l'enlever...

HORTENSE.

Oh! non, monsieur...

VOLBERG.

Je reste donc... et je peux vous dire ce que cematin je n'osais vous exprimer, même devant Henriette, votre amie... car c'est une position si embarrassante de ne pas être seuls...

HORTENSE, regardant la porte à droite.

Oh! oui, sans doute.

VOLBERG, avec joie.

N'est-ce pas? en vous trouvant si belle, j'éprouvais une admiration mêlée de bonheur... et de crainte. Il me semblait qu'un si grand bien, un tel trésor ne pouvait jamais m'appartenir! aussi je ne vous demande pas de m'aimer comme je vous aime... je n'exige pas l'impossible... dites-moi seulement que cet amour ne vous déplaît pas, que vous pourrez vous y habituer, et que vous consentez à m'écouter, dussiez-vous, comme en ce moment, ne pas me répondre.

HORTENSE, à part, se levant.

Dieu! que c'est gênant qu'il soit là.

VOLBERG.

Vous baissez les yeux... vous vous taisez... prenez garde, je suis capable, si vous ne me démentez pas, d'interpréter ce silence en ma faveur. Je vais croire... qu'un amour si pur, si vrai, si respectueux... a fini... par vous toucher... (Voyant qu'elle se tait.) par vous inspirer quelque pitié... peut-être même quelque reconnaissance.

Air : Taisez-vous, amants, taisez-vous.

COUPLETS.

Premier couplet.

En vous parlant de mes vœux, je redoute
L'indifférence et même le courroux!

Vous taire ainsi, c'est me dire : j'écoute !
Taisez-vous encor!... taisez-vous,
Taisez-vous !

Deuxième couplet.

Silence heureux! consentement suprême !
Aveu muet qui ferait des jaloux !
Vous taire ainsi, c'est me dire : je t'aime.
Taisez-vous toujours!... taisez-vous,
Taisez-vous!

(S'élançant vers elle.)

Hortense! Hortense!...

HORTENSE, se dégageant de ses bras et, toute tremblante, passant de l'autre côté du théâtre.

Eh bien!... oui, monsieur... je crois que... (A voix basse.) je vous aime...

VOLBERG, à voix haute.

Vous m'aimez!

HORTENSE, avec frayeur.

Ah! mon Dieu! (Haut.) A votre tour... je vous en supplie... taisez-vous...

VOLBERG, avec transport.

Eh! que me faut-il de plus! Hortense, tu es ma femme...

HORTENSE, à voix basse.

Oui, monsieur.

VOLBERG, de même.

Tu es mon bien... mon trésor...

HORTENSE, de même.

Oui, monsieur... (A part.) Mon Dieu, comme il parle haut!

VOLBERG.

Rien ne peut plus nous séparer... tu es à moi... et cette main qui m'appartient, que je presse...

HORTENSE.

Ah! mon Dieu! (A part.) A la moindre faveur, a-t-il dit...

Ensemble.

AIR de la *Loi salique.* (DE M. HORMILLE.)

VOLBERG.

Toi qui vois mon ivresse,
Peux-tu me refuser ?
Accorde à ma tendresse
Un seul, un seul baiser !

HORTENSE, à part.

La frayeur qui m'oppresse
M'oblige à refuser,
Redoutons ma faiblesse
Si j'accorde un baiser.

(Il embrasse Hortense. On entend de l'appartement un coup de pistolet. Hortense jette un cri d'effroi, se jette au-devant de son mari comme pour le préserver. Musique en sourdine à l'orchestre.)

HORTENSE, hors d'elle-même.

Blessé !... blessé !...

VOLBERG.

Eh non ! vraiment... qu'avez-vous, de grâce?...

HORTENSE.

Alors c'est l'autre... qui lui-même se sera tué !

VOLBERG, s'élançant vers la porte à droite.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE X.

HORTENSE, puis HENRIETTE et MARIA.

HORTENSE, tremblante.

Un homme tué pour moi !... je suis perdue de réputation. (Apercevant Henriette qui entre avec Maria.) Ah ! mes amies... si vous saviez !...

HENRIETTE.

Je sais tout.

HORTENSE.

C'est horrible!

MARIA.

C'est inconcevable!...

HENRIETTE.

Je crois bien! mon mari qui n'a pas été ce matin au Palais!

MARIA.

Eh! non!... M. d'Aranda...

HENRIETTE.

On te le rend... on n'en veut plus... reprends-le.

MARIA.

Il n'est pas à Paris... il n'y est jamais venu!...

HENRIETTE et HORTENSE.

Allons donc!

MARIA.

Mon père vient de recevoir une lettre de lui... où il lui demande ma main... il ne veut plus vivre que pour moi!...

HORTENSE.

Lui!... et là, tout à l'heure... d'un coup de pistolet, il s'est tué!...

MARIA et HENRIETTE.

Ah!...

MARIA.

Courons!...

(Elle se dirige vers la porte à droite qui s'ouvre, Volberg et Gabriel paraissent.)

HENRIETTE, HORTENSE et MARIA.

Qu'ai-je vu!..

SCÈNE XI.

HORTENSE, HENRIETTE, MARIA, VOLBERG, GABRIEL.

HORTENSE, se cachant la tête dans ses mains.

Ah! toujours lui!... toujours d'Aranda!

HENRIETTE et MARIA.

Où donc?

HORTENSE, bas à Henriette, se cachant toujours la tête dans ses mains.

Là... là... près de mon mari...

(Fin de la musique.)

HENRIETTE, courant à Gabriel.

C'est le mien... c'est Gabriel!

HORTENSE, levant la tête.

Ton mari! Gabriel! tu ne te trompes pas?

HENRIETTE, l'embrassant.

Tiens!... la preuve...

MARIA et HORTENSE.

Qu'est-ce que ça signifie?

VOLBERG, souriant.

Moi, je ne sais rien et ne veux rien savoir.

GABRIEL.

Et moi, je sais seulement que venu ce matin pour annoncer la visite d'un mari, on m'a fait attendre dans une bibliothèque, d'où j'ai entendu une conversation étrange et originale...

MARIA.

La nôtre!

GABRIEL.

Entre trois jeunes dames... dont l'une ne se doutait guère des embarras et des ennuis d'une grande passion.

HENRIETTE, passant près d'Hortense.

C'est près d'elle que tu as plaidé?

GABRIEL.

Oui.

HENRIETTE.

Et tu as gagné ta cause!... (A Hortense.) car monsieur de Volberg ne retournera pas ce soir chez lui, n'est-ce pas?...

(Hortense baisse les yeux.)

VOLBERG, à Hortense.

Je vais l'espérer... si, comme tout à l'heure, vous êtes assez bonne pour continuer à vous taire!...

(Hortense presse la main d'Henriette.)

HENRIETTE.

Bravo! il reste!...

(Hortense, sans dire un mot, donne la main à son mari.)

VOLBERG.

O pouvoir du silence!

GABRIEL.

Pouvoir inconnu... aux avocats!

TOUS.

AIR de M. Coder.

Jurons, jurons, par des serments suprêmes,
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons, jurons que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir.

(Les trois femmes s'avancent.)

HORTENSE, au public.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Lorsque la morale en chansons
Chez nous, ce soir, tâche d'instruire
A fuir les grandes passions...

MARIA.

Tous les amants vont nous maudire!

HENRIETTE.

Vous, du moins, messieurs les époux,
Soyez nos défenseurs fidèles !...

HORTENSE.

Envoyez vos femmes chez nous...

HENRIETTE.

Et surtout venez avec elles.

MARIA, HENRIETTE et HORTENSE.

Et surtout venez avec elles!

TOUS.

Jurons, jurons, par des serments suprêmes, etc.



UNE FEMME QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GUSTAVE LEMOINE

Théatre du Gymnase. – 19 Avril 1847.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. D'HAVRECOURT DE LAGNY, manufacturier	MM. FERVILLE.
RAOUL, son neveu	J. DESCHAMPS.
GABRIELLE, femme de Raoul	Mmes MELCY.
LA MARQUISE ATHENAIS DE LESPARRE, mère de Gabrielle	LAMBQUIN.
JEANNE SHOPPEN, fermière de Raoul	ANNA CHÉRI.



UNE FEMME QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE

A gauche, sur le premier plan, un pavillon élégant à l'extrémité d'un parc, avec une petite porte s'ouvrant sur la campagne. — Au premier étage du pavillon un large balcon en pierre soutenu par deux colonnes et à la suite du pavillon les murs du parc. — A droite l'entrée d'une ferme. — Au fond la grande route, le clocher et les maisons d'un village dans le lointain. — A droite et près de la porte de la ferme, un arbre, au pied duquel est un banc de gazon. — Au troisième plan, une petite barrière en charmille, qui va de la porte de la ferme à la moitié du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HAVRECOURT (*), venant de la route à droite et parlant à la cantonade.

Le maladroit !... me verser à deux pas du château et dans un chemin superbe, la grande route de Lille... (Ayant l'air d'écouter le postillon.) Il y avait un fossé... eh bien ! il fallait le voir... au lieu de regarder en l'air... (Il entre en scène.) Il

(*) Ce rôle que M. Ferville a créé avec tant d'esprit, de finesse et de supériorité n'est pas *un grime*, mais un *premier rôle* marqué.

(*Notes des auteurs.*)

n'y a plus de postillons maintenant, les chemins de fer les ont découragés... ils n'étudient plus... (Retournant vers la cantonade.) Qu'est-ce qu'il fait? qu'est-ce qu'il fait? ne veut-il pas relever la voiture à lui tout seul!... (Montrant la porte à droite.) Demande plutôt un coup de main aux gens de la ferme... et quant au château... je peux bien m'y rendre à pied... Voilà, si je ne me trompe, le petit pavillon qui est à l'extrémité du parc... et en un quart d'heure en suivant les murs, j'arriverai à la grande grille... à la cour d'honneur... (Voyant la porte du pavillon s'ouvrir.) à moins de traverser le parc, ce qui sera encore plus court... Voilà justement la porte du petit pavillon qui s'ouvre comme exprès pour moi...

SCÈNE II.

JEANNE, sortant du pavillon à gauche et tenant une lettre à la main, D'HAVRECOURT.

JEANNE, à la cantonade.

Soyez donc tranquille, monsieur, la lettre sera remise, sans qu'on sache de qui ça vient... Jeanne Shoppen (*) n'est pas une bête!

D'HAVRECOURT, s'avançant.

Mademoiselle Jeanne Shoppen.

JEANNE.

Ah! mon Dieu... ce monsieur que je ne voyais pas et qui sait mon nom...

D'HAVRECOURT.

N'est-ce pas là le parc... et le château de Lesparre où demeure M. Raoul d'Havrecourt?

JEANNE.

M. Raoul ne demeure pas au château.

(* Prononcez : Choppe.

D'HAVRECOURT.

Comment?

JEANNE.

Je veux dire qu'il n'y demeure plus.

D'HAVRECOURT.

Et depuis quand?

JEANNE.

Depuis un mois qu'il habite là dans ce pavillon.

D'HAVRECOURT.

Tiens, cette idée!

SCÈNE III.

LES MÊMES; RAOUL, sortant du pavillon.

RAOUL, à Jeanne avec impatience.

Eh bien! qu'as-tu à causer là... avec ce monsieur... (Poussant un cri de joie et se jetant dans les bras de d'Havrecourt.) Mon oncle... mon bon oncle!...

JEANNE, étonnée.

Tiens! c'est son oncle!...

RAOUL.

AIR de la valse des *Comédiens.*

O doux instant! ô jour d'heureux présage!
Ah! quel plaisir enfin de se revoir...
(A Jeanne.)
Eh bien, ma lettre?

JEANNE.

On y va!
(A part.)
Quel dommage!
J'aimerais mieux rester pour tout savoir!

RAOUL, se retournant avec impatience.

Mais cette lettre...

JEANNE.

Oh! n'ayez rien à craindre !
Votre messag', monsieur, sera rendu,
Je cours si bien, qu'à la cours' j'puis atteindre,
Atteindre tout! oui! jusqu'au temps perdu.

Ensemble.

JEANNE.

Je pars, monsieur, mais vraiment c'est dommage!
Car volontiers, moi, j'aime à tout savoir,
Mais monsieur l'veut, j'vais porter son message;
Primo d'abord, faut remplir son devoir.

(Elle sort par le fond.)

D'HAVRECOURT.

O doux instant! O jour d'heureux présage
Dont je n'osais plus conserver l'espoir!
Moi, qui jadis élevais ton jeune âge,
Combien je suis heureux de te revoir!

RAOUL.

O doux instant! ô jour d'heureux présage!
Ah! quel plaisir enfin de se revoir!
Oui, son aspect m'a rendu le courage
Et dans mon cœur a ramené l'espoir!

SCÈNE IV.

D'HAVRECOURT, RAOUL.

RAOUL.

Si vous saviez, mon cher oncle, combien ces trois mois d'absence m'ont paru longs!

D'HAVRECOURT.

Merci!... merci!... je reconnais là l'affection d'un neveu, d'un fils... et c'est d'autant mieux à toi... que tu devais m'en vouloir un peu...

RAOUL.

Moi, mon oncle!

D'HAVRECOURT.

Oui!... je n'ai pas rempli mes devoirs de grand parent... c'est moi qui lors de ton mariage aurais dû te servir de père... de témoin... Que veux-tu? on est oncle... mais on est manufacturier. Impossible dans ce moment-là de quitter mes ouvriers... une émeute... presque une révolte... non pas que ces braves gens ne me soient dévoués... à moi qui les nourris... mais les mauvais conseils...

RAOUL.

Et vous avez cédé...

D'HAVRECOURT.

Moi!... jamais!... tu es comme tant d'autres... tu ne me connais pas. Dans le monde, je le sais...

AIR de Préville et Taconnet.

On me croyait bien fier de ma naissance,
De mes aïeux et du nom paternel ;
Mais le marquis, voisin de l'indigence,
Sans hésiter, s'est fait industriel ;
Une fabrique, avec deux cents fenêtres,
Brille où croulait notre antique donjon,
Et sur ces murs où poussait le gazon
J'ai, demandant pardon à mes ancêtres,
(Otant son chapeau.)
Par le travail redoré mon blason.

De même dans ma famille!... on ne m'y connaît pas davantage, à commencer par toi. En ma qualité d'oncle, on me regardait, je ne dis pas comme un Géronte... mais comme un bonhomme qui n'a pas de volonté, et qui se laisse mener facilement.

RAOUL.

Ah! mon oncle...

D'HAVRECOURT.

Eh bien ! oui... je me laisse mener... mais où je veux aller... et jusqu'où cela me plait : c'est ce que j'ai prouvé à mes ouvriers. Plutôt que de céder, j'aurais abandonné et laissé désertes toutes mes fabriques... mais du jour où ils sont revenus raisonnables et repentants, du jour où ils se sont soumis sans conditions, j'ai pardonné... je suis redevenu bon...

RAOUL, *vivement*.

En vérité!

D'HAVRECOURT.

Et je profite de ma liberté, pour venir embrasser ma nouvelle nièce... elle doit être charmante.

RAOUL, *avec embarras*.

Ah ! oui, mon oncle!

D'HAVRECOURT.

Elle a de qui tenir!... la marquise de Lesparre, sa mère, était autrefois, dans nos Flandres, célèbre par sa beauté... beauté fière et superbe... caractère idem...

RAOUL, *vivement*.

Vous l'avez connue?...

D'HAVRECOURT.

J'ai failli l'épouser!... mais sa passion de dominer, de commander!...

RAOUL.

Vous avez bien raison!

D'HAVRECOURT.

En tout cas, ce n'est pas elle que tu as épousée... c'est sa fille dont chacun m'a vanté la douceur et la bonté.

RAOUL, *avec embarras*.

Aussi mon oncle... je l'aime, je l'adore!

D'HAVRECOURT.

Oh! je l'ai bien vu, dès le début... par les quatre pages...

de passion, de descriptions et points d'admiration, que je recevais de toi chaque jour. Je n'ai pas osé te le dire, mais cela m'effrayait.

RAOUL.

Et pourquoi?

D'HAVRECOURT.

J'ai toujours peur des excès!

RAOUL.

Est-ce qu'on peut trop aimer sa femme?

D'HAVRECOURT.

Mais oui!... en ménage, vois-tu bien... il faut tout économiser... même l'amour... parce qu'à la longue... les plus riches n'y tiendraient pas.

RAOUL.

Ah! mon oncle... vous raisonnez en garçon... en vieux garçon!

D'HAVRECOURT.

Non... mais en homme prudent qui sait compter et prévoir l'avenir. C'est dès le premier mois, dès la lune de miel, qu'il faut se montrer en ménage, tel qu'on sera toujours; et si vous êtes trop aimable, trop complaisant, trop obéissant... malheur à vous! On en prend acte... on se persuade que cela doit toujours être ainsi, et s'il vous arrive de vous ralentir (En confidence.) ou de vous négliger, on s'écrie : (Voix de femme.) Il est changé, il ne m'aime plus!

RAOUL.

Vous croyez?

D'HAVRECOURT.

C'est immanquable... mais si ton système t'a réussi... n'en parlons plus! reçois-en mes compliments et présente-moi à ta femme... (Faisant un pas vers le pavillon.) Eh bien! est-ce que cela t'embarrasse?... est-ce qu'on ne peut pas voir ta femme? est-ce que l'excès de la passion t'aurait rendu jaloux... jaloux de moi?...

RAOUL, avec embarras.

Non, mon oncle... je ne sais comment vous dire que je n'habite plus le château, mais ce pavillon... où, à présent, e suis seul...

D'HAVRECOURT, étonné.

Pour le jour seulement... cabinet de travail.

RAOUL.

Eh non! la nuit aussi!

D'HAVRECOURT.

Par exemple!

RAOUL, avec chaleur.

Oui, mon oncle... mon bon oncle...

AIR: Restez, restez, troupe jolie. (Les Gardes-Marine.)

Vous pensiez voir ici l'emblème
Du bonheur sur terre... Eh bien, non!
Mon ménage... c'est l'enfer même!
Je suis malheureux!

D'HAVRECOURT.

Parle donc!
Dis-moi tout! à moi, vieux garçon!
Si j'ai su fuir, du mariage,
Les orages et les dangers,
(Le pressant dans ses bras.)
J'y compatis, et du rivage
Je tends la main aux naufragés.

Allant s'asseoir sur le banc de gazon.) Allons, allons, viens me conter cela.

RAOUL, avec agitation, et s'asseyant près de lui.

Eh bien! mon oncle... vous savez que lorsque j'épousai Gabrielle, il y avait un an et plus que je lui faisais la cour et j'étais devant elle en admiration... en extase; j'étais si heureux de l'avoir obtenue et de pouvoir dire : Ma femme! qu'il me semblait impossible de payer un tel bonheur par trop de complaisances et de dévouement.

D'HAVRECOURT, froidement et prenant une prise de tabac.

Première faute.

RAOUL.

Mais non... car tous ses caprices me semblaient à moi adorables, il ne m'en coûtait rien d'y céder... au contraire, je trouvais dans l'empire qu'elle exerçait sur moi un charme inexprimable... j'étais content de lui obéir, d'être son esclave, de passer ma vie à ses pieds.

D'HAVRECOURT, de même.

Seconde faute.

RAOUL.

C'est possible... mais Gabrielle était si belle, si séduisante... elle avait des coquetteries conjugales si charmantes, des petites mutineries si délicieuses!... Vous ne savez pas, mon oncle, ce que c'est qu'une jeune et jolie femme qui, penchée sur votre épaule, vous dit, moitié riant, moitié suppliant : (Imitant sa femme.) Si vous m'aimez, monsieur... si vous m'aimez!...

D'HAVRECOURT, imitant la femme.

Vous serez extravagant! vous serez absurde! (Voix naturelle.) Troisième faute!

RAOUL.

Ah! ne les comptez plus, mon oncle... vous ne pourriez pas en venir à bout. Le second mois seulement, je m'aperçus que Gabrielle (que, jusqu'alors, j'avais crue parfaite)... pouvait bien avoir (Cherchant.) quelques légers... défauts.

D'HAVRECOURT.

Parbleu!... elle avait tous ceux que tu lui avais donnés.

RAOUL.

Et le premier jour où je hasardai un autre avis que le sien... le mot que vous avez prononcé tout-à-l'heure et qui m'a fait tressaillir... ce mot fatal s'échappa de ses lèvres : « Ah ! Raoul... vous ne m'aimez plus! — Moi, m'écriai-je...

ah! fais plutôt tout ce que tu voudras... commande, ordonne... »

D'HAVRECOURT.

Ah! c'est fini! anarchie complète, plus de gouvernement possible!

RAOUL.

Sa mère, qui me donnait toujours tort, sa mère était venue passer quelques jours au château, avec nous.

D'HAVRECOURT, effrayé.

Avec vous!

(Ils se lèvent.)

RAOUL.

AIR du vaudeville de Turenne.

Impossible de s'y soustraire ;
Ma femme, hélas! a si bon cœur!
Elle avait voulu que sa mère
Fût témoin de notre bonheur!

D'HAVRECOURT, raillant.

Le témoin de votre bonheur!
Très-bon moyen pour que la paix s'en aille,
Témoin pareil à ceux du bon vieux temps
Qui prenaient soin d'armer les combattants...
(Riant.)
Et se mêlaient à la bataille!

RAOUL.

Aussi, depuis ce jour il n'y a plus eu moyen de s'entendre! et honteux, enfin, de ma faiblesse, je résolus de saisir la première occasion, n'importe laquelle, de montrer du caractère et de reprendre mon autorité.

D'HAVRECOURT.

Bonne idée!

RAOUL.

Bien mauvaise, mon oncle! Nous étions invités dans un château voisin à une fête, a un bal... où devait se trouver

Mme de Nanteuil, une jeune et jolie femme dont Gabrielle était jalouse... grâce à ma belle-mère, car je ne la regardais seulement pas. Gabrielle refusa de paraître à ce bal... et me défendit d'y aller.

D'HAVRECOURT.

C'était dans l'ordre.

RAOUL.

Mais je tins bon.

D'HAVRECOURT, s'animant.

Bravo!

RAOUL, s'animant aussi.

Je dis que manquer tous deux à cette invitation était une impolitesse, que ma femme était libre de rester, si tel était son bon plaisir, mais que pour moi, j'irais à ce bal et que j'irais seul.

D'HAVRECOURT, qui approuve du geste.

Je n'aurais pas mieux dit!

RAOUL.

La marquise s'écria que j'étais un tyran!... que je ferais mourir sa fille de chagrin.

D'HAVRECOURT.

Les phrases de rigueur...

RAOUL, avec colère.

J'envoyai, avec respect, promener la marquise.

D'HAVRECOURT.

Je n'aurais pas mieux fait... moi, vieux gentilhomme...

RAOUL.

Et le soir venu... (Avec force.) je m'habillai...

D'HAVRECOURT.

Bien!

RAOUL.

Gabrielle ne disait plus rien... et, malgré moi, ce silence m'inquiétait.

D'HAVRECOURT, tournant le dos.

Ah! tu faiblissais déjà!

RAOUL, vivement.

Non, vraiment... et la preuve c'est qu'aussitôt l'heure sonnée je me disposai à partir. Alors Gabrielle s'élança vers la croisée... qu'elle ouvrit toute grande, et me dit froidement que si je faisais un pas de plus...

D'HAVRECOURT, riant.

Elle se jetait par la fenêtre?... Allons donc!...

RAOUL.

Oui, mon oncle... oui, c'est comme je vous le dis... avant que j'aie pu la retenir (Mouvement de d'Havrecourt.) elle se précipita... et sans un hasard .. providentiel... sans une meule de foin prête à rentrer... qui était là, depuis la veille... sous cette fenêtre...

(Il montre le balcon.)

D'HAVRECOURT, souriant avec ironie.

Une meule de foin! ah! il y avait des foins!... sur lesquels elle est tombée...

RAOUL.

Sans se faire mal, grâce au ciel.

D'HAVRECOURT.

Ah! c'est bien différent.

RAOUL, insistant.

Mais non, mon oncle, c'est exactement la même chose.

D'HAVRECOURT.

C'est possible... une idée!

RAOUL.

Laquelle?

D'HAVRECOURT.

Je puis me tromper et ce n'est pas là la question... il s'agit de toi...

RAOUL, avec chaleur.

La marquise avait emmené sa fille au château ; j'y courus, mais vainement. Ma belle-mère, plus altière et plus superbe que jamais, me déclara que par respect pour l'honneur de sa maison, elle cacherait à tout le monde ce qui s'était passé... mais que ma vue pouvait tuer ma femme et qu'elle me défendait de chercher à la voir, si je ne voulais pas être (Appuyant.) deux fois son assassin.

D'HAVRECOURT, froidement.

Eh bien?...

RAOUL.

Eh bien! mon oncle, depuis ce jour... c'est-à-dire depuis près d'un mois, (Soupirant.) je n'ai pas vu ma femme!

D'HAVRECOURT, froidement.

Ce n'est pas un mal!

RAOUL, vivement.

Mais si! car je meurs d'envie de la voir.

D'HAVRECOURT, de même.

Soit.

RAOUL.

De me jeter à ses genoux... de lui demander pardon.

D'HAVRECOURT, vivement.

Halte-là! C'est ce que je ne souffrirai pas! tous les torts sont de son côté. Si réellement elle voulait se tuer, si elle voulait, pour une invitation de bal, condamner un mari qui l'adore à des regrets et à une douleur éternels... c'est impardonnable! mais si, comme je l'espère, cette scène de drame était une comédie...

RAOUL, avec indignation.

Quoi! vous pourriez douter un instant...

D'HAVRECOURT, froidement.

A mon âge on doute de tout, comme au tien, mon neveu, on ne doute de rien.

SCÈNE V.

JEANNE, RAOUL, D'HAVRECOURT.

RAOUL, avec embarras, à part.

Dieu!... c'est Jeanne!

JEANNE.

Ouf!... j'ai joliment couru... mais, ce qui m'a retardé... c'est que j'ai rencontré...

RAOUL, lui faisant signe de se taire.

C'est bien!... nous parlerons de ça... plus tard...

(Il remonte un peu.)

D'HAVRECOURT.

Eh! c'est ma gentille flamande de ce matin... mademoiselle Jeanne.

JEANNE, gaiement.

Ah! bien oui, mam'selle!... mieux que ça, je m'en vante! madame Shoppen!... mariée depuis un an, aujourd'hui... jour pour jour... c'est notre anniversaire, à telle enseigne que nous voulions le célébrer à la ferme... et que d'avance nous avions invité des villages voisins tous nos parents et amis... un fameux repas!... un repas de noces... et plus gai encore.. parce que (Hésitant.) on n'a plus peur... au contraire!...

D'HAVRECOURT.

Un tableau de Téniers!... bravo!... j'aime que l'on se divertisse.

JEANNE.

Ah bien!... monsieur votre neveu n'est pas comme vous!... parce qu'il est triste et ne voit personne... il ne veut ni qu'on boive... ni qu'on chante, ni qu'on danse... ni qu'on fasse rien... quoi!... c'n'est pas assez, ça! Des canards superbes qui sont là tout plumés... et qui attendent... les pauvres bêtes!...

(Elle descend à gauche.)

D'HAVRECOURT.

Comment, c'est toi qui t'opposc à la joie de ces braves gens, tes fermiers?

RAOUL.

Non, mon oncle... mais c'est impatientant... ce bruit... ces danses que l'on entendra d'ici!... et puis Jeanne est toujours auprès de son mari... à lui faire des agaceries et des mines...

(Il remonte.)

JEANNE, avec aplomb.

Tiens! c'est notre homme!... il est à moi... (Changeant de ton.) monsieur le curé le permet!

D'HAVRECOURT, à Raoul.

Elle a raison!... si tu ne veux pas du bonheur, n'en dégoûte pas les autres!... (A Jeanne.) Je prends tout sur moi, madame Shoppen; mon neveu consentira, et je m'invite, moi, au banquet et au bal.

JEANNE, sautant de joie.

Ah! quel brave homme!... (Vivement.) et quel plaisir!... d'autant plus que voilà nos parents qui arrivent... ce sont eux que j'ai rencontrés, en allant porter c'te lettre au château.

RAOUL, avec impatience.

Je t'ai dit de te taire.

D'HAVRECOURT, fronçant le sourcil.

Qu'est-ce que c'est? une lettre de mon neveu... au château?...

JEANNE, à Raoul.

Eh! oui, monsieur, quand vous me ferez des signes... il n'y a pas de mal à cela... au contraire. (A d'Havrecourt.) Une lettre pour sa femme... qui est ma marraine.

D'HAVRECOURT, passant à Raoul.

Comment! dis donc, dis donc... Tu as écrit à ta femme?...

RAOUL, *baissant la tête.*

C'est vrai!...

D'HAVRECOURT, *avec indignation.*

Et comme tu me le disais tout-à-l'heure... pour lui demander grâce.

JEANNE, *à part.*

Est-il possible!

RAOUL, *d'un ton décidé.*

Écoutez donc, mon oncle, cela vous est facile à dire! mais, moi, j'aime ma femme... elle est jeune, elle est jolie... elle est ravissante... demandez à Jeanne! et depuis que nous sommes brouillés... et séparés... il me semble que je l'aime deux fois plus! oui, ce mois de guerre m'a paru un siècle. J'aime mieux la paix... la paix à tout prix... Mais vous, mon oncle, vous ne comprendrez jamais cela.

D'HAVRECOURT.

C'est possible! je n'entends rien en mariage, mais je m'entends en émeute et en révolte! je t'ai parlé de celle de mes ouvriers...

RAOUL.

Oui, mon oncle!... mais il n'y a là aucun rapport.

D'HAVRECOURT.

Mais au contraire! c'est exactement la même chose. Je n'aimais pas plus que toi la guerre... car elle me ruinait! mais, si j'avais cédé, elle aurait recommencé tous les jours... si j'avais demandé grâce, tout le monde aujourd'hui dans ma manufacture serait maître, excepté moi... (*Froidement.*) exemple pour ton ménage... (*A Jeanne.*) Voyons, qu'a-t-on répondu?

JEANNE.

Rien... ma marraine n'était pas seule... elle était avec sa mère... madame la marquise, laquelle s'est emparée de la lettre.

RAOUL, avec indignation.

Par exemple!

D'HAVRECOURT.

Tu vois?...

JEANNE.

« Mais, Madame, que je lui ai dit... c'est de Monsieur.. Monsieur qui est notre maître .. Monsieur qui écrit à sa femme... et pas à une autre. »

D'HAVRECOURT, frappant avec sa canne.

Très-bien, madame Shoppen!

JEANNE.

Là-dessus, et sans me répondre, elle m'a jeté un de ses regards (Changeant de ton.) de six pieds et demi de haut... tout en décachetant la lettre... puis, en la parcourant... elle a haussé les épaules... comme ça... et en souriant d'un air... (Plus bas) que si j'osais jamais sourire ainsi devant M. Shoppen... j'en aurais longtemps les marques...(Au public.) car il est très-fort, M. Shoppen... oui, qu'il est fort!...

RAOUL, avec impatience.

Eh bien?...

JEANNE.

Eh bien!... la belle-mère s'est mise à une espèce de pupitre et a griffonné... un carré de papier qu'elle m'a donné, en disant avec majesté : « Tenez... c'est mon *p'tit mat'homme.* » J'ai dit un *p'tit mat'homme!*... ça doit être fameux! je l'ai mis dans ma poche... et le voilà...

(Elle tend la lettre à Raoul.)

D'HAVRECOURT.

Eh bien!... prends donc?... est-ce que tu trembles même devant son écriture?...

RAOUL, hésitant.

Non! mais il me semble que cette lettre contient mon arrêt.

D'HAVRECOURT, prenant la lettre.

Je ne suis pas fâché... tu permets?... de connaître le style de la marquise, et ce que Mme Shoppen appelle son... *p'tit mat'homme!*

JEANNE, à part.

Il n'a peur de rien, ce vieux-là!

D'HAVRECOURT, ouvrant la lettre.

Oh! oh! Jeanne a raison. (Lisant.) « Ceci est notre ulti-
« matum. (Pause.) Ma fille ne consentira à vous recevoir qu'à
« une seule condition; c'est que, reconnaissant vos torts,
« vous viendrez au château (Appuyant.) faire des excuses, de-
« vant moi, à votre femme... »

RAOUL, avec indignation.

Des excuses...

JEANNE, de même.

Un mari!

D'HAVRECOURT, raillant.

« A ce prix nous pourrons, peut-être, pardonner. Mar-
« quise ATHÉNAÏS DE LESPARRE. »

RAOUL, s'emparant de la lettre qu'il lit.

Non... non .. je n'y puis croire.

JEANNE, avec colère.

C'est trop fort...

D'HAVRECOURT, à Raoul qui lit.

Eh bien! comprends-tu maintenant ce que l'on gagne à céder?... nouvelle humiliation, que tu dois à ta soumission de ce matin...

JEANNE, appuyant.

C'est juste!

D'HAVRECOURT.

Et plus tu accorderas... plus on exigera ..

JEANNE, de même.

C'est vrai!

D'HAVRECOURT.

Ce qui te prouve que le chef de la communauté doit seu commander.

JEANNE, plus fort.

Très-bien.

D'HAVRECOURT.

Et se faire obéir.

JEANNE, plus fort.

Le vieux a raison... (A d'Havrecourt.) Ah! pardon, monsieur !

(Raoul remonte la scène et va s'asseoir sur le banc de gazon.)

D'HAVRECOURT, souriant.

Vous trouvez, madame Shoppen?

JEANNE, pendant que Raoul, assis, regarde toujours la lettre.

Ma foi oui!... dans les commencements, moi, j'aimais à me divertir et à être belle, j'aurais tout dépensé en ajustements et M. Shoppen (D'un air avantageux.) était si amoureux que j'espérais qu'il ne ferait pas de résistance... ah! bien oui!... halte-là! qu'il a dit : « Jeanne, tout le monde t'o-« béira dans la ferme, parce que t'es la maîtresse, mais tu « m'obéiras à moi, parce que je suis le maître! » et le maître c'est le plus fort! (Au public avec conviction.) et il est très-fort, M. Shoppen... pour lors j'ai baissé la tête, et j'ai dit... c'est bon.

AIR : A l'âge heureux de quatorze ans.

(Avec gaieté.)
Depuis ce temps, dès le matin,
Chacun d' nous est à son ouvrage;
Viv' le travail! et point d' chagrin!
Chaq' jour, j' nous aimons davantage.
Le jour de fête va venir,
On s' fait bell! on dans' sous l' vieux chêne!
L' dimanche nous avons l' plaisir,
(Finement.)
Et l' bonheur toute la semaine!

RAOUL, assis sur le banc.

En vérité !

JEANNE.

M. Shoppen est si bon garçon, toujours gai, toujours à son affaire... ne s'occupant que de sa ferme et de sa femme ; n'aimant que Jeanne et la bière de Louvain ! (Changement de ton.) Mais en revanche, quand il a dit un mot, il n'y a pas à répliquer ; aussi il faut voir dans la ferme comme chacun le respecte, et ça fait que soi-même, on l'estime et on le considère davantage, parce que celui-là qui cède à toutes nos volontés, comme de juste, on en profite, mais à part soi, quasiment on s'en moque !

RAOUL, laissant à ces derniers mots tomber la lettre qu'il tenait.

O ciel !

D'HAVRECOURT.

Bravo, madame Shoppen ! vous êtes sublime de morale et de bon sens. Venez m'embrasser !

JEANNE, voulant l'arrêter.

Et M. Shoppen !

D'HAVRECOURT.

Il n'est pas là, et mon admiration est pour lui sans danger.

(Il l'embrasse.)

JEANNE, après s'être essuyée le front.

Je l'aime, moi, ce vieux-là !

D'HAVRECOURT, se retournant vers son neveu.

Eh bien ! si tu veux me déléguer pendant quelque temps tes droits, qui ne te servent à rien, si tu veux me laisser faire, et t'en rapporter entièrement à moi, je te réponds qu'avant peu ton ménage sera semblable en tout point à celui de monsieur et de madame Shoppen.

JEANNE, faisant la révérence.

Dieu ! quel honneur pour nous !

RAOUL, avec feu.

Tout ce que vous voudrez, mon oncle, si vous me rendez Gabrielle.

D'HAVRECOURT.

Je te la rendrai douce, aimante, et plus encore... soumise. (Signe d'incrédulité de Raoul; à Jeanne.) Toi, Jeanne...

JEANNE, vivement.

Qu'est-ce que j'aurai à faire?

D'HAVRECOURT, vivement.

Va mettre les canards à la broche.

JEANNE, du même ton.

Ce n'est pas difficile.

D'HAVRECOURT, vivement.

Prépare le repas et le bal... c'est moi qui paie les violons.

JEANNE, faisant un pas vers la ferme.

C'est dit! et donner un coup-d'œil à mon ménage et à mes enfants.

D'HAVRECOURT, souriant.

Tes enfants... depuis un an de mariage?

JEANNE.

Deux à la fois!... forts comme leur père!...

D'HAVRECOURT.

Deux?

JEANNE.

M. Shoppen n'aime pas que l'on perde de temps.

D'HAVRECOURT, avec feu.

Jeanne, tu diras à M. Shoppen que sans le connaître, je lui porte la plus haute estime...

JEANNE, faisant la révérence.

Vous êtes bien bon!

D'HAVRECOURT.

AIR : Oui, jurons-nous. (D'Aranda, de M. COUDER.)

Tu lui diras que je veux, Dieu me damne!
Avoir l'honneur de lui serrer la main,
Et que je veux, à la santé de Jeanne,
Boire avec lui le nectar de Louvain.

JEANNE.

C'est accepté! monsieur Schopp', je l'atteste,
Ne r'fus' jamais, en ses joyeux ébats,
De partager sa bouteille...

D'HAVRECOURT.

Et le reste?

JEANNE, faisant la révérence et plus bas.

C'est différent!... il ne partage pas!

Ensemble.

JEANNE.

Mais il saura, monsieur, par mon organe
Qu' vous consentez à lui serrer la main,
Et qu' vous voulez à la santé de Jeanne
Boire avec lui la bière de Louvain.

D'HAVRECOURT.

Tu lui diras que je veux, Dieu me damne, etc.

(Elle sort en courant par la porte de la ferme.)

SCÈNE VI.

RAOUL, D'HAVRECOURT.

D'HAVRECOURT.

A nous deux, maintenant! Qu'est-ce que tu as fait depuis un mois?

RAOUL.

Je me suis ennuyé dans ce pavillon, refusant les invitations des châteaux voisins... aujourd'hui encore, une partie de chasse magnifique.

D'HAVRECOURT.

Et pourquoi ?

RAOUL.

Parce que c'est chez Mme de Nanteuil... cette jeune dame dont Gabrielle était jalouse... et que cela pourrait lui donner de nouvelles idées... à elle ou à sa mère.

D'HAVRECOURT.

Et qu'est-ce que cela nous fait? il faut y aller...

RAOUL.

C'est que je m'y ennuierai...

D'HAVRECOURT.

Qu'importe ? Ah ! ça ! tu as promis de te laisser guider par moi, et avant de partir pour la chasse, tu vas faire un tour à la ferme.

RAOUL.

Mais c'est qu'il y aura là... un repas... des violons...

D'HAVRECOURT.

Tant mieux !

RAOUL.

Des jeunes filles qui dansent.

D'HAVRECOURT.

Tant mieux encore.

RAOUL.

Et paraître à une fête... dans un pareil moment ! si Gabrielle l'apprend !...

D'HAVRECOURT.

Tant mieux ! cent fois tant mieux !

RAOUL.

Mais sa mère !...

D'HAVRECOURT.

Mais, aie donc confiance ! je te réponds de tout.

RAOUL, *changeant de ton.*

Au fait, mon oncle, votre assurance commence à me gagner.

D'HAVRECOURT, *regardant dans la ferme.*

C'est heureux... tiens, vois-tu... les violons qui se mettent en place!

RAOUL, *s'échauffant.*

Vous avez raison! je ne peux pas passer ma vie dans les lisières de la marquise...

D'HAVRECOURT.

Tu n'es pas son mari, toi...

RAOUL.

Et puis voir du monde... s'amuser un peu... ce n'est peut-être pas si terrible que je me l'imagine...

D'HAVRECOURT.

Parbleu!

RAOUL.

Eh bien! c'est dit, mon oncle... je m'abandonne à vous...

D'HAVRECOURT.

Et tu t'en trouveras bien!

RAOUL.

Je veux m'étourdir... faire des folies... et tantôt à cette chasse, me remettre au champagne... si je le peux!

D'HAVRECOURT.

Tu le pourras!... tu le pourras.

Ensemble.

AIR de la Mascarade des *Mousquetaires de la Reine*

RAOUL.

Bien fou celui qui se désole,
J'en ris, ma foi,
Et vous serez, sur ma parole,
Content de moi.

Oui, je veux, bravant l'hyménée,
C'est entendu,
Rattraper dans cette journée
Le temps perdu.

D'HAVRECOURT.

Bien fou celui qui se désole,
Compte sur moi,
Et je serai, sur ma parole,
Content de toi.
Oui, tu dois, bravant l'hyménée,
C'est entendu,
Rattraper dans cette journée
Le temps perdu.
(Seul.)
Un mari de ton âge
Peut faire le garçon.
C'est un jour de veuvage,
Ça semble toujours bon!

Ensemble.

RAOUL.

Bien fou celui qui se désole, etc.

D'HAVRECOURT.

Bien fou celui qui se désole, etc.

(Raoul sort par la petite barrière à droite.)

SCÈNE VII.

M. D'HAVRECOURT, puis LA MARQUISE et GABRIELLE.

D'HAVRECOURT, seul.

Allons, donc!... le voilà lancé!... et ce n'est pas sans peine; et maintenant allons au château trouver la marquise... j'aurai du plaisir à combattre une adversaire digne de moi! (Regardant à gauche.) Diable!... c'est elle! l'ennemi m'a prévenu! (Regardant toujours à gauche.) C'est bien elle... un peu moins belle. . mais toujours aussi fière. (Au public.) La beauté

passe, le caractère reste, et cette jeune fille qui l'accompagne... Gabrielle sans doute... jolie comme un ange!... (Redescendant.) Je comprends maintenant le désespoir de Raoul... la pénitence a été dure!... (Allant à elle. La marquise paraît à la petite porte du fond, à gauche, avec Gabrielle. Un domestique portant un livre les suit.) Madame la marquise...

LA MARQUISE, saluant d'un ton doucereux.

Monsieur le marquis d'Havrecourt!

D'HAVRECOURT, saluant.

Quel heureux hasard!...

LA MARQUISE, entrant.

Nous sortions pour nous rendre à l'église du village... (Elle fait un signe au domestique qui porte un livre, il sort par la droite.) Permettez-moi de vous présenter Gabrielle, ma fille!

D'HAVRECOURT.

Et ma charmante nièce!

LA MARQUISE.

Nous espérons vous recevoir au château, où vous daignerez, je le pense, accepter un logement.

D'HAVRECOURT, soupirant.

Ah! je le voudrais... mais impossible, ce n'est pas dans la disgrâce qu'on abandonne ses amis... je dois partager l'exil de mon neveu Raoul... que je viens de voir et d'embrasser!

GABRIELLE, se contenant.

Ah! vous l'avez vu...

LA MARQUISE, avec hauteur.

Et il vous a dit...

D'HAVRECOURT.

Il m'a tout raconté, madame! il m'a donné même communication de votre ultimatum...

LA MARQUISE, avec fierté.

Il a eu de grands torts.

GABRIELLE, appuyant.

Ah! de bien grands!

D'HAVRECOURT, appuyant plus fort.

Oh! de très-grands!

LA MARQUISE.

Mais enfin... et puisqu'il demande grâce...

D'HAVRECOURT.

Il n'en mérite pas... Non... Il n'en mérite pas, je lui ai fait sentir moi-même qu'il était indigne de votre clémence et il renonce à l'implorer.

GABRIELLE, vivement.

Comment, monsieur...

D'HAVRECOURT.

Oh! il y renonce à jamais...

LA MARQUISE.

Mais cependant si, aux conditions proposées... nous daignons l'absoudre...

GABRIELLE, s'avançant.

Oui, si nous daignons...

D'HAVRECOURT, hypocrite.

Non, marquise, non! vous avez été trop bonne, trop indulgente... vous êtes femme, c'est tout simple!... mais notre faute a été grande... et nous devons nous en punir! nous devons l'expier!

GABRIELLE.

Mais il l'expie, mon oncle, depuis un mois.

D'HAVRECOURT.

Eh! qu'est-ce qu'un mois?

GABRIELLE, impatientée.

Mais c'est très-long.

LA MARQUISE, bas à sa fille.

Silence!

D'HAVRECOURT, à part.

Bravo!... le tribunal n'est pas d'accord sur la durée de la peine !... (Haut.) Je vais plus loin. (Gravement.) Et pour se repentir de torts pareils... c'est trop peu de la vie entière...

GABRIELLE.

Par exemple !... (On entend des cors de chasse.) Ah ! mon Dieu, qu'est-ce donc ?

LA MARQUISE.

D'où vient ce bruit ?...

D'HAVRECOURT, avec indifférence.

Rien, ne faites pas attention... c'est Raoul qui va s'éloigner... une partie de chasse... avec des dames... des amis du château de Nanteuil.

GABRIELLE, vivement.

J'espère bien qu'il n'ira pas, ou sinon...

D'HAVRECOURT.

Il a fait seller son cheval pour rejoindre les chasseurs. (En soupirant.) Après tout, dans les forêts ou ailleurs... qu'importe l'endroit où il trainera sa tristesse...

(On entend les violons jouer en sourdine la polka indiquée plus bas.)

JEANNE, en dehors, dans la ferme.

A vos places ! M. Shoppen ! en face de moi !...

RAOUL, de même.

La main aux dames !

D'HAVRECOURT.

Ne faites pas attention... c'est aujourd'hui l'anniversaire du mariage de Mme Shoppen...

GABRIELLE.

Ma filleule !

D'HAVRECOURT.

Il est obligé d'ouvrir le bal avec la mariée...

GABRIELLE, regardant à droite.

Lui... il serait capable de danser... de valser!...

D'HAVRECOURT.

Pour étourdir son chagrin!...

GABRIELLE.

Oser se divertir!

LA MARQUISE, avec indignation.

Et avec des paysans encore! c'est d'une inconvenance!...

RAOUL, en dehors.

A la santé de monsieur et de madame Shoppen!

D'HAVRECOURT, montrant la coulisse à droite.

Tenez, c'est lui que vous entendez...

RAOUL, de même.

A la santé des bons ménages!

VOIX, en dehors.

Vive monsieur Raoul!

D'HAVRECOURT, regardant.

Je l'aperçois d'ici... au milieu de ces braves gens...

LA MARQUISE, regardant aussi.

Trinquant avec M. Shoppen! quelle indignité!...

GABRIELLE, regardant de même.

Eh mais... je ne me trompe pas... il embrasse Jeanne ma filleule...

(Elle fait un pas vers la ferme.)

LA MARQUISE, la retenant.

Ma fille... que voulez-vous faire?

GABRIELLE.

Le confondre.

LA MARQUISE, à demi-voix et tremblante de colère.

Et votre dignité! regardez-moi! ainsi que vous... je suis furieuse... et on ne s'en doute pas... la colère des gens comme il faut!

Ensemble.

AIR : Polka de *Benedetta.* (LOÏSA PUGET.)

LA MARQUISE.

Viens, ma chère enfant,
C'est affreux, vraiment !
Un tel affront à sa femme !
Mais nous punirons
Sa conduite infâme
Et de lui nous nous vengerons !

GABRIELLE.

C'est affreux, vraiment !
Il danse à présent !
Un tel affront à sa femme !
Mais nous punirons
Sa conduite infâme
Et de lui nous nous vengerons.

D'HAVRECOURT, à part.

D'honneur, c'est charmant !
Car déjà, vraiment,
La fureur remplit leur âme !
Mais nous soumettrons,
Belle-mère et femme.
Oui, nous mourrons ou nous vaincrons !

GABRIELLE, à sa mère avec colère.

Je consens à tout !

D'HAVRECOURT, très-aimable.

Ce que vous ferez,
Daignerez-vous me l'apprendre ?

LA MARQUISE, avec fierté.

Je n'ai pas, je crois, de compte à vous rendre ;
Mais ce soir vous le saurez.

Ensemble.

LA MARQUISE.

Viens, ma chère enfant, etc.

GABRIELLE.

C'est affreux, vraiment! etc.

D'HAVRECOURT.

D'honneur, c'est charmant! etc.

(La marquise et Gabrielle sortent par le fond, et tournent à droite, derrière la petite barrière de charmille, d'Havrecourt les salue de loin.)

SCÈNE VIII.

D'HAVRECOURT, seul, remettant son chapeau.

Que veut-elle faire? je l'ignore! mais il faut s'attendre aux grands coups, car elle est femme à nous tenir tête. Heureusement, et c'est là ce qui fera notre salut, dans la colère de Gabrielle il y a encore de l'amour! dans celle de sa mère... il n'y a que le besoin de discorde et de combats. Ah! elle aime la guerre... eh bien, soit! nous la lui ferons... pour avoir la paix... et puisqu'elle nous a envoyé son ultimatum... je m'en vais préparer le mien... qui en vaudra bien un autre!

(Il va s'asseoir sur le banc de gazon et tire un portefeuille dont il déchire un feuillet sur lequel il écrit au crayon. L'orchestre reprend l'air de la polka.)

SCÈNE IX.

RAOUL, sortant de la ferme, D'HAVRECOURT, assis et écrivant sur le banc.

RAOUL, très-gai.

Ah! c'est charmant! c'est délicieux! Pierre m'a dit que mon cheval était sellé, et je pars pour la chasse... mais auparavant, j'ai voulu vous dire que vous aviez raison. La joie de ces braves gens m'a enchanté... ils ont bu à ma santé... avec un enthousiasme et avec une scélérate de bière... (Crachant.) qui est détestable... mais qui, en revanche, mousse comme du vin de Champagne... et qui grise

de même... et puis Mme Shoppen et toutes ces petites filles qui sautent... qui rient de tout... c'est très-gentil... c'est très-drôle... moi, j'ai dansé avec tout le monde... j'ai embrassé tout le monde... je ne suis pas fier... et je n'ai qu'un regret... c'est que ma belle-mère ne m'ait pas vu.

D'HAVRECOURT, achevant d'écrire.

Vraiment!

RAOUL, riant.

J'aurais donné mille louis pour qu'elle fût là.

D'HAVRECOURT, riant.

Cela ne te coûtera pas si cher!...

RAOUL, s'arrêtant effrayé.

Hein!... comment?

D'HAVRECOURT.

Elle était ici... gratis!

RAOUL.

La marquise!

D'HAVRECOURT.

Avec ta femme.

RAOUL.

Ah! je suis perdu!

D'HAVRECOURT.

Au contraire!... elles sont parties furieuses... ce qui est d'un très-bon augure... et pour achever ce que tu as si bien commencé... je prépare là...

RAOUL.

Quoi donc, mon oncle?

D'HAVRECOURT, froidement.

Notre ultimatum... il faut bien que chacun ait le sien... j'ai jeté là quelques idées... que tu n'aurais pas eues, peut-être!... tu arrangeras tout cela, et tu le signeras...

(Se levant et donnant le feuillet à Raoul, qui le lit rapidement.)

RAOUL.

Moi!... signer cela... ah! jamais, mon oncle... jamais!... ne l'espérez pas!...

D'HAVRECOURT.

Il le faut, cependant!...

RAOUL.

Jamais! vous dis-je... Mais, après ce qu'elle a vu, vous voulez donc qu'elle me haïsse!... vous voulez donc l'éloigner pour toujours!...

D'HAVRECOURT, qui a remonté et regardé dans la ferme.

L'éloigner!... Tiens, regarde... connais-tu cette personne... là-bas... qui cause avec Mme Shoppen?...

RAOUL.

Elle! c'est elle!...

(Il va s'élancer, son oncle l'arrête.)

D'HAVRECOURT.

Qui vient de ce côté... Eh bien!... où vas-tu donc?

RAOUL.

Lui expliquer comment tout-à-l'heure... je m'amusais ici... sans le vouloir ..

D'HAVRECOURT.

Non pas!... ce serait tout perdre!... on t'attend à la chasse... tu vas t'y rendre.

RAOUL.

Au diable la chasse! je n'irai pas!

D'HAVRECOURT.

Et la promesse que tu m'as faite?... ah! c'est qu'on ne me manque pas de parole, à moi!...

RAOUL.

Pardon, mon oncle... c'est que, voyez-vous, il m'est impossible de m'éloigner... quand je sais que ma femme est là près de moi...

D'HAVRECOURT.

Eh bien! à la bonne heure... et pourvu que tu ne lui parles pas...

RAOUL.

Je vous le jure...

D'HAVRECOURT.

Tu vas alors entrer là... dans ce pavillon! et tu n'en sortiras pas sans mon ordre...

RAOUL.

Mais, mon oncle...

D'HAVRECOURT, se fâchant.

Ou je pars... je t'abandonne, (Avec force.) et je te livre à ta belle-mère! ah! ah!...

RAOUL, poussant un cri.

Oh!... oh! non!... non, mon oncle!... avec ce mot-là, vous me feriez rentrer...

D'HAVRECOURT, le poussant à gauche.

Dans ce pavillon, c'est tout ce que je te demande.

RAOUL.

Eh bien! je vous obéis! (Montrant le feuillet.) Mais, pour signer ce papier-là... jamais .. jamais! ..

D'HAVRECOURT.

C'est ce que nous verrons! (Le poussant dans le pavillon.) Va donc... (Voyant Gabrielle qui entre.) Il était temps!. .

(Il entre avec son neveu.)

SCÈNE X.

GABRIELLE, JEANNE, puis D'HAVRECOURT.

GABRIELLE, entrant en causant avec Jeanne d'un air animé.

Je vous demande à propos de quoi danser ainsi avec lui?

JEANNE.

Mais, ma marraine, M. Raoul m'avait invitée, et c'était pour moi un honneur...

GABRIELLE.

Que vous deviez refuser...

JEANNE.

J'ai ben hésité un instant, mais M. Shoppen, mon mari, m'a dit : Accepte!

GABRIELLE.

Mais vous laisser embrasser par lui!

JEANNE.

Dame! M. Shoppen avait dit...

GABRIELLE, *lui coupant la parole.*

M. Shoppen!... M. Shoppen!... il fallait dire que tu ne voulais pas... c'était tout simple!

JEANNE.

Ah ben non!... ça n'est pas comme ça chez nous! M. Shoppen se serait fâché...

GABRIELLE.

Le grand malheur!...

JEANNE.

Certainement! parce que quand il est fâché...

GABRIELLE.

Eh bien?...

JEANNE.

C'est moi qui suis obligée de revenir... ce qui est toujours désagréable...

GABRIELLE.

Ah! c'est toi!... et si tu ne revenais pas?

JEANNE.

Eh ben .. tout serait fini...

GABRIELLE.

Tout!

JEANNE.

Oui, ma marraine... tout!... et c'est beaucoup!

GABRIELLE.

Tu trouves?

JEANNE.

Dame!... et vous?

GABRIELLE.

Oh! moi!... (D'Havrecourt ouvre la porte qu'il laisse retomber avec bruit. Gabrielle, se retournant.) Ciel! mon oncle!

D'HAVRECOURT, s'approchant.

Ma charmante nièce!... et madame la marquise... votre mère?...

(Jeanne entre dans la ferme.)

GABRIELLE.

Elle vient de partir... pour une demi-lieue d'ici... pour la ville... où elle va, dit-elle, consulter un homme de loi... chez qui ma présence est inutile...

D'HAVRECOURT.

Vous avez bien raison.

GABRIELLE, regardant autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un.

Et je rentrais par la ferme... au château...

D'HAVRECOURT.

Qu'avez-vous de grâce... et que regardez-vous donc?...

GABRIELLE, de même.

Rien, je craignais de rencontrer mon mari...

D'HAVRECOURT.

Oh! rassurez-vous, il est parti.

GABRIELLE, vivement.

Hein?... parti! je reste alors, je reste, mon cher oncle! (Avec émotion et dépit.) parti, sans doute... pour rejoindre la chasse?

D'HAVRECOURT, froidement.

Je le pense.

(Jeanne revient avec un saladier et une assiette de pommes, qu'elle pose sur le banc de gazon, et va secouer au fond un panier de salade.)

GABRIELLE.

Ou plutôt pour retrouver Mme de Nanteuil.

D'HAVRECOURT, froidement.

C'est possible!

GABRIELLE, vivement.

Et moi, j'en suis sûre!... car cette petite madame de Nanteuil... elle qui devait partir pour l'Italie... pourquoi ne part-elle pas?... je vous le demande!...

D'HAVRECOURT, très-aimable.

Ah! je ne peux pas vous le dire.

GABRIELLE.

Oh! du reste... (Cherchant à se modérer.) du reste, tout cela m'est fort indifférent! autrefois, quand j'étais assez folle pour aimer mon mari... j'aurais pu... mais après ce que j'ai vu tout à l'heure .. après cet oubli complet... je ne dirai pas de moi... mais de toutes les convenances...

D'HAVRECOURT.

Oh!... écoutez donc, ma chère nièce, il a peut-être bien une excuse!

GABRIELLE.

Lui, mon oncle! lui!... un homme marié!

D'HAVRECOURT.

Marié!... ah! c'est qu'il ne l'est plus...

GABRIELLE.

Comment, mon oncle!...

D'HAVRECOURT, finement.

Ou presque plus!...

(*AIR :* Ces postillons sont d'une maladresse.)

Depuis un mois, maître de sa personne,
Il reste seul, toujours seul en ces lieux,
Jeune mari, qu'ainsi l'on abandonne,
N'en a pas moins un cœur tendre... et des yeux...

GABRIELLE.

Quoi! vous croyez!

D'HAVRECOURT.

C'est du moins très-chanceux!

JEANNE, qui s'est approchée.

Oui, c'est, marraine, une imprudence extrême
De les laisser ailleurs porter leurs pas,
Y a tant d'maris qu'on n'peut pas garder... même
En ne les quittant pas!

(Elle va se rasseoir sur le banc, et dresse son dessert.)

GABRIELLE.

Et cependant cette lettre qu'il m'a adressée ce matin...

D'HAVRECOURT.

J'ai eu toutes les peines du monde à la lui faire écrire... c'est moi qui l'ai dictée...

GABRIELLE.

Vous!... ah! mon bon oncle!

D'HAVRECOURT.

Il se repentait déjà de l'avoir envoyée... lorsque la réponse de votre mère... est venue le dégager... et le rendre comme auparavant entièrement libre... et garçon!

GABRIELLE, avec effroi.

O mon Dieu!... (Câlinant.) Heureusement vous êtes là... mon bon oncle... car vous êtes bon... et vous m'aimez, j'en suis sûre... moi, je vous aime déjà...

D'HAVRECOURT, à part.

Pauvre petite! elle m'attendrit...

GABRIELLE, câlinant.

Et vous ramènerez mon mari, n'est-ce pas? vous lui conseillerez comme vous l'avez déjà fait ce matin... de céder...

D'HAVRECOURT, à part.

J'allais me laisser prendre comme mon neveu. (Haut.) De céder...

GABRIELLE, de même.

Oui! de faire quelques avances... quelques excuses... enfin de demander une espèce... de... pardon (Vivement.) si peu qu'il voudra. .

D'HAVRECOURT.

Lui!...

GABRIELLE.

Pourvu qu'il ait l'air de revenir le premier... c'est tou ce qu'on veut, tout ce qu'on exige!... pas autre chose!

D'HAVRECOURT, avec ironie.

Vraiment!

GABRIELLE, avec impatience.

Eh! mon Dieu, oui! pour que cela finisse!.., car enfin...

D'HAVRECOURT, à part.

Ce sont les leçons de la marquise, il paraît qu'elle fait des élèves!...

GABRIELLE.

Eh bien ! mon oncle, vous ne me répondez pas...

D'HAVRECOURT.

C'est que voyez-vous, ma chère nièce, je suis fâché de vous l'avouer. Vous ne connaissez pas du tout votre mari... mais du tout...

GABRIELLE.

Ah! bah! laissez donc!... il est si bon... si aimable... si obéis...

D'HAVRECOURT, interrompant.

Autrefois, c'est possible!... mais si vous saviez comme la solitude aigrit le caractère... il est devenu dans son intérieur... bizarre... exigeant...

GABRIELLE, effrayée.

Un tel changement... en un mois!

D'HAVRECOURT.

En un mois, il se passe tant de choses! peut-être aussi cette affaire de .. (Il montre le balcon.) La secousse qu'il a reçue!...

GABRIELLE.

Comment!... mais il me semble que c'est moi qui...

D'HAVRECOURT.

C'est juste... mais ça aura influé sur son moral, et il est en ce moment atteint d'une monomanie... celle de vouloir être le maître chez lui.

GABRIELLE.

Voyez-vous ça!...

D'HAVRECOURT.

Et pour commencer... il veut... il exige...

GABRIELLE, effrayée.

Quoi donc?

D'HAVRECOURT.

Que vous lui écriviez une lettre d'affection.

GABRIELLE, avec joie.

D'affection... dame! je crois que je peux me permettre, oui, oui, oui... je peux me permettre.

D'HAVRECOURT, lui prenant la main.

Et en même temps de regrets... je veux dire d'excuses...

GABRIELLE, changeant de ton.

Moi!...

D'HAVRECOURT.

Sur ce qui s'est passé!...

GABRIELLE.

Moi!... demander grâce... avouer que j'ai eu tort... jamais!

JEANNE, sur le banc.

Y pensez-vous, ma marraine!

(Elle a fini d'arranger ses pommes.)

GABRIELLE, à tous deux.

Ma mère me l'a répété cent fois... et il y va de ma dignité de femme!... quand on a cédé une fois... il n'y a pas de raison pour que ça finisse... on est perdue!...

D'HAVRECOURT.

Ah! ce sont là les principes de la marquise?

GABRIELLE.

Les miens... mon oncle!...

D'HAVRECOURT.

Et l'obéissance qu'on doit à son mari?...

GABRIELLE, avec mutinerie.

L'obéissance!... voilà un mot! (Se reprenant avec douceur.) Enfin, mon oncle... je ne veux pas me fâcher contre vous... et en votre faveur je consens à faire... des concessions...

JEANNE, se levant avec joie.

Ah! bien ça, marraine!

D'HAVRECOURT.

Lesquelles?...

GABRIELLE.

Tout ce que mon mari voudra!...

JEANNE, avec joie.

A la bonne heure!...

GABRIELLE, froidement.

Excepté de revenir la première!...

D'HAVRECOURT, à part et s'en allant.

C'est ce que nous verrons! et quand mon ultimatum sera une fois signifié...

GABRIELLE.

Comment! vous partez?...

D'HAVRECOURT, *saluant.*

Un ambassadeur qui a reçu ses passeports... car je suis certain d'avance que mon neveu refusera.

GABRIELLE.

Mais, mon oncle...

D'HAVRECOURT, *sortant.*

Ah! il refusera... il refusera.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XI.

GABRIELLE, JEANNE.

GABRIELLE, *avec colère.*

Et je dis, moi, que s'il ose refuser!...

JEANNE.

Comment, marraine!...

GABRIELLE, *très-animée.*

C'est qu'il n'y a pas d'exemple d'une obstination pareille!... mais il paraît que dans la famille ils sont tous ainsi... l'oncle!... le neveu!... enfin tu l'as vu, il n'y a que moi de raisonnable!... je faisais des concessions!

JEANNE, *avec douceur.*

Oh!... oh! marraine... y pensez-vous, vous mettre en une colère pareille...

GABRIELLE, *de même.*

Quand on me traite comme une enfant... quand on me parle de céder... d'obéir...

JEANNE, *en confidence.*

A son mari... où est le mal?... faut obéir à son mari, ma marraine... il n'y a pas de honte à cela... (*Jouant avec son tablier.*) et il y a quelquefois de l'agrément...

GABRIELLE.

Tais-toi!... tais-toi, si ma mère t'entendait...

JEANNE, *s'animant.*

Eh bien! quand elle m'entendrait... madame la marquise est la belle-mère de M. Raoul, elle n'est pas sa femme... elle ne peut pas savoir ce que vous pensez... ce que vous éprouvez... elle fait la guerre à son aise... ça ne lui coûte rien... mais à vous... c'est différent! à moins que vous n'aimiez plus votre mari!

GABRIELLE, *à voix basse et avec force.*

Mais au contraire!... Plus que jamais, je crois... (*Avec mutinerie.*) c'est ce qui me rend furieuse!

JEANNE.

Eh bien! alors...

GABRIELLE.

Mais m'humilier... mais revenir la première... ma mère n'y consentirait jamais...

JEANNE.

C'est vous que cela regarde.

GABRIELLE.

Elle me renierait pour sa fille... et elle aurait raison...

JEANNE.

Elle aurait tort, (*Changeant de ton.*) avec tout le respect que je lui dois!... car vous vous faites une idée terrible de la soumission... mais c'est rien en ménage.

GABRIELLE.

Comment ce n'est rien!... se soumettre comme une esclave?...

JEANNE, *gaiement.*

Bah! je ne fais que ça, moi!... M. Shoppen n'a pas une volonté qu'elle ne soit à l'instant même exécutée... ce qui ne m'empêche pas, sans qu'il s'en doute, (*En confidence.*) de ne faire que les miennes!

GABRIELLE, avec curiosité.

Comment cela?

JEANNE, après avoir regardé autour d'elle.

Primo d'abord, je ne dis jamais je veux... mais je tâche, et ça ben gentiment, qu'il m'ordonne ce qui me plaît, et (Avec volubilité.) alors j'obéis... avec un empressement dont il est ravi... et moi aussi... ça fait que nous sommes contents tous les deux... et voilà!...

GABRIELLE.

En vérité!

JEANNE.

AIR : Comment peut-on trouver du mal à ça !

COUPLETS.

Premier couplet.

Mon Dieu! quoi qu'ça vous coûte?
Rien qu'un regard comm' ça...
Soudain, sans qu'il s'en doute,
Le maitre obéira...
Eh mais! oui dà.
C' n'est pas, marraine, plus difficil' que ça!

Deuxième couplet.

GABRIELLE.

Mais un pareil système,
C'est tromper à mes yeux!

JEANNE.

Tromper les gens qu'on aime
Afin d' les rendre heureux,
Et mais! oui da,
Comment peut-on trouver du mal à ça?

(On entend la marquise à droite.

GABRIELLE.

Dieu!... c'est ma mère...

(Elle va s'asseoir sur le banc de gazon.)

SCÈNE XII.

RAOUL, sortant du pavillon, JEANNE, GABRIELLE, LA MARQUISE, venant de la ferme.

LA MARQUISE, à la cantonade.

Oui, monsieur Shoppen... je trouve indécent ces jeux... et ces réjouissances...

JEANNE, courant à la porte de la ferme.

Ah! mon pauvre mari!

(La marquise est censée écouter Shoppen qui est dans la coulisse à droite, Jeanne est près de la marquise qu'elle cherche à apaiser.)

LA MARQUISE.

Hein?... on vous les a permis?... et qui donc, s'il vous plaît?

RAOUL, sortant du pavillon à gauche.

Non, mon oncle a beau dire! je ne signerai jamais cela!... Ma femme!... (Il fait un pas vers Gabrielle et s'arrête.) Sa mère est avec elle... attendons!

(Il se retire près la porte du pavillon, se cache derrière les poteaux garnis de vignes qui supportent le balcon.)

JEANNE, à la marquise.

C'est M. Raoul; n'est-ce pas, mon homme?

(Elle entre dans la ferme.)

LA MARQUISE, avec colère, continuant à parler à droite.

Ah!... c'est mon gendre qui vous a permis de vous amuser... eh bien! moi, je le défends... entendez-vous? et ma fille aussi.

(Elle descend en scène.)

GABRIELLE.

Cependant, ma mère... mon mari est bien le maître...

LA MARQUISE, très-vite.

De quoi? de cette ferme qui vient de ta dot, et que nous lui avons donnée.

GABRIELLE.

Précisément... puisque vous la lui avez donnée... elle est à lui...

LA MARQUISE, haussant les épaules.

A ce compte-là toi aussi... tu es son bien... sa chose, sa propriété...

GABRIELLE.

Il peut le soutenir...

LA MARQUISE.

C'est absurde!... Je viens de la ville... j'ai vu... j'ai consulté... notre avoué est d'avis que la cause est excellente, le succès certain, et qu'il faut attaquer...

GABRIELLE.

Un avoué... je crois bien... c'est que pendant votre absence, M. d'Havrecourt que j'ai rencontré ici, m'a fait au nom de son neveu des avances...

LA MARQUISE, d'un air triomphant.

Eh bien! quand je te le disais!... il ne faut que du temps et de la fermeté... ils y viennent donc enfin!

GABRIELLE.

Oui, ma mère... ils viennent me prier... d'écrire seulement à mon mari... une petite lettre affectueuse.

LA MARQUISE, sans l'écouter.

Jamais!

GABRIELLE, vivement.

C'est ce que j'ai dit... en y mêlant, pour la forme, quelques regrets... (Se reprenant.) non... quelques manières d'excuses...

LA MARQUISE.

Des excuses!... et tu l'as écouté... et tu l'as laissé achever...

GABRIELLE, vivement.

Mais non, maman, puisque j'ai refusé... j'ai refusé.

LA MARQUISE, embrassant sa fille et psalmodiant.

Chère enfant!... tu en seras récompensée... par l'amour et l'estime de ta mère!

RAOUL, toujours sous le balcon et caché derrière le pilier.

Gracieuse belle-maman!

LA MARQUISE.

Nous croire capables d'une pareille faiblesse, quand c'est ton mari qui a tous les torts!...

GABRIELLE.

Je ne dis pas non.

LA MARQUISE.

Quand c'est lui qui a failli causer ta mort!

GABRIELLE, avec hésitation.

Pour ce qui est de ça... maman, il faut bien que je vous le dise, ma vie n'a jamais couru aucun danger.

RAOUL, à part.

Que dit-elle?

LA MARQUISE.

Aucun danger!... mais sans ces foins... sans ces foins qui étaient là!... tu te tuais... malheureuse enfant!

GABRIELLE.

Oui, maman!... mais... je savais bien qu'ils y étaient!

RAOUL, à part.

Ciel! qu'entends-je?

LA MARQUISE, regardant sa fille avec admiration.

Tu le savais!. . Ah! je te reconnais!... tu es mon sang... tu es ma fille!

(Elle la serre entre ses bras.)

RAOUL.

Elle le savait!... et pendant un mois entier, elle a pu me laisser... Ah! elle ne m'aimait pas, et maintenant je signerai tout ce que mon oncle voudra.

(Il rentre vivement.)

SCÈNE XIII.

GABRIELLE, LA MARQUISE.

GABRIELLE.

Merci, ma mère, merci... merci de vos éloges... mais, cependant, vous voyez qu'il n'est pas si coupable.

LA MARQUISE.

Mais il croit l'être! c'est l'essentiel, il faut en profiter pour établir à tout jamais ton empire... je te l'ai toujours dit : Les hommes sont tyrans quand ils ne sont pas esclaves... donc il faut qu'ils soient...

(Elle fait un geste énergique qui signifie : *à genoux!...*)

GABRIELLE.

Très-bien... mais si mon mari... ne veut pas l'être?

LA MARQUISE.

Je voudrais bien le voir!...

GABRIELLE.

S'il refuse et s'il s'obstine toujours de son côté .. comme nous, du nôtre?

LA MARQUISE.

Plût au ciel!

GABRIELLE.

Qu'est-ce que cela deviendra? c'est très-inquiétant!

LA MARQUISE.

C'est là que je les attends... j'ai un mot qui les fera trembler... et les foudroiera... à commencer par ce vieux marquis d'Havrecourt... que je soupçonne de donner de mauvais conseils à son neveu!

GABRIELLE, incrédule.

Lui!... oh!

LA MARQUISE, psalmodiant.

Et dans les ménages, vois-tu bien, mon enfant, tous ceux qui donnent de mauvais conseils... sont des gens qu'il faudrait... Tais-toi, c'est lui que j'entends!

SCÈNE XIV.

D'HAVRECOURT, sortant du pavillon, GABRIELLE, LA MARQUISE, se retirant vers la droite du théâtre, JEANNE, au fond.

D'HAVRECOURT, se retourne vers la porte du pavillon et dit à voix haute.

Sois donc tranquille, tout sera prêt pour ce soir ou demain matin au plus tard. Il ne faut pas si longtemps pour réparer une voiture, et je vais voir à la ferme... (Apercevant Jeanne qui paraît au fond.) Ah! madame Shoppen, ma berline est-elle relevée?...

JEANNE.

Il y a longtemps!... M. Shoppen a donné un coup de main, et il est si...

D'HAVRECOURT, interrompant.

Je le sais...

JEANNE.

Et puis, il n'y avait rien de cassé.

D'HAVRECOURT.

Alors point d'obstacle!... nous pouvons partir.

JEANNE.

Vous, monsieur?

D'HAVRECOURT.

Et mon neveu!...

LA MARQUISE et GABRIELLE, *s'avançant.*

Comment! votre neveu!...

D'HAVRECOURT.

Pardon!... vous étiez là, mesdames...

GABRIELLE.

Oui... mon oncle... et nous vous avons entendu parler... de votre départ...

D'HAVRECOURT.

Eh! mon Dieu oui, seul moyen d'étourdir... de distraire ce pauvre Raoul!... un voyage avec quelques amis à lui... M. de Nanteuil...

GABRIELLE, *vivement.*

Et sa femme?...

D'HAVRECOUT, *froidement.*

Oh! naturellement!... ils commencent par l'Italie, et doivent revenir par Constantinople.

GABRIELLE.

Constantinople!... un pays où l'on a plusieurs femmes!... (*La marquise fait un geste.*) et vous l'avez permis?... vous ne l'en avez pas détourné... vous, mon oncle!

D'HAVRECOURT.

Mais par quels moyens?... vous le pouviez... vous ne l'avez pas voulu, et maintenant, je m'en doutais bien, il demande des choses... absurdes... exagérées... des conditions...

LA MARQUISE, *descendant.*

Des conditions à nous!... à moi, marquise de Lesparre!

D'HAVRECOURT.

Conditions inadmissibles... inexécutables... je le reconnais moi-même... aussi, et quoiqu'il m'ait chargé de vous les remettre... je lui ai dit que je n'oserais prendre cette liberté.

LA MARQUISE, avec fierté.

Et certes! vous avez bien fait.

GABRIELLE.

Sans doute... mais on peut toujours les connaître.

D'HAVRECOURT.

Non, non, ma nièce... je ne vous le conseille pas!

GABRIELLE.

Et pourquoi?

D'HAVRECOURT, tirant un papier de sa poche et l'élevant et l'abaissant de manière que Gabrielle ne peut le saisir.

L'ultimatum de madame la marquise n'était que sévère... et celui de votre mari est tellement extravagant... qu'il dépasse toutes les bornes...

GABRIELLE, attrapant enfin le papier.

N'importe!... voyons...

LA MARQUISE, l'arrachant des mains de sa fille.

Non, pas vous... mais moi!

GABRIELLE, à d'Havrecourt, bas.

C'est donc bien terrible?...

D'HAVRECOURT.

Oh! d'autant plus terrible... qu'il n'en démordra pas, et n'acceptera aucun autre moyen de réconciliation...

GABRIELLE, avec émotion.

De réconciliation... il en parle donc?

LA MARQUISE, poussant un cri.

Ah!... j'en suffoque... mon flacon... mes sels!

JEANNE.

Eh ben! eh ben!

GABRIELLE.

Qu'est-ce donc... ma mère?...

LA MARQUISE, *qui est allée s'asseoir sur le banc.*

Cela n'a pas de nom... c'est du délire...

D'HAVRECOURT, *avec bonhomie.*

Quand je vous le disais...

LA MARQUISE, *lisant avec dépit.*

« Je serai heureux de vous revoir... de vous serrer contre « mon cœur... »

GABRIELLE, *avec émotion.*

Eh! bien!... mais ça peut s'accorder.

LA MARQUISE, *de même.*

« De vous recevoir... dans cet appartement qui est le « nôtre... »

GABRIELLE, *de même.*

Eh bien?...

LA MARQUISE.

« Et où je suis seul depuis si longtemps... »

GABRIELLE.

Pauvre garçon!

LA MARQUISE.

« Mais, c'est par la fenêtre que vous en êtes sortie... »

GABRIELLE, *avec impatience.*

Eh bien donc?...

LA MARQUISE, *comme suffoquée.*

« C'est par la fenêtre... »

GABRIELLE.

Achevez!...

D'HAVRECOURT, *froidement et prenant une prise de tabac.*

« Que vous y rentrerez! »

GABRIELLE.

O ciel!

JEANNE, riant, à la marquise anéantie.

Il veut que ma marraine rentre par c'te fenêtre... voilà une drôle d'idée! dites-donc, madame...

LA MARQUISE, relevant fièrement la tête.

Hein?...

(Jeanne se retire vivement et avec respect.)

LA MARQUISE, se levant.

Une idée infâme... injurieuse... outrageante!...

D'HAVRECOURT.

Je vous le disais... mais malgré moi vous avez voulu la connaître.

LA MARQUISE.

Et vous avez pu croire...

D'HAVRECOURT.

Pas un instant! Aussi, convaincu comme je le suis, que mon neveu ne changera pas un mot à son *ultimatum*, que c'est là sa condition *sine qua non*, et, d'un autre côté, bien certain d'avance de votre réponse et du refus de ma nièce... j'ai poussé de tout mon pouvoir à ce voyage... à ce départ... c'est raisonnablement ce qu'il y a de mieux... et je vais tout disposer pour cela...

LA MARQUISE.

Oui, sans doute, il faut qu'ils soient séparés, nous ne demandons que cela!

GABRIELLE.

Ma mère!...

LA MARQUISE, remontant à droite.

Je te comprends!... nous allons traiter cette affaire avec monsieur le marquis. Toi, mon enfant, je te rejoins au château... tu dois maintenant savoir à quoi t'en tenir sur l'amour de ton mari.

GABRIELLE.

Oh! oui... je le vois bien... il ne m'aime plus... puisque pour se rapprocher de moi, il me demande des choses... (Regardant le balcon.) impossibles!

LA MARQUISE.

Je le crois bien!...

D'HAVRECOURT.

C'est évident!...

JEANNE, d'un côté de l'arbre, à voix basse, à Gabrielle qui tient l'arbre de l'autre côté.

Impossibles!... pourquoi donc?

GABRIELLE, de même.

Que veux-tu dire?

JEANNE, l'entraînant.

Venez, marraine... venez... et du silence!...

(Elles sortent par la ferme; la nuit commence à venir.)

SCÈNE XV.

D'HAVRECOURT, LA MARQUISE.

(La nuit vient peu à peu.)

LA MARQUISE, qui parlait bas à d'Havrecourt.

(Avec colère.) Non, non, monsieur, je n'ai pas été votre dupe... je reconnais là vos coups.

(Elle montre le papier.)

D'HAVRECOURT, bien tartuffe.

Moi!... vous me croyez capable...

LA MARQUISE, avec force.

De tout, monsieur...

D'HAVRECOURT, s'inclinant.

Ah! marquise, vous me flattez...

LA MARQUISE.

Vous ne m'avez jamais pardonné... je le sais, de vous avoir préféré le marquis de Lesparre...

AIR : Corneille vous fait ses adieux.

D'HAVRECOURT.

Pour lui je me suis réjoui
D'un honneur...

LA MARQUISE.

Qui vous importune!
Oui, je l'ai choisi pour mari,
Et vous m'en conservez rancune.
A chaque instant, notre commune ardeur
Renouvelait votre vengeance!

D'HAVRECOURT, saluant.

A chaque instant, madame, son bonheur
Redoublait ma reconnaissance.

LA MARQUISE, avec hauteur.

Qu'entendez-vous par là?

D'HAVRECOURT, avec force.

Que j'emmène mon neveu.

LA MARQUISE.

Soit... mais auparavant, il y aura séparation prononcée.

D'HAVRECOURT.

A quoi bon?... elle va avoir lieu de fait.

LA MARQUISE, appuyant.

Il faut qu'elle existe de droit.

D'HAVRECOURT.

Sous quel prétexte?

LA MARQUISE.

Nous n'en manquerons pas!... d'abord j'ai un avoué.

D'HAVRECOURT.

J'en aurai deux!... Ah!

LA MARQUISE.

Il y a eu injures, sévices graves!... (Appuyant.) vous nous avez jetées par la fenêtre!

D'HAVRECOURT.

Du tout... Vous vous y êtes bien jetées vous-mêmes!

LA MARQUISE.

Nous pouvions nous tuer!... le tribunal appréciera!

D'HAVRECOURT.

En tombant sur des foins!... (Appuyant.) Des foins prémédités... le tribunal appréciera!

AIR : Duo de la soixantaine. (*La fausse magie.*) (*)

LA MARQUISE.

Ah! j'étouffe de colère!

D'HAVRECOURT.

Plus de prétexte, ma chère!

LA MARQUISE.

Des prétextes, j'en aurai!

D'HAVRECOURT.

Vous n'en aurez pas, j'espère.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'en inventerai!

* Dans les troupes de province où l'on ne pourrait pas chanter ce duo, il faudrait le remplacer par cette sortie.

AIR de Geneviève. (*Sémiramide.*)

LA MARQUISE.

Ah! vraiment, j'étouffe de colère!
Mais j'arrêterai vos pas.
Je vous déclare ici la guerre,
Non, vous ne partirez pas!

D'HAVRECOURT.

Ah! malgré ses cris et sa colère,
Rien n'arrêtera nos pas!
Elle me déclare la guerre;
J'en ris vraiment aux éclats.

D'HAVRECOURT, avec force.

Quand on a votre science,
Surtout votre expérience,
Que n'inventerait-on pas!

LA MARQUISE.

Je n'ai pas votre science,
Mais j'arrêterai vos pas.
Je n'ai pas votre science...
Surtout votre expérience,
Mais vous ne partirez pas,
Sur ma parole! (*Ter.*)

D'HAVRECOURT.

Je la crois folle! (*Ter.*)

LA MARQUISE.

Oh! non! non! non! sur ma parole!
Non, vous ne partirez pas!

D'HAVRECOURT.

Ah! ah! la belle-mère est folle!
Elle croit arrêter mes pas!
(Marchant sur elle.)
Quand on a votre science, etc.

LA MARQUISE, marchant sur lui.

Je n'ai pas votre science, etc.

LA MARQUISE.

Je crie aux armes! (*Ter.*)

D'HAVRECOURT.

J'en ris aux larmes! (*Ter.*)

LA MARQUISE.

Dussé-je appeler les gendarmes!
Non! vous ne partirez pas!...

D'HAVRECOURT.

Elle appellera les gendarmes,
Elle arrêtera nos pas!

(La marquise sort par le fond. La nuit est complète. D'Havrecourt va tomber sur le banc.)

SCÈNE XVI.

RAOUL, sortant du pavillon, D'HAVRECOURT.

D'HAVRECOURT, riant aux larmes.

Ah! ah!...

RAOUL.

Mon Dieu, mon oncle, que se passe-t-il donc? quels cris, quel bruit!

D'HAVRECOURT.

Rien!... je causais tranquillement avec ta belle-mère... *mater dolorosa*... elle est furieuse!

RAOUL.

C'est notre ultimatum... ou plutôt le vôtre?...

D'HAVRECOURT.

Il a tout bouleversé... c'est tout ce que je voulais!...

RAOUL.

Ah! mon oncle, nous avons peut-être été trop loin, et maintenant je crains les suites...

D'HAVRECOURT, gaiement.

Les suites... les suites... (Le faisant regarder au fond à droite et à voix basse.) Ah! qu'est-ce que je vois donc là-bas?

SCÈNE XVII.

D'HAVRECOURT, RAOUL, à droite et cachés par l'arbre qui est devant la ferme, GABRIELLE et JEANNE, venant de la droite au fond, et portant chacune par un bout, une longue échelle.

RAOUL.

C'est Gabrielle!... c'est ma femme!

D'HAVRECOURT.

Et Mme Shoppen!...

(Ils se retirent et se cachent près du banc.)

Ensemble.

AIR : Marche des Mousquetaires de la reine.

GABRIELLE et JEANNE, la première.

Marchons avec prudence,
Personne ne nous suit;
Ayons bonne espérance,
Car l'amour nous conduit.

GABRIELLE.

Quel tourment !

JEANNE.

Ce n'est rien
Pour rentrer dans son bien.

GABRIELLE.

Que de mal!

JEANNE.

Mais aussi,
C'est pour gagner un mari!

GABRIELLE et JEANNE sont arrivées au bout de la charmille; Gabrielle passe la première, et descend en scène.

De la prudence,
Et point de bruit,
Bonne espérance,
L'amour nous conduit.

D'HAVRECOURT, bas.

De la prudence, et point de bruit,
Est-ce l'amour qui la conduit?

RAOUL, de même.

Ah! malgré moi mon cœur la suit,
Est-ce l'amour qui la conduit?

GABRIELLE, laissant tomber l'échelle près de l'arbre.

Ah! que c'est lourd!

JEANNE, posant l'échelle par terre.

Eh bien donc, reposons nous!

(Elles descendent le théâtre. D'Havrecourt et Raoul, cachés derrière l'arbre.)

RAOUL, à voix basse.

Que portent-elles donc?

D'HAVRECOURT, de même.

Je crois le deviner...

GABRIELLE, se frottant les bras.

Tu aurais bien dû en prendre une plus petite?

JEANNE.

Dame! C'est celle aux orangers... fallait qu'elle fût grande pour arriver... là-haut.

D'HAVRECOURT, qui a été à tâtons par derrière l'arbre pour toucher l'échelle, à voix basse à Raoul.

C'est une échelle!

RAOUL, de même.

Est-il possible... et dans quel but?

D'HAVRECOURT, de même et avec joie.

Tais-toi donc!

(Ils rentrent un peu dans la ferme.)

JEANNE.

Et puis vous n'avez pas voulu me laisser prévenir M. Shoppen qui vous aurait enlevé ça comme une plume! (Au public.) car il est très fort, M. Shoppen!

GABRIELLE.

Quelqu'un dans notre confidence!... j'en serais morte de honte!

JEANNE.

Pourquoi donc ça, marraine? après tout, vous êtes dans votre droit... vous allez chez votre mari!

RAOUL, avec joie.

O ciel!...

JEANNE.

Vous entrez par la porte... ou la fenêtre... à votre con-

venance!... qui peut y trouver à redire?... Ah! si vous preniez ce chemin-là pour aller chez un autre...

D'HAVRECOURT, *à voix basse.*

Elle est pleine de bon sens... cette petite!

JEANNE, *allant prendre l'échelle qu'elle dresse devant le balcon avec effort.*

Maintenant je n'ai plus besoin de vous... là...

GABRIELLE.

Tu ne veux pas que je t'aide?

JEANNE.

Non... j'vais l'accrocher au balcon.

GABRIELLE.

Prends bien garde!

JEANNE.

Ayez pas peur... ça me connaît!

GABRIELLE.

Tais-toi donc!...

JEANNE, *plus bas.*

Ça me connaît.

GABRIELLE, *montrant la fenêtre.*

Il y a de la lumière... il est chez lui... il pourrait nous entendre.

JEANNE, *après que l'échelle est appliquée contre le balcon.*

Là... v'là qu'elle est calée... hardi, marraine, à l'assaut!

GABRIELLE, *touchant l'échelle.*

Ça remue... dis donc, je n'oserai jamais!

JEANNE.

Je la tiens du pied... allez toujours!...

GABRIELLE, *montant.*

Tu la tiendras!...

JEANNE.

Mon Dieu! que de çarimonies!...

GABRIELLE, redescendant.

Ah!...

JEANNE.

Quoi donc?

GABRIELLE.

Comment, avec mes jupes, enjamber ce balcon?...

JEANNE.

Bah! il n'y a que le premier échelon qui coûte.

GABRIELLE.

Tu crois?

JEANNE.

Montez toujours... après on verra...

RAOUL, bas à d'Havrecourt.

Mais elle va se tuer, mon oncle...

D'HAVRECOURT, le retenant.

Laisse-la donc faire!... il y a un Dieu pour les amants!

RAOUL, à part.

Une pareille preuve d'amour!...

GABRIELLE, se baissant.

Ah! mon Dieu!

JEANNE.

Quoi donc encore?

GABRIELLE, qui a monté trois échelons.

Et mes jambes, si on les voyait!...

JEANNE, au public.

Ah! ben! v'là une idée!...

GABRIELLE.

Mais certainement!...

JEANNE, regardant la ferme.

Mais, puisqu'on n'y voit goutte, il n'y a pas de lune!...

Et puis, tiens, quand on les verrait... elles sont bonnes à voir! allez, marraine!...

GABRIELLE, à moitié de l'échelle.

Si tu savais comme j'ai peur!

JEANNE.

Vous v'là à moitié...

GABRIELLE.

Ah! mon Dieu! (En ce moment l'échelle tremble, Gabrielle effrayée descend.) Ah! je tomberais... décidément, je ne pourrai pas!

(Elle redescend.)

JEANNE.

Dieu! que c'est gauche, ces demoiselles comme il faut!... il faut une rampe...

(Elle enlève l'échelle.)

GABRIELLE, à Jeanne qui porte l'échelle.

Que vas-tu faire?

JEANNE, la posant au bout du balcon contre la maison.

De ce côté-là... vous aurez le mur pour vous appuyer...

GABRIELLE.

Oui... A la bonne heure!... j'aime mieux ça!

(Ici la ronde reprend à l'orchestre et continue jusqu'à la fin de la scène.)

JEANNE, à part.

Dieu! si c'était moi!... en deux temps... je vous aurais... crac!... sans avoir peur que... Enfin... la v'là qui se met en route...

RAOUL, bas.

Eh! mais, je ne la vois plus!

D'HAVRECOURT, de même.

Tais-toi donc!

GABRIELLE, qui a déjà monté quelques échelons.

Il me semble qu'on a parlé.

JEANNE.

C'est des hiboux qui se promènent.

D'HAVRECOURT, à voix basse.

C'est bien flatteur pour nous!...

JEANNE.

Eh bien! enfin... êtes-vous arrivée?

GABRIELLE.

Tout-à-l'heure... je tiens le balcon... (Elle est sur le balcon.) M'y voilà!

(En ce moment, d'Havrecourt qui a remonté vers le fond du théâtre se met à tousser fortement.)

GABRIELLE.

Dieu!... quelqu'un!...

JEANNE, s'enfuyant par le fond.

Sauve qui peut!...

D'HAVRECOURT, la retenant par la main au fond du théâtre et à voix basse.

C'est moi!

JEANNE, à part.

C'est le vieux.

D'HAVRECOURT, toujours à voix basse et très-vite.

Tiens!... voilà pour toi! (Il lui met une bourse dans la main.) A la condition de courir au château... prévenir Mme la marquise qu'il y a dans ce moment une jeune dame dans la chambre à coucher de mon neveu.

JEANNE, de même, riant.

Quoi! vous voulez...

D'HAVRECOURT, de même.

Pas un mot de plus!

JEANNE, de même.

Ma foi oui!... ça s'ra drôle!... et grâce au ciel, ça s'ra

vrai! (Enlevant l'échelle qu'elle appuie contre la maison.) Pour plus de sûreté, coupons-lui la retraite!...

(Elle sort en courant par le fond à gauche. La musique cesse.)

SCÈNE XVIII.

GABRIELLE, toujours sur le balcon à gauche, D'HAVRECOURT, se rapprochant de son neveu, RAOUL, près la porte de la ferme.

GABRIELLE, penchée sur le balcon.

J'ai beau écouter... je n'entends plus rien! je me serai trompée peut-être! (Appelant à demi-voix.) Jeanne!... Jeanne!... elle n'est plus là... elle s'est enfuie... me laissant toute seule... et je ne sais si je dois descendre... c'est bien haut... (Montrant la croisée.) ou continuer mon chemin...

D'HAVRECOURT, bas à Raoul qui veut s'élancer vers le pavillon et le retenant avec effort.

Mais silence!... il n'est pas temps encore!

GABRIELLE, sur le balcon en frappant au carreau de la croisée.

C'est moi!... monsieur... moi Gabrielle, votre femme!...

RAOUL, à demi-voix.

Ah! je n'y tiens plus et je veux...

D'HAVRECOURT, le retenant et à voix basse.

Te priver du plus grand bonheur...

RAOUL, de même.

Lequel?

D'HAVRECOURT, de même.

Celui de savoir à quel point tu es aimé!

RAOUL, s'arrêtant et écoutant.

C'est vrai!...

GABRIELLE, frappant de nouveau aux carreaux.

J'ai fait ce que vous m'avez demandé... et sans en rien dire à ma mère!... je suis venue... me voici... je viens vous demander... l'hospitalité.

RAOUL, à voix basse.

O ma chère femme!

D'HAVRECOURT, de même.

Chut!...

GABRIELLE.

Eh bien!... il ne me répond pas!... Est-ce que vous m'en voulez encore, Raoul?... est-ce que vous êtes toujours fâché?...

D'HAVRECOURT, à voix basse, et retenant par le corps Raoul qui veut toujours courir au pavillon.

Pas encore, te dis-je !

RAOUL, à voix basse.

Mais voilà un quart-d'heure qu'elle attend!

D'HAVRECOURT, de même.

Elle t'a bien fait attendre un mois!

GABRIELLE, grelottant.

Il fait nuit... monsieur, j'ai froid... j'ai bien froid... je vais m'enrhumer.

RAOUL, bas.

Elle va s'enrhumer! c'est affreux!

D'HAVRECOURT, de même, le retenant toujours.

C'est très-bien!... pour la morale.

GABRIELLE.

Ouvrez-moi, Raoul, ouvrez-moi, je vous en prie... (Frappant du pied.) Mais ouvrez-moi donc... c'est impatientant!

D'HAVRECOURT, bas.

Tu vois!...

GABRIELLE, vivement et joignant les mains.

Oh! non, non, je ne m'impatiente pas.

RAOUL, bas.

Vous voyez!...

GABRIELLE.

Je ne me fâcherai plus contre vous, cela m'a rendue trop malheureuse!... mon ami, mon mari, mon bien-aimé... me voilà soumise et repentante... que veux-tu de plus?... faut-il te l'attester... te le jurer à genoux?...

RAOUL, qui depuis un instant se débat contre son oncle, s'échappe de ses bras en s'écriant.

Ah! c'en est trop... je n'y tiens plus... Gabrielle... ma femme!...

D'HAVRECOURT, le laissant aller.

Ça n'a pas de patience!...

GABRIELLE, poussant un cri.

Dieu!... Raoul!... (Se retournant et s'appuyant toute tremblante sur le balcon.) Quoi!... monsieur, c'est vous!... comment êtes-vous donc là-bas?...

RAOUL.

Et vous... ma chère Gabrielle... là-haut?...

GABRIELLE, avec embarras.

Moi... je ne sais pas... j'étais là... par hasard... (Une pause.) Je me promenais... (Vivement.) Non... non, pourquoi feindre et pourquoi en rougir?... (Se penchant d'un air soumis.) Vous avez ordonné, monsieur, et j'ai obéi... c'était mon devoir!

D'HAVRECOURT.

Très-bien, ma nièce... très-bien!

GABRIELLE, avec effroi.

Et lui aussi!...

(Raoul s'élance dans le pavillon.)

SCÈNE XIX.

D'HAVRECOURT à droite, LA MARQUISE entrant par le fond, GABRIELLE, toujours sur le balcon, JEANNE.

LA MARQUISE, entrant vivement.

Ce que l'on vient de m'apprendre est-il possible !...

GABRIELLE, se retournant vers la croisée et se blottissant.

Dieu ! ma mère !

LA MARQUISE.

Une femme... à cette heure... chez votre neveu... chez mon gendre...

JEANNE, à d'Havrecourt, bas.

J'ai fait votre commission.

D'HAVRECOURT, de même.

Je le vois bien !...

LA MARQUISE, regardant vers le balcon.

Eh oui !... l'on ne m'a pas trompée... (En ce moment la fenêtre s'ouvre, Gabrielle disparaît du balcon.) elle a beau disparaître... je l'ai vue... et voilà pour la séparation des preuves authentiques... il ne me manque plus rien...

D'HAVRECOURT.

Que des témoins...

LA MARQUISE.

Nous les aurons... et je cours confondre les coupables.

(Elle s'élance dans le pavillon.)

SCÈNE XX.

D'HAVRECOURT, puis JEANNE.

D'HAVRECOURT.

Que dit-elle?...

JEANNE.

Oui, la marquise est partie sans attendre les gens du château à qui elle a ordonné de la rejoindre ici au pavillon avec des flambeaux.

D'HAVRECOURT, se frottant les mains.

Mieux encore!

SCÈNE XXI.

JEANNE, RAOUL, GABRIELLE, LA MARQUISE, D'HAVRECOURT.

LA MARQUISE, tenant Gabrielle par la main et la traînant hors du pavillon.

Ah!... vous ne m'échapperez pas... madame de Nanteuil ou toute autre... qui que vous soyez, nous le saurons!... (Lumière à la rampe. — En ce moment paraissent au fond deux domestiques portant des torches.) Dieu!... que vois-je?... ma fille

D'HAVRECOURT, montrant Raoul.

Et son mari... (Gabrielle se cache dans les bras de Raoul.) qui ne pensent guère à une séparation.

LA MARQUISE, stupéfaite.

Ma fille!... et comment est-elle montée... là?..

JEANNE, qui a été reprendre son échelle et regardant la marquise à travers les échelons.

Par l'échelle!

LA MARQUISE, avec fierté.

Et sa dignité?

JEANNE, imitant la marquise.

Sa dignité aussi!

D'HAVRECOURT, à la marquise.

Laissons-les faire... croyez-moi .. et ne nous mêlons plus de leur ménage... dans tous ceux qui sont bons, le mari gouverne!

JEANNE, bas à Gabrielle.

Et la femme règne!... (Vivement.) sans que ça paraisse!...

LE CHOEUR.

AIR : Galop des Gondoles. (Finale du troisième acte des *Huguenots*.)

Voulez-vous
Vos époux
Galants pour leurs femmes?
Voulez-vous
Vos époux
Complaisants et doux?...
Que pour mieux les ranger
Sous vos lois, mesdames,
Que pour mieux les ranger
Le joug soit léger!

GABRIELLE, au public.

AIR du vaudeville du *Piège*.

Heureux un théâtre aujourd'hui,
Quand il voit la foule apparaitre;
Il voudrait qu'elle entrât chez lui,
Par la porte... et par la fenêtre...
Chez nous, ainsi dussiez-vous pénétrer,
(Appuyant.)
Oh! tous les soirs, vous en êtes les maîtres;

Et puissiez-vous payer, sans murmurer,
L'impôt des portes et fenêtres !

LE CHOEUR.

Voulez-vous, etc.



LA DÉESSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. X.-B. SAINTINE.

Théatre du Gymnase. — 30 Octobre 1847.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
TRINCOLI, grand prêtre de la déesse.	MM. BLAISOT.
MARDOCHE, sacrificateur	FERVILLE.
SIMOUN, desservant de la pagode.	GEOFFROY.
SELINO, jeune acolyte attaché à la pagode	DESCHAMPS.
LE CAPITAINE D'ESTERVILLE, officier de la marine française	PASTELOT.
GÉRONVAL, fermier général	LANDROL.
JADÈSE, domestique de Trincoli	—
NADJA, déesse	Mmes ROSE-CHÉRI.
ZILIA, nièce de Trincoli	MARTHE.
LA DUCHESSE DE MONTAURON.	LAMBQUIN.
HORTENSE, fille de la duchesse.	VALLÉE.

PRÊTRES. — INDIENS et INDIENNES. — EXEMPTS. — DOMESTIQUES. — JEUNES FILLES.

A Eldorado, île inconnue de la mer des Indes, au premier acte; à Bordeaux, dans l'hôtel de la duchesse de Montauron au deuxième acte; à Versailles au troisième acte.



LA DÉESSE

ACTE PREMIER

Le grand vestibule du temple de Mondiana. — Trois portes au fond : celle du milieu, qui conduit dans le sanctuaire où se tient la déesse, est fermée par un voile de gaze ; la porte à gauche conduit à un souterrain ; la porte à droite, dans des appartements intérieurs. Le reste du temple forme une rotonde soutenue par des colonnes. (Voir un dessin de ce genre dans l'*Univers pittoresque*. Ce décor sera à la volonté du peintre, à la condition d'observer l'indication suivante.) A droite, sur le premier plan, une porte conduisant aux cuisines, et près de cette porte, adossée dans le mur, en pan coupé, une statue assise de Brahma. De l'autre côté, à gauche en regard, une statue ou un tableau représentant un singe vert.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRINCOLI, SIMOUN.

SIMOUN, assis, boit à même une bouteille, puis s'arrête en entendant entrer.

Dieu! le grand prêtre!... (Il cache sa bouteille, se lève et va à Trincoli.) Salut au grand Trincoli, qui règne sur l'île d'Eldorado, chef suprême de la pagode de Mondiana...

TRINCOLI.

Assez! quoi de nouveau?

SIMOUN.

Des corbeilles de fleurs et de fruits, des paniers de gibier qu'on apporte pour la déesse, et, de plus, des étrangers, des Européens qui viennent de nous arriver.

TRINCOLI, avec joie.

Par un naufrage!... on ne débarque jamais autrement dans ce beau pays, grâce aux récifs et bancs de corail qui nous entourent.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (Fanchon la Vielleuse.)

Bien des voyageurs véridiques
Ont parlé de l'Eldorado,
De ses richesses authentiques...
Mais, vu nos rochers à fleur d'eau,
Quand il y vient, nul ne nous quitte,
Et notre île, grâce à ce point,
Ne peut jamais être décrite
Que par ceux qui n'y viennent point;
Elle ne peut être décrite
Que par ceux qui n'y viennent point.

SIMOUN.

On voit d'ici... bien loin... bien loin en rade, deux gros vaisseaux à l'ancre... et une petite chaloupe vient d'aborder, montée par trois hommes...

TRINCOLI.

Que demandent-ils?

SIMOUN.

Des renseignements au sujet d'un vaisseau naufragé il y a quatorze ans, venant d'un royaume nommé Bordeaux. Il portait, disent-ils, plusieurs passagers...

TRINCOLI, brusquement.

Qui ont tous péri!

SIMOUN.

Et un chargement de tonneaux du pays...

TRINCOLI.

Qu'on a presque tous sauvés... (Regardant Simoun d'un air défiant.) Vous en savez quelque chose...

SIMOUN, effrayé.

Moi!...

TRINCOLI.

Nous parlerons de cela! songeons au plus pressé. (A Jadèse qui entre.) Qu'un de ces étrangers soit admis dans cette pagode... un seul... et qu'on fasse prévenir Mardoche.

(Jadèse sort.)

SIMOUN, effrayé.

Le grand sacrificateur!

TRINCOLI.

Il a voyagé dans les Indes... il nous dira quels sont ces étrangers...

SIMOUN.

Pourquoi ne pas vous adresser tout uniment à notre déesse... qui est la fille de Brahma... qui sait tout?...

TRINCOLI, haussant les épaules.

Qui sait tout! c'est vous, Simoun, qui parlez ainsi! vous, qui depuis vingt ans êtes portier de cette pagode! Écoutez-moi : je me fais vieux... je suis souvent malade, et il me faut, pour me suppléer dans les grandes occasions... quelqu'un en qui je trouve un dévouement complet et aveugle...

SIMOUN.

Pour aveugle...

TRINCOLI.

Je le sais! aujourd'hui déjà, pour me débarrasser d'un fardeau pesant... je marie Zilia, ma nièce.

SIMOUN.

Jour de fête pour la pagode... il faudra alors qu'il fasse beau temps, et la déesse...

TRINCOLI, *avec colère.*

La déesse!... Ah! mon bon Simoun!... il y a des moments où je me surprends à regretter le Singe vert, prédécesseur de Nadja. Au moins, ce dieu-là... on en faisait ce qu'on voulait! Je l'ai quelquefois rossé d'importance... Mais je le regrette!

SIMOUN.

Miséricorde! vous avez battu notre divin Singe vert, une des incarnations de Brahma!

TRINCOLI.

Encore Brahma!... apprenez donc, Simoun, puisqu'il faut tout vous dire, que notre ancien dieu le Singe vert, (*Simoun se courbe avec respect.*) au nom duquel je rendais des oracles et que j'étais parvenu à faire passer pour immortel, venait d'expirer dans mes bras...

SIMOUN.

Quoi!...

TRINCOLI.

D'une indigestion de noix de coco.

SIMOUN.

Il est mort? réellement mort!

TRINCOLI.

Mon ami, vous êtes insupportable... oui, mort, parfaitement mort. Mais il s'agissait de cacher au peuple cette fin triviale de la divinité qu'il adorait; par une nuit sombre et orageuse j'enveloppai religieusement feu le Singe vert dans des bandelettes...

SIMOUN.

Sacrées!...

TRINCOLI.

Je lui attachai une pierre au col et je le jetai à la mer... C'est bien!

SIMOUN, *à part.*

Je frémis!

TRINCOLI.

Mais ce n'était pas tout! il fallait lui trouver un remplaçant. J'y songeais en me promenant le long du rivage... C'était le lendemain du naufrage qui jeta sur nos bords ces barriques de Bordeaux...

SIMOUN.

Ce nectar d'Occident...

TRINCOLI.

Dont je vous parlerai tout-à-l'heure! Je m'occupais à les recueillir, ainsi qu'un instrument magique dont j'ignorais l'usage et que j'ai su depuis, par Mardoche, porter le nom barbare de baromètre... lorsque, nouveau miracle, j'aperçois dans un même berceau un garçon de quatre ou cinq ans et une petite fille charmante, de deux ans à peu près, poussés vers le rivage...

SIMOUN.

Par la volonté de Brahma.

TRINCOLI.

Et par le naufrage de la veille! Le petit garçon, je le fis élever pour le service de la pagode. Et quant à la jeune fille... il m'était venu une idée... que vous n'auriez pas eue, Simoun...

SIMOUN.

Brahma ne m'en envoie jamais!

TRINCOLI.

Je la dépose dans le sanctuaire, et bientôt le tam-tam sacré et l'oracle annoncent au peuple que le Singe vert vient de se transformer en une jeune déesse! On accourt en foule, on crie au miracle, et grâce à cette innocente supercherie, je conserve ma puissance!

SIMOUN.

Homme de génie!

TRINCOLI.

Non! car si j'avais pu prévoir l'avenir, j'aurais choisi un

dieu plus facile à gouverner. Dans le commencement, cela allait bien. Nadja se laissait conduire, me laissait faire! Ce n'est plus ça aujourd'hui! Elle a des idées... des caprices... des volontés même!... Dès que mon baromètre tourne à l'orage, c'est l'instant qu'elle choisit pour promettre du beau temps.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (Le Jaloux malade.)

Son obstination profonde
Ne veut plus que des jours sereins,
Elle veut bannir de ce monde
Et les ennuis et les chagrins!
Elle veut qu'on plaise sans cesse
Et supprimer à l'avenir
Et la laideur et la vieillesse!

SIMOUN, *effrayé.*

Grand Dieu! qu'allez-vous devenir?

TRINCOLI.

Hein?...

SIMOUN.

Grand Dieu! que va-t-il devenir!

Ah! çà, elle veut... elle veut! elle se croit donc réellement déesse?

TRINCOLI.

Oui certes! elle n'en doute pas! je me serais bien gardé de faire dépendre mon sort de la discrétion d'un enfant, mais la tienne!...

SIMOUN.

Vous pouvez y compter... comme sur ma fidélité!...

TRINCOLI.

Prends garde!... on ne peut me tromper!... là, dans ce caveau sacré dont je te confie souvent la clef... sont renfermées ces barriques étrangères... et j'ai cru voir...

SIMOUN, effrayé, à part.

O ciel!... (Haut.) Eh bien! oui... j'ai remarqué souvent qu'après avoir savouré cette liqueur, vous tombiez dans des ravissements, dans de saintes extases, que j'ai voulu connaître aussi par piété...

TRINCOLI, fronçant le sourcil.

Et tu deviens... très-pieux! trop peut-être!...

SIMOUN.

C'est possible, avec l'âge!... mais comment l'avez-vous découvert? car pour qu'on ne s'aperçût pas du vide, j'avais soin de remplir avec du sable la barrique où je puisais...

TRINCOLI.

Ah! ah! c'est donc ainsi...

(On entend un chant en dehors du sanctuaire.)

AIR : Reine à qui la beauté. (*Ne Touchez pas à la Reine.*)

CHOEUR, au dehors.

O toi dont la beauté
Jouit de l'immortalité,
Déesse, dans ce jour,
Reçois nos chants d'amour!

TRINCOLI, parlant pendant le chant.

Silence!... (Montrant la porte du fond qui est fermée par une gaze.) La prière du matin m'appelle près de la déesse. (Écoutant vers la porte à droite.) C'est Mardoche!... et sans doute cet étranger! (Donnant une clef à Simoun.) Tiens, va chercher pour la fête d'aujourd'hui le breuvage sacré... et ne commence pas sans moi... ou sinon...

SIMOUN.

Ne craignez rien, j'attendrai!

(Sur la ritournelle de l'air précédent, Simoun entre dans le souterrain à gauche dont il referme la porte. — Trincoli sort par la porte qui est sur le second plan à gauche.)

SCÈNE II.

MARDOCHE, entrant par la porte à droite, D'ESTERVILLE.

MARDOCHE.

Ne vous effrayez pas, seigneur étranger, de ce corridor sombre... suivez-moi. (Voyant d'Esterville paraître.) Un officier de marine!

D'ESTERVILLE, regardant Mardoche.

Eh! mais!... ce n'est pas là une figure du pays.

MARDOCHE.

Né à Vaugirard!... près Paris.

D'ESTERVILLE, gaiement.

Et moi à Paris!... près Vaugirard. Embrassons-nous d'abord! un compatriote dans la mer des Indes...

MARDOCHE.

Dans ces parages inconnus où j'ai été jeté par une tempête.

D'ESTERVILLE.

Nous de même...

MARDOCHE.

On n'y arrive que comme cela!

D'ESTERVILLE.

Quel degré de latitude?

MARDOCHE.

Je n'en sais rien!

D'ESTERVILLE.

Le nom du pays?

MARDOCHE.

Eldorado.

D'ESTERVILLE.

Inconnu sur la carte.

MARDOCHE.

Comme bien d'autres!

D'ESTERVILLE.

Et depuis quand dans cette île?

MARDOCHE.

Depuis quatorze ans!

D'ESTERVILLE, avec joie.

Bravo!

MARDOCHE.

Cela vous plaît à dire!

D'ESTERVILLE.

N'étiez-vous pas de l'équipage d'un navire que nous sommes chargés de découvrir... et dont nous avons aperçu hier les restes ensablés contre des rochers, la frégate *le Caïman* de Bordeaux?

MARDOCHE.

Précisément!... Mardoche, ancien maître d'hôtel, intendant et factotum de monsieur le duc de Montauron, lequel m'avait chargé de conduire à Pondichéry, près d'un grand-oncle qui désirait l'adopter, Charles de Montauron, son fils, mon jeune maître, âgé de cinq ans.

D'ESTERVILLE.

C'est bien cela!

MARDOCHE.

Quoique intendant, monsieur, j'étais honnête homme...

D'ESTERVILLE.

En vérité!

MARDOCHE.

Dévoué à mes maîtres!... C'est un roman que mon histoire... les choses les plus extraordinaires!

D'ESTERVILLE, riant.

Je le vois déjà par le début.

MARDOCHE.

La suite est bien plus singulière encore!... j'étais philosophe... monsieur, tenant peu à l'argent pour moi!... mais j'avais une petite fille qui, en venant au monde, avait causé la mort de sa mère, une petite fille, pour laquelle je rêvais la fortune, et j'employai toutes mes économies d'intendant en une partie de Médoc, première qualité, que je chargeai à bord du *Caïman,* espérant le revendre à Pondichéry avec un immense bénéfice...

D'ESTERVILLE.

Spéculation superbe.

MARDOCHE.

Si le sort n'était venu mettre de l'eau dans mon vin... un naufrage horrible! notre vaisseau brisé! Mes barriques de Médoc s'élevaient sur la pointe des vagues... Ruiné, ruiné! monsieur! et ce n'était rien encore. J'aperçois le berceau où reposaient mon jeune maître et ma pauvre fille... Mon Ursule emportée par les flots!... je m'élance... mais déjà je les avais perdus de vue, et entraîné moi-même, ma perte était certaine...

AIR du vaudeville du Baiser au porteur.

Quand un rocher ou l'Océan avide
Vint à mes yeux défoncer un tonneau...
Et m'élançant dans la futaille vide,
Je naviguai sur ce frêle vaisseau!
Fils de Médoc! et l'ennemi de l'eau!
Vin généreux, oui, plutôt deux fois qu'une,
Je dois vanter et bénir son secours!
Par sa présence, il faisait ma fortune,
Par son absence, il a sauvé mes jours!

D'ESTERVILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler ni de votre fille, ni de votre jeune maître Charles de Montauron, sur lequel M. de la Bourdonnaye, notre amiral, m'avait chargé de prendre des renseignements? (Regardant Mardoche.) Je vois qu'il n'y a plus d'espoir.

MARDOCHE.

Peut-être!

D'ESTERVILLE.

Que voulez-vous dire?

MARDOCHE.

Qu'il y a ici un coup à tenter... qui n'est pas sans danger.

D'ESTERVILLE.

C'est différent! je reste!

(Il allume sa pipe, pendant que Mardoche remonte le théâtre et regarde si personne ne les écoute.)

MARDOCHE, à demi-voix.

On ne fume pas ici!

D'ESTERVILLE.

Et pourquoi?

MARDOCHE.

Parce que vous êtes dans la pagode de Mondiana... dont je suis un des desservants...

D'ESTERVILLE.

Vous!

MARDOCHE.

Sacrificateur! c'est-à-dire, en Europe, cuisinier du grand-prêtre Trincoli, homme très-rusé, très-habile... mais par bonheur très-gourmand.

D'ESTERVILLE.

Et comment vous trouvez-vous investi de cette haute dignité?

MARDOCHE.

Silence!... De l'autre extrémité de l'île où l'on m'avait recueilli lors de mon naufrage, on m'avait envoyé un jour apporter à la pagode l'impôt, qui est perçu très-rigoureusement, et qui consiste en fruits, légumes, viandes et poissons

pour l'autel de la déesse, ou plutôt pour la table de Trincoli. Je pénétrai jusqu'à celui-ci. Il était couché sur un divan. Près de lui était placé un breuvage sacré dont il s'humectait souvent... et à la couleur... je dirai presque au bouquet de cette liqueur divine, il me sembla reconnaître mon Médoc!

D'ESTERVILLE.

Est-il possible!

MARDOCHE.

Mon infortuné Médoc!... et le doute ne me fut plus permis, en voyant à la muraille un baromètre venant de notre navire naufragé, baromètre, dont malgré sa science, le grand-prêtre ignorait l'usage. Je lui enseignai la manière de s'en servir. De là date ma faveur, et dès ce moment, je n'ai cessé de l'épier avec adresse... (Montrant la statue de Brahma, qui est sur le premier plan à droite.) Par cette statue de Brahma, (Touchant un ressort qui fait disparaître la figure du dieu) dont la tête est creuse à dessein (car c'est par là que le grand-prêtre rend ses oracles), et en touchant ce ressort... j'observe le plus que je peux.

D'ESTERVILLE.

Eh bien?...

MARDOCHE.

Eh bien! attendez... (Il pousse un ressort, le guichet se referme.) J'ai beau voir par les yeux de Brahma... je n'ai encore rien pu apprendre de ce Trincoli.

D'ESTERVILLE.

Alors vous ne savez rien de plus?

MARDOCHE.

Je sais qu'il y a ici une jeune fille, une déesse que l'on tient cachée au fond du sanctuaire. On ne la montre qu'aux jours solennels, comme celui-ci, par exemple... mais dans le peu de fois qu'il m'a été possible de l'entrevoir, j'ai trouvé, vous le dirai-je, que la déesse me ressemblait.

D'ESTERVILLE, avec un étonnement comique.

Oh!

MARDOCHE.

Ou plutôt à ma femme.

D'ESTERVILLE.

Vous croyez!

MARDOCHE.

C'est-à-dire que j'en suis sûr... et quoique je n'aie jamais pensé à lui donner un état comme celui-là, ça ne me déplaît pas de voir qu'on l'adore. Mais silence, voici la nièce du grand-prêtre... Zilia... qui se marie aujourd'hui.

D'ESTERVILLE.

Si nous l'interrogions?

MARDOCHE.

C'est facile! car elle parle volontiers.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ZILIA.

ZILIA.

Enfin c'est donc pour aujourd'hui! Et me voilà déjà prête... je ne suis pas mal... n'est-ce pas?... (Apercevant d'Esterville.) Ah! mon Dieu... un étranger!

MARDOCHE.

Rassurez-vous, Zilia, c'est un Français et les Français sont généralement très-aimables... (A part.) A ce qu'ils disent.

D'ESTERVILLE.

Ils savent du moins apprécier les jolies femmes, et je vous trouve charmante.

ZILIA.

A cause de mon habit de noces... cela va si bien... car on me marie aujourd'hui... à Sélino... le plus beau garçon de l'île.

D'ESTERVILLE.

Il doit s'estimer bien heureux !

ZILIA.

Je n'en sais rien !

D'ESTERVILLE.

Est-il possible !

ZILIA.

Il est si dévot ! il ne pense qu'à la déesse. Il ne parle que d'elle... je crois même qu'il en rêve !... Matin et soir il vient faire sa prière à Nadja et se prosterne devant son autel qu'il orne de fleurs... enfin il ne sort pas quasiment de la pagode.

D'ESTERVILLE.

En vérité !

ZILIA.

Ce qui lui donne une réputation de sainteté dont mon oncle le grand-prêtre est ravi... Mais pas moi ! C'est ennuyeux, un mari dévot à ce point-là... et je n'entends pas, quand nous serons mariés, qu'il passe sa vie à genoux.

D'ESTERVILLE.

Si c'est aux vôtres ?...

ZILIA.

Du tout, à ceux de la déesse... qu'il a le droit de contempler une fois par semaine, car il demeure ici, au temple ; il y est attaché !

D'ESTERVILLE.

Par sa famille...

ZILIA.

Sa famille ? il n'en a pas ! Il est trop distingué pour en avoir une... Mon oncle Trincoli prétend qu'il descend de Djebby, le mouton céleste, la cent trente-deuxième incarnation de Brahma ! le fait est qu'on ne lui connaît ni père... ni mère... ce qui lui fait un grand honneur ! car cela prouve qu'il est tombé tout droit du ciel !...

D'ESTERVILLE, à part.

C'est bien cela!

ZILIA.

L'année de ma naissance!... Voilà pourquoi mon oncle prétend qu'il m'est destiné.

MARDOCHE.

Et dites-moi, belle Zilia, sans mentir... la main sur la conscience... quel âge avez-vous?

ZILIA.

Ah! dame!... je ne le dis plus, parce que dans ce pays où l'on se marie à douze ans... on a l'air d'une vieille... quand on n'est pas encore en ménage à quatorze.

MARDOCHE.

Vous les avez donc?

ZILIA.

Ah! mon Dieu!... Est-ce que je l'ai dit?

D'ESTERVILLE.

Oui, sans doute!. . mais vrai!... vous ne les paraissez pas.

ZILIA.

Vous êtes bien bon.

D'ESTERVILLE.

Et de plus vous êtes d'une gentillesse...

MARDOCHE.

D'une grâce...

D'ESTERVILLE.

D'une élégance!

ZILIA.

Vous dites cela à cause de mon collier...

D'ESTERVILLE.

Non!...

ZILIA.

Si... si... Le fait est qu'il n'est pas mal!...

D'ESTERVILLE, le regardant.

Il est charmant?... le col aussi!... un écusson gravé!

MARDOCHE, de même et à part.

Les armes de la famille Montauron.

ZILIA.

C'est mon fiancé qui me l'a donné!

D'ESTERVILLE, poussant un cri.

Lui!

ZILIA.

Mais oui, c'est lui, pas d'autres!... et je m'en suis parée, parce que ce matin... avant notre mariage, j'ai une entrevue avec la déesse qui doit me faire une exhortation... c'est mon oncle qui le veut... et il m'attend chez lui pour me faire la sienne... ça fera deux.

Ensemble.

AIR nouveau.

MARDOCHE.

D'espérance j'ai tressailli!
Voilà son voyage fini.
Oui, tout me dit qu'il est ici.
J'en suis sûr, à présent, c'est lui!

D'ESTERVILLE.

D'espérance j'ai tressailli!
Voilà mon voyage fini.
Oui, tout me dit qu'il est ici.
J'en suis sûr, à présent, c'est lui.

ZILIA, seule.

Et moi, je vais cherchant sans cesse
Mon mari qui, je le voi,
Toujours demande à la déesse
Sans rien me demander à moi!

Ensemble.

MARDOCHE.

D'espérance j'ai tressailli, etc.

D'ESTERVILLE.

D'espérance j'ai tressailli, etc.

ZILIA.

Ah! quel tourment! ah! quel ennui,
D'avoir un dévot pour mari!
Faudra-t-il donc, comme aujourd'hui,
Que toujours je coure après lui!
(Elle leur fait la révérence et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

MARDOCHE, D'ESTERVILLE.

D'ESTERVILLE.

Plus de doute! Sélino est le jeune duc de Montauron.

MARDOCHE.

Et la déesse est ma fille!

D'ESTERVILLE.

Inutile de faire d'autres recherches. Il s'agit seulement de les enlever tous les deux... fût-ce de vive force.

MARDOCHE.

Et comment?

D'ESTERVILLE, se dirigeant vers la porte à gauche.

Je n'en sais rien... enlevons toujours.

MARDOCHE, le retenant.

Combien êtes-vous?

D'ESTERVILLE.

Je suis seul! mais deux matelots au bord de la mer gardent notre chaloupe.

MARDOCHE.

Une armée de trois hommes dont un seul effectif et sous les armes!

D'ESTERVILLE.

Qu'importe?

MARDOCHE.

Il importe qu'il y a dans cette île trois ou quatre mille habitants qui ne se laisseront pas enlever leur déesse!... qu'il y a ici dans ce temple deux cents braves, sans me compter, gardiens, lévites, sacrificateurs, tous vivant de l'autel, qui se feraient tuer pour leur idole... et de plus, en cas de défaite, ils ont pour la dérober à vos recherches une foule de passages secrets... Tenez... tenez, en voici un...

SCÈNE V.

LES MÊMES; SIMOUN, sortant de la porte placée à gauche de la statue et qu'il laisse ouverte.

D'ESTERVILLE.

Qu'est-ce que c'est que celui-là?

MARDOCHE.

Silence!..

SIMOUN, un peu gris, tenant une grande cruche de vin.

Ne commence pas sans moi... a-t-il dit? je l'ai attendu!... je n'ai pas commencé!... seulement, j'y ai goûté... pour voir si c'était bien du même!

D'ESTERVILLE, bas à Mardoche.

D'où sort-il?

MARDOCHE

De leur cave! où sont renfermés mes tonneaux de Médoc.

D'ESTERVILLE.

Qu'ils ont recueillis du naufrage.

MARDOCHE.

Et auxquels ils donnent asile. (Montrant Simoun qui boit.) Comme vous voyez.

SIMOUN, qui vient de boire une gorgée.

C'est bien du même! et après y avoir goûté .. j'allais en boire.

MARDOCHE, avec colère.

Voir ainsi devant moi piller mon bien!

D'ESTERVILLE.

Silence!...

SIMOUN, buvant.

C'est encore du même... J'allais en boire... quand j'ai senti que l'extase commençait!... elle allait commencer, l'extase!

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

De Trincoli, qui m'observe sans cesse,
Je me suis dit : Redoutons l'œil jaloux.

MARDOCHE, qui a été retirer la clef de la porte du fond, lui en présente une autre en lui disant :

Et votre clef?

SIMOUN.

Tiens! ma clef que je laisse!

MARDOCHE.

Brahma pourrait se fâcher contre vous!

SIMOUN.

Il a raison!... et par quelque mystère,
Quelque miracle, il va nous étonner!
Car sous mes pas je sens trembler la terre
Et vois déjà la pagode tourner.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MARDOCHE, D'ESTERVILLE.

MARDOCHE.

Écoutez bien, mon officier! Ce souterrain, dont ils ont fait leur cave, et dont voici la clef... descend jusqu'à un

groupe de rochers qui s'avance dans la mer. Par là, vous pouvez rejoindre votre canot, avec lui regagner vos bâtiments en rade... et cette nuit... ce soir, revenir...

D'ESTERVILLE.

Pour enlever de gré ou de force le jeune duc!

MARDOCHE.

La déesse!... et moi aussi!

D'ESTERVILLE.

C'est convenu!

MARDOCHE, le retenant.

Une grâce encore!... ne laissez pas le reste de mon vin de Médoc à ces profanes qui n'en ont déjà que trop usé.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Dérobons ce divin breuvage
A la soif de ce vieux frocard!
Quinze ans de fût et le voyage
En ont dû faire un vrai nectar!

D'ESTERVILLE.

Nos matelots
Sur nos vaisseaux
Vont à l'instant transporter vos tonneaux!

MARDOCHE.

Ceux qui, restant de mon trésor,
Se trouveront, par hasard, pleins encor!
(Avec colère.)
Car pour les autres!...
(Se tournant du côté par où Trincolo est sorti.)
Troupe avide,
Ma vengeance vous poursuivra!

D'ESTERVILLE, riant.

Vous philosophe!

MARDOCHE.

C'est pour ça
Que j'ai l'horreur du vide!

(D'Esterville sort par la porte du souterrain, Mardoche rentre par la porte à droite, le rideau du sanctuaire s'ouvre. Plusieurs prêtres et Zilia entrent vivement et d'un air effrayé, puis paraît Nadja.)

SCÈNE VII.

NADJA, et PLUSIEURS PRÊTRES, qui la précèdent, ZILIA, qui, effrayée, se réfugie dans un coin.

NADJA, entre vivement sur les premières mesures de l'ouverture du *Dieu et la Bayadère.*

AIR : Ouverture de *la Bayadère.*

Ensemble, avec force.

NADJA.

Contre mon désir
Oser me retenir!

LE CHOEUR.

Oui, c'est à frémir,
Comment la retenir?
(A demi-voix.)
Ah! désarme-la,
Brahma,
Brahma,
Brahma!
Ah!

NADJA, d'un air menaçant.

Oui! oui!... tremblez tous,
Craignez les coups
De mon courroux!

LE CHOEUR, se parlant à demi-voix.

Ah! j'en perdrai la raison!
(S'adressant à Nadja.)
Pardon!
Pardon!
Pardon!

NADJA.

Non !

Qu'est-ce que cela signifie ? toujours des hymnes et de l'encens qui m'ennuient ! Toujours renfermée sous cette voûte dorée qui me pèse, je n'en veux plus... Je veux jouir de l'air, de la verdure, de ce ciel dont je suis descendue. Dites à Trincoli, mon grand-prêtre, que le premier qui s'opposera à mes volontés aura à s'en repentir ! et pour vous apprendre, si vous l'ignorez, l'ennui de rester toujours en place, je devrais vous changer tous en arbres ou en rochers. (Les prêtres tombent tous à genoux la face contre terre. Souriant avec bonté.) Allons... rassurez-vous ! Je suis bonne... et je vous laisse encore en hommes, pour cette fois... mais que cela ne vous arrive plus ! Retirez-vous ! (Tous les prêtres se précipitent vivement par toutes les portes, en un instant le théâtre est vide.) Quel bonheur !... je respire, me voilà libre !... sans cela le bel avantage d'être fille de Brahma ! Immortelle, me répète le grand-prêtre... Immortelle, à quoi cela sert-il ? Si l'on change de forme et si l'on oublie ! car il a beau me le jurer... je ne me rappelle pas du tout avoir été singe vert !... Singe vert, c'est humiliant !... C'est bien assez d'avoir ici son portrait. (Étendant la main et d'une voix solennelle.) Je ne veux plus ici-bas de singes verts... que ce soit bien entendu ! (Reprenant son ton naturel.) Là... c'est fini... il n'y en a plus ! et au fait, pour leur utilité en ce monde... j'ai aussi bien fait de les supprimer !

(Elle fait quelques pas et s'avance vers Zilia, qui depuis l'entrée de Nadja est restée à genoux et le front courbé.)

ZILIA.

Grâce, déesse, grâce !... la peur d'être changée en rocher m'a ôté la force de m'enfuir !

NADJA.

Relève-toi et sois sans crainte !... Qui es-tu, jeune fille ?

ZILIA, *à part, avec étonnement.*

Elle ne le sait pas... elle qui sait tout !

NADJA.

Qui es-tu ?

ZILIA.

La nièce de Trincoli... votre grand-prêtre !

NADJA.

C'est vrai ! il m'a priée de t'apparaître aujourd'hui.

ZILIA, courbant la tête.

Et je viens, déesse, vous demander votre sainte bénédiction.

NADJA, étendant le bras comme pour bénir Zilia qui est penchée.

Allons !... Tiens, tu as un joli collier ?

ZILIA.

Vous trouvez?... Daignerez-vous m'accorder?...

NADJA.

Ma bénédiction... je te la donne ! tu me donneras ton collier, n'est-ce pas ?

ZILIA.

Ah ! de grand cœur ! (A part.) C'est drôle ! au temple il faut toujours donner quelque chose.

NADJA, ôtant le sien.

Moi, en échange, je te donnerai celui-là...

ZILIA.

Oh ! qu'il est beau !

NADJA.

Je ne trouve pas ! il y a si longtemps que je l'ai !... comment les porte-t-on dans l'île ?

ZILIA.

Autrefois on en faisait avec du corail, des perles ou de l'or, mais l'or est si commun à Eldorado !... Maintenant, on porte généralement des fruits, des graines du staphyléa.

NADJA.

Ce doit être gentil !

ZILIA.

Ça ne va pas mal... surtout avec des robes blanches... un peu échancrées!

NADJA.

Je n'aime pas les robes blanches!... j'en ai toujours!

ZILIA, la regardant.

Elles vous vont bien cependant...

NADJA.

Tu trouves? (Regardant la robe de Zilia.) Qu'est-ce que c'est que cette étoffe-là?

ZILIA.

De la fibre de palmier Siboa... c'est très-bien porté aujourd'hui! et c'est ma plus belle robe... mais c'est tout simple... quand on se marie!...

NADJA.

C'est vrai!... tu vas te marier, et à cette occasion ton oncle m'a suppliée de te faire un discours...

ZILIA, se courbant.

Oui, déesse!...

NADJA.

Pour te tracer tes devoirs!

ZILIA, à part.

C'est égal... je commence à ne plus avoir peur... elle est tout à fait bonne fille.

NADJA, à part, et cherchant.

A peine si je me rappelle tout ce qu'il m'a dit... c'était si long... (Se rappelant.) Ah! m'y voici! (A voix haute et gravement.) Mon enfant... songez à la gravité de l'acte que vous allez... (S'interrompant et d'un ton familier.) Ton futur est-il joli garçon?

ZILIA.

Oui, déesse! je ne l'aurais pas choisi autrement.

NADJA, reprenant son discours.

Songez à la gravité de l'acte que vous allez accomplir!... ce ne sont pas les frivoles avantages de la figure...

ZILIA, à part.

Ah çà! mais elle se contredit.

NADJA.

Qui doivent vous déterminer... (S'interrompant.) Te plaît-il?

ZILIA.

C'est selon!

NADJA.

Comment?

ZILIA.

Et c'est là-dessus que je voudrais vous consulter.

NADJA.

Très-volontiers. (S'asseyant et faisant signe à Zilia de s'asseoir près d'elle.) Mets-toi là!

ZILIA.

Moi!... ô déesse, je n'oserai jamais!

NADJA, avec impatience.

Mets-toi là, te dis-je! je le veux!... ou sinon!...

ZILIA, s'asseyant vivement.

M'y voici!... (A part.) O Brahma! quel honneur!... et si mon oncle me voyait...

NADJA.

Eh bien!... tu disais donc...

ZILIA.

On se marie... parce qu'on espère qu'on sera heureux, et qu'on s'entendra bien ensemble! (Secouant la tête.) Vous savez ce que c'est que le mariage?...

NADJA, vivement.

Moi! du tout.

ZILIA.

Comment, vous ne savez pas...

NADJA, avec impatience.

Eh non !...

ZILIA.

Vous, qui nous mariez...

NADJA.

C'est égal, te dis-je : ainsi, parle.

ZILIA, à part.

Par exemple... s'il faut que ce soit moi qui lui apprenne...

NADJA.

Parle... je le veux !

ZILIA.

Eh bien donc!... déesse... quand on est épris l'un de l'autre... quand on éprouve de l'amour...

NADJA.

De l'amour !

ZILIA.

Oui.

NADJA.

Qu'est-ce que c'est ?

ZILIA, à part.

Celui-là est trop fort... parce qu'enfin... tout le monde doit savoir...

NADJA, avec impatience.

Parleras-tu ?

ZILIA.

C'est un sentiment réciproque... qu'éprouvent deux personnes...

NADJA, réfléchissant.

Deux !

ZILIA.

Ah! oui... c'est essentiel!

NADIA, avec tristesse.

Moi!... je suis toujours seule!

ZILIA.

C'est vrai! je n'y avais pas pensé... pauvre déesse!

NADJA, sortant de sa rêverie.

Eh bien!... vous avez donc tous les deux de l'amour?

ZILIA.

C'est là la question. Il y a des jours où je crois que mon fiancé m'aime... et puis des jours où je ne le crois plus... voilà pourquoi je m'adresse à vous... Hier, par exemple...

NADJA, rapprochant sa chaise avec curiosité.

Hier!... voyons...

ZILIA.

Nous traversions ensemble le bois sacré... je m'appuyais sur son bras... dame! cela me causait une émotion.

NADJA.

De l'émotion... comment cela?

ZILIA.

Je n'en sais rien... si bien que j'étais toute troublée... lui aussi... et alors, il m'a embrassée...

NADJA.

Il t'a embrassée?

ZILIA.

Oui!

NADJA.

Pour quoi faire?

ZILIA.

Dame!...

NADJA.

A quoi bon?

ZILIA, à part.

Voilà une question!...

NADJA.

A quoi cela sert-il?

ZILIA.

Cela sert!... que c'est agréable... et que cela fait plaisir!

NADJA, avec tristesse.

Personne ne m'a jamais embrassée, moi... (A Zilia.) Embrasse-moi donc!

ZILIA, se levant.

Oh! je n'ose pas!

NADJA, se levant.

Je le veux! (Zilia l'embrasse, et Nadja dit d'un air découragé.) Allons! allons donc! cela ne me fait rien!

ZILIA.

Dame!... une déesse!

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde.

NADJA.

Oui, déesse!... c'est terrible!

ZILIA, à part.

J'aime autant vivre ici bas!

NADJA.

Eh! quoi, toujours insensible!

ZILIA, avec expression.

Oh! chez nous, on ne l'est pas!

NADJA.

Quelle tristesse profonde!...

ZILIA.

Et quel état singulier
De marier tout le monde
Sans pouvoir se marier!
Sans jamais se marier!

NADJA, réfléchissant.

Et cependant...

ZILIA.

Quoi donc ?...

NADJA.

Rien ! laisse-moi.

ZILIA.

Mais, déesse...

NADJA, sévèrement.

Il suffit !... éloigne-toi !

ZILIA, à part.

Je sors, de sorte que je ne saurai rien... mais le moyen de savoir avec une déesse à qui il faut tout apprendre !

(Nadja fait un geste impératif.)

NADJA.

Eh bien !...

ZILIA.

Je m'en vais...

SCÈNE VIII.

NADJA, seule, puis SÉLINO.

NADJA.

Trincoli ne m'a jamais parlé de ce que je viens d'entendre... hier encore il m'assurait que le mariage était de dire : « Au nom de Brahma je vous unis... » pas autre chose... et elle... Zilia... c'est singulier... ce fiancé qui l'a embrassée dans ce bois sacré... ce trouble qui lui était agréable... c'est tout nouveau pour moi !... et si, comme elle le dit... c'est un bonheur... est-ce que les dieux, qui sont bien au-dessus des mortels, ne devraient pas le connaître ?... et moi aussi... moi qui peux tout... je voudrais éprouver ce qu'elle disait là... tout à l'heure... cette émotion... si douce... (Elle aperçoit

Sélino qui entre et se dirige vers l'autel de la déesse.) Sélino!... ah! lui qui chaque jour apporte des fleurs sur mon autel, qui chaque semaine reste en contemplation devant moi... lui qui, ce matin encore, attendait mon réveil... (Écoutant avec émotion.) Il prie!

SÉLINO, tournant le dos à Nadja et posant une corbeille sur l'autel à gauche.

O puissante déesse! O Nadja! toi qui lis dans les cœurs, toi qui sais combien je t'adore, daigne agréer ces fleurs que tu aimes tant!

NADJA.

Je les accepte!

SÉLINO, poussant un cri et se retournant.

Ah! la déesse! elle m'a entendu... elle a daigné me parler... (Se jetant à genoux.) Jamais une voix si douce n'a frappé mon oreille.

NADJA, avec émotion.

Tu es le plus exact, le plus fervent de mes adorateurs; aussi demande-moi tout ce que tu voudras, je te l'accorderai... veux-tu être riche et puissant?

SÉLINO.

Je ne tiens ni à la fortune... ni à la puissance!

NADJA.

A quoi tiens-tu?...

SÉLINO.

A vous être agréable, ô déesse, et à remplir envers vous mes devoirs.

NADJA.

Je connais ta dévotion... et je l'approuve!

SÉLINO.

Eh bien! quelque téméraire que soit ma demande... je voudrais...

NADJA.

Parle, Nadja te protège !

(Sélino qui s'est approché d'elle graduellement et toujours agenouillé, baise le bas de sa robe.)

NADJA, portant la main à son cœur.

Ah !... ils ont raison !... je suis une puissante déesse ! car, ce que je voulais, ce que j'ai commandé tout à l'heure... je le connais... je l'éprouve... ce trouble... cette émotion... Zilia disait vrai... oui... c'est comme un malaise qui fait plaisir... (A Sélino.) Ne reste pas ainsi... lève-toi !... je te le permets... je te l'ordonne !... parle !...

SÉLINO.

Je voudrais bien savoir... quand je suis, comme tout à l'heure à vos pieds... et quand je prie...

NADJA.

Eh bien ?...

SÉLINO.

Pourquoi la prière qui devrait me calmer produit-elle sur moi un trouble que je ne peux définir !

NADJA, à part.

Et lui aussi ! (Haut.) Tu éprouves d'abord comme un éblouissement subit ?

SÉLINO.

Oui !

NADJA.

Et puis, comme une chaleur... qui te parcourt !

SÉLINO.

Oui !

NADJA.

Et se porte avec force... là !

(Montrant son cœur.)

SÉLINO.

C'est vrai !... O puissante déesse... vous lisez au fond des âmes... vous savez tout... vous devinez tout !

NADJA.

N'est-ce pas?

SÉLINO.

Eh bien! d'où cela vient-il?

NADJA.

D'où cela vient-il?... de la présence de la divinité. Voilà!

SÉLINO.

C'est donc cela! et quand elle se dérobe à nos regards... je suis malheureux... je suis triste... je ne rêve qu'au moment de la revoir!

NADJA.

Ce sont de bons sentiments.

SÉLINO.

Eh bien!... permettez-moi donc d'être admis à l'honneur de vous contempler deux fois par semaine, au lieu d'une!

NADJA.

Le sanctuaire sera ouvert pour toi tous les jours, si tu le désires!... Il faut bien faire quelque chose pour les fidèles.

SÉLINO.

Ah! que vous êtes bonne!

NADJA.

C'est la nature des déesses! Elles sont toujours très-bonnes, très-douces et très-clémentes... Mais pourquoi venais-tu ici, ce matin, au temple?

SÉLINO.

Pour me marier.

NADJA, *avec colère.*

Toi!...

SÉLINO.

Moi-même!

NADJA.

Et sans m'en prévenir ..

SÉLINO.

Trincoli, le grand-prêtre, ne vous a-t-il pas dit... que Zilia, sa nièce...

NADJA.

Quoi ! cette petite Zilia... qui tout à l'heure... et c'est toi qu'elle aime, toi qui l'épouses ?

SÉLINO.

Oui, vraiment...

NADJA.

Et tu crois qùe devant moi !...

SÉLINO, à part.

Eh bien ! la voilà en colère. Elle qui est toujours si bonne et si clémente...

(On entend un coup de tam-tam.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; LE PEUPLE et LES PRÊTRES entrant dans le temple, puis SIMOUN et TRINCOLI.

LE CHOEUR.

AIR du Cheval de Bronze.

Pour fêter ce mariage,
Hâtons-nous tous d'accourir. .
Bientôt il va s'accomplir...
O Brahma !
Nous voilà...
Ta déesse est là !
Aux époux joie et plaisir...
Car Brahma doit les bénir !...
A genoux,
Prions tous
Pour les époux.
Oui, suivant l'antique usage,
De nos célestes concerts,

En signe d'heureux présage,
Faisons retentir les airs...
O Brahma! daigne bénir
L'hymen qui va s'accomplir.
O Brahma! etc.

NADJA.

Qu'est-ce que cela signifie? que me veut-on?

TRINCOLI.

Fille de Brahma, auguste déesse, ce peuple vient assister au mariage de Sélino avec ma nièce Zilia.

NADJA.

C'est inutile. Ce mariage ne se fera pas!...

TRINCOLI.

Vous qui deviez le bénir...

NADJA.

Je m'y oppose, je le défends!

TRINCOLI, *à part.*

Encore un de ces caprices qui lui prennent tous les jours! (*Haut.*) Et ne pourrais-je savoir pour quelle raison...

NADJA.

La raison! c'est vous qui me le demandez?... la raison!... c'est que je ne le veux pas! la raison, c'est que ce mariage offense Brahma! car Sélino et sa fiancée sont coupables... d'impiété... ils ont osé hier dans le bois sacré... s'embrasser!

TOUS.

O ciel!...

TRINCOLI, *bas à Sélino.*

Est-ce bien possible?

SÉLINO, *de même.*

Eh oui... vraiment... nous n'étions que nous deux et cependant elle le sait.

SIMOUN.

C'est inouï ! elle sait tout !

NADJA, à Trincoli.

Vous m'aviez demandé pour ce soir un beau temps, vous ne l'aurez pas. Il y aura un orage... un orage épouvantable...

TRINCOLI, à part.

Et mon baromètre qui est au beau fixe !. .

SIMOUN.

C'est fait de nous...

TRINCOLI, à part.

Cela ne peut pas durer ainsi ! (Haut.) Mais ma nièce qui va venir pour ce mariage...

NADJA.

Je lui défends de paraître devant moi.

TRINCOLI.

Quoi ! cette pauvre Zilia...

NADJA.

Je défends qu'on me parle d'elle... ou sinon...

TRINCOLI.

Mais enfin elle adore Sélino... elle en est aimée...

NADJA, hors d'elle-même.

Ah ! elle est aimée...

TRINCOLI.

Oui !...

NADJA.

Je la change en perruche !...

SIMOUN, joignant les mains d'effroi.

O ciel ! une si jolie fille !...

NADJA, à Trincoli.

Tant pis pour elle ! tu l'as voulu... c'est fait !... et

n'ajoute pas un seul mot, sinon... (*Elle le menace.*) Car apprenez que rien ne résiste à la volonté et à la puissance de Nadja !

SCÈNE X.

LES MÊMES ; ZILIA, *paraissant habillée en mariée; puis* MARDOCHE.

ZILIA.

Me voici !...

TOUS.

O ciel !

SIMOUN, *à part.*

Pas encore envolée !

NADJA, *furieuse, allant à elle et la regardant.*

Comment... c'est toi ! c'est bien toi ! Et malgré mes ordres... encore jeune fille !... et en mariée !... (*Se regardant elle-même avec étonnement.*) Qu'est-ce que cela signifie ?

TRINCOLI, *qui est monté sur les gradins qui mènent au sanctuaire, se tournant vers le peuple.*

Cela signifie... que la puissance et la mission de Nadja sont terminées.

SIMOUN.

Grand Dieu !...

TRINCOLI, *continuant.*

Que fille de Brahma...

SIMOUN, *à genoux au bas des gradins.*

Et ce que vous me disiez ce matin...

TRINCOLI, *à part, avec impatience.*

Imbécile ! qui va me compromettre. (*Pendant ce temps, Mardoche, placé près de la statue, écoute. — Trincoli, continuant à voix

haute en s'adressant au peuple.) Brahma rappelle à lui sa fille bien-aimée!

ZILIA.

Est-elle heureuse!

TRINCOLI.

Sortie de l'Océan, c'est à l'Océan qu'aujourd'hui même nous devons la rendre!

MARDOCHE, à part.

Elle est perdue!

TRINCOLI.

Et pour qu'elle parte d'une manière digne de son rang, nous nommons pour l'accompagner le fidèle Simoun.

SIMOUN, effrayé.

Moi!

(On entend en ce moment, au loin, un coup de canon.)

TRINCOLI, à part.

Quel est ce bruit?

MARDOCHE, à part.

Et l'amiral qui rappelle son canot!

(Il passe derrière la statue sans être aperçu.)

LE CHOEUR.

AIR: Dans le sein des nuages. (Finale du 1er acte du *Cheval de Bronze.*)

Est-ce encore un miracle?
Quelque nouvel oracle
Vient-il pour nous des cieux?
Quel bruit s'est fait entendre?
Brahma va-t-il descendre
Et paraitre à nos yeux?

MARDOCHE, parlant par la bouche de la statue.

Oui! je descends vers vous! moi, Brahma, votre maître!

(Chant.)

TOUS, tombant à genoux.

Brahma, lui-même! ô ciel!...

MARDOCHE, parlant.

Trincoli, mon grand-prêtre, a dit la vérité!

TRINCOLI, parlant, à part.

Pas possible!

MARDOCHE, voyant d'Esterville et ses matelots entrer par le souterrain à gauche.

Voici les fils de l'Océan qui viennent aujourd'hui chercher Nadja, notre fille; et pour l'accompagner j'ai choisi mes fidèles serviteurs Mardoche et Sélino.

(Trincoli, entendant parler la statue et soupçonnant quelque supercherie, descend les gradins, s'approche de la statue, et montant sur un tabouret qui est au pied de la statue, veut voir celui qui parle; mais au même instant Mardoche a cessé de parler et le guichet se referme. — Chant.)

SÉLINO.

Merci! Brahma! merci!...

ZILIA.

Me voilà veuve! et le jour même
De mon hymen!...

MARDOCHE, paraissant au haut des gradins, à l'entrée du sanctuaire.

Que Brahma soit béni!

LE CHOEUR, se relevant et apercevant d'Esterville et ses soldats.

O surprise! ô miracle!
Et quel nouvel oracle
Est venu retentir!
C'était Brahma lui-même.
A son ordre suprême
Il nous faut obéir!

MARDOCHE.

O facile miracle!
J'ai fabriqué l'oracle
Dont je vais me servir.
J'ai fait Brahma moi-même;
A mon ordre suprême
Il me faut obéir.

D'ESTERVILLE.

O facile miracle !
Il a dicté l'oracle
Dont je vais me servir.
Pour sauver ce qu'il aime
Partons à l'instant même.
Allons ! il faut partir !

(Deux matelots de d'Esterville sont devant la porte du souterrain. Mardoche, Nadja, Sélino, Simoun, sont prêts à partir.)





ACTE DEUXIÈME

Un appartement de l'hôtel de la duchesse de Montauron. Porte au fond. Deux portes et deux croisées latérales

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, assise, GÉRONVAL, près d'elle.

GÉRONVAL.

Oui, madame la duchesse, je ne vois dans Bordeaux que des gens enchantés du bonheur qui vous arrive. Tout le monde me charge de vous complimenter sur le retour de monsieur votre fils.

LA DUCHESSE.

Je leur suis obligée et à vous aussi, mon cher monsieur Géronval.

GÉRONVAL.

Et c'est ce jeune d'Esterville qui vous l'a ramené... ce jeune officier de marine que je voyais souvent ici.

LA DUCHESSE, à part.

Trop souvent peut-être... pour ma fille!

GÉRONVAL.

Avec le secours de Mardoche votre ancien intendant; ce bon Mardoche, je me le rappelle encore... et nous autres financiers... moi, par exemple, qui ai de tout avec de l'argent... il faudra que j'aie aussi un ancien et fidèle serviteur... si ce n'est pas trop cher...

LA DUCHESSE.

Je vous cède celui-là pour rien... ça n'est pas trop...

GÉRONVAL.

Mardoche... à qui vous devez le retour de votre fils !

LA DUCHESSE.

Dites plutôt sa perte... oui, mon cher Géronval, à vous, mon futur gendre, je peux confier toutes mes craintes pour l'honneur d'une maison dont vous allez bientôt faire partie.

GÉRONVAL.

Parlez, duchesse, parlez !

LA DUCHESSE.

Le duc de Montauron, mon mari, dont la noblesse remonte aux croisades, s'était ruiné dans le système de Law.

GÉRONVAL.

Et moi, simple commis aux aides... je m'y étais enrichi, ce qui me permettait d'aspirer aux plus illustres alliances... aussi...

AIR : Corneille nous fait ses adieux.

Je vous demandai hardiment
Votre fille, l'aimable Hortense.

LA DUCHESSE, d'un air de dédain.

Il fallait la mettre au couvent
Ou la livrer à la finance !
Longtemps mon amour maternel
Entre les deux tint la balance...

GÉRONVAL.

Et mon argent m'a sur le ciel
Fait obtenir la préférence !

LA DUCHESSE.

Mais parce que j'ai bien voulu ne pas y regarder de trop près pour ma fille, il n'en sera pas de même pour mon fils, pour l'unique héritier des ducs de Montauron... d'autant plus que son amour...

GÉRONVAL.

Il est donc amoureux?

LA DUCHESSE.

Eh! sans doute... de cette petite fille que vous savez. .

GÉRONVAL.

Cette déesse sauvage!

LA DUCHESSE.

Élevée dans cette pagode où ils ne connaissent ni rangs, ni dignités... où ils ne savent même pas ce que c'est qu'un duc... un Montauron!... cette enfant, fille d'un intendant, s'est permis d'inspirer à mon fils une passion dont vous ne pouvez vous faire idée...

GÉRONVAL.

Et elle?

LA DUCHESSE.

Elle se laisse adorer comme une personne de naissance .. qui en aurait l'habitude et qui n'aurait fait que ça toute sa vie.

GÉRONVAL.

Où est cette jeune fille?

LA DUCHESSE.

Ici dans mon hôtel... depuis quelques jours, depuis son arrivée. J'étais bien obligée de donner asile à elle et à ce Mardoche, qui me ramenait mon fils. Je les ai comblés d'égards et de bons procédés. J'ai fait manger le père avec mes gens... Je comptais placer la fille auprès de moi... en qualité de femme de chambre, et pendant que Charles se livre à ses études, à ses devoirs de gentilhomme, j'aurais peut-être fermé les yeux... sur... un caprice!... mais une passion qui va jusqu'à l'idolâtrie!... Charles va devenir majeur... il pourrait... une mésalliance!... vous comprenez?...

GÉRONVAL.

Très-bien!...

LA DUCHESSE.

Plutôt mourir!... aussi j'ai compté sur vous pour obtenir... ce qu'aujourd'hui on ne refuse jamais quand il s'agit de sauver l'honneur d'une grande famille... mais silence!... voici ma fille!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, GÉRONVAL, HORTENSE.

HORTENSE, à part.

Ah! mon Dieu ! c'est lui! (Haut et saluant.) Monsieur Géronval!

GÉRONVAL.

Qui venait vous rappeler, ainsi qu'à madame votre mère, son invitation à la fête qu'il donne ce soir... elle sera assez remarquable.

AIR : Pour éblouir celle qu'il aime.

Mon feu d'artifice, j'espère,
Surpassera par son bouquet
Ceux qu'à la belle Lavallière
Offrait le financier Fouquet!
Car j'ai, comme lui, la richesse,
Et vous le savez bien, duchesse,
(Regardant Hortense.)
Avec l'argent on a de tout!

HORTENSE, à part.

Hormis l'esprit et le bon goût! (*Bis.*)

LA DUCHESSE.

Mais venez, Géronval, j'ai à vous parler de cette affaire importante...

GÉRONVAL.

De... notre mariage? (Regardant Hortense.) Ne rougissez pas... nous vous laissons.

(Il sort par la porte à gauche avec la duchesse.)

SCÈNE III.

HORTENSE, puis NADJA habillée à la créole. Costume de Virginie, ou à peu près, dans *Paul et Virginie*.

HORTENSE.

Et c'est là celui que je dois épouser! et personne pour me protéger!... pas même le frère que le ciel m'a rendu depuis quelques mois seulement... ah! je suis bien malheureuse!

NADJA, entrant par la porte du fond et regardant autour d'elle.

Mon père ne m'a pas emmenée avec lui et m'a laissée dans cette pagode... qui est bien triste et bien ennuyeuse... quand Sélino... c'est-à-dire quand monsieur le duc n'y est pas. Monsieur le duc... c'est ainsi qu'il faut l'appeler. Quel vilain nom! et puis il ne vient plus comme là bas attendre mon réveil... il ne vient jamais. Depuis trois jours à peine si je l'ai vu deux fois... ça lui fait de la peine... ça le fait pleurer... (Levant les yeux.) Ah mon Dieu!... sa sœur... qui pleure aussi.

HORTENSE, essuyant vivement ses yeux.

Moi! du tout!

NADJA.

Ah! je l'ai bien vu! tout le monde pleure donc ici?

HORTENSE.

Eh bien! oui... Nadja! il n'y a que toi à qui je puisse, à qui j'ose le dire!... j'ai bien du chagrin!

NADJA.

Ah! dame! si j'étais encore déesse... tu n'en aurais bientôt plus!

HORTENSE.

Comment cela?

NADJA.

Je te l'ôterais!... car, là-bas, je n'avais qu'à dire : je veux!...

HORTENSE.

Toi! une femme!

NADJA.

Oui, sans doute, mais ici...

HORTENSE.

Ce n'est plus cela! on dit bien que les femmes règnent et commandent... mais en réalité elles obéissent toujours... à commencer par moi... que l'on veut marier...

NADJA.

Te marier!... je sais ce que c'est. Zilia me l'a dit. Elle en était bien joyeuse!

HORTENSE.

Et moi bien triste.

NADJA.

Cela dépend donc du climat?

HORTENSE.

Non, mais du mari, quand on est mal tombée!

NADJA.

Est-ce qu'on ne peut pas changer?

HORTENSE.

Non!

NADJA.

C'est mal vu! il faudrait alors en choisir un bien à son gré!

HORTENSE.

Je ne demanderais pas mieux!

NADJA.

Tu en as donc un?

HORTENSE.

Oui, sans doute... jeune, aimable, bien fait...

NADJA.

Comme Sélino! Je comprends!

HORTENSE.

Mais sans naissance.

NADJA.

Je ne comprends plus! Il n'est donc pas né?

HORTENSE.

Si vraiment... mais sans fortune!

NADJA.

Et la fortune, qu'est-ce que c'est?

HORTENSE, souriant.

Ce n'est pas facile à t'expliquer! Chez nous, vois-tu bien... le bonheur dépend de plus ou moins de petites médailles en argent ou en or que l'on possède...

NADJA.

C'est singulier... à Eldorado il y avait de l'or... mais on le laissait à terre... à ses pieds!

HORTENSE.

Ici... c'est bien différent. Et pour les ramasser on se courbe souvent bien bas... car celui qui en a réuni le plus est toujours bien vu et bien reçu partout! C'est chez nous la marque de l'estime et de la considération...

NADJA.

J'entends! Il n'y a alors que les honnêtes gens... qui en portent!

HORTENSE.

Mais du tout... et souvent même... au contraire...

NADJA.

C'est un drôle de pays que le vôtre!

HORTENSE, vivement.

Enfin, le mari que ma mère a choisi est un financier; c'est-à-dire un homme qui a beaucoup de ces petites médailles! Et celui que je choisirais moi... est un jeune officier... c'est-à-dire quelqu'un qui en a bien peu... mais je l'aime !

NADJA.

D'amour ?...

HORTENSE.

Oui.

NADJA.

Comme Zilia... Je sais ce que c'est... et il t'a embrassée ?

HORTENSE, vivement.

Moi !... par exemple!

NADJA, froidement.

Là-bas c'était l'usage ! (Naïvement.) Ce n'est donc pas comme cela... ici ?

HORTENSE, baissant les yeux.

Je ne crois pas!... Il venait souvent chez ma mère... à nos soirées... à nos bals... mais jamais il n'aurait osé élever les yeux jusqu'à moi... et il ne se doute même pas que je pense à lui.

NADJA.

Alors, il faut le lui dire, et tout de suite.

HORTENSE, vivement.

L'honneur le défend ! une jeune fille ne peut pas avouer à quelqu'un qu'elle l'aime !...

NADJA.

Eh bien !... je le lui dirai pour toi!

HORTENSE.

Garde-t'en bien! Et si tu le voyais, au contraire...

NADJA.

Je le connais donc ?

HORTENSE.

Mais sans doute... à bord de ce bâtiment qu'il commandait...

NADJA.

D'Esterville !

HORTENSE, *à voix basse.*

Lui-même ! (*A mi-voix.*) Il est bien... n'est-ce pas ?

NADJA.

Tu as raison ! et je serais ingrate, si je n'étais pas de ton avis. Charles, ton frère, était sur le vaisseau-amiral avec Simoun, un prêtre de Brahma que M. de la Bourdonnaye avait nommé son domestique, une dignité de ce pays, tandis que mon père et moi, nous étions sur un bâtiment plus petit avec d'Esterville, qui ne s'occupait que de moi !

HORTENSE, *étonnée.*

En vérité !

NADJA.

Il me regardait toute la journée... attentif à deviner mes moindres volontés.

HORTENSE, *avec jalousie.*

Et cela ne te semblait pas singulier?

NADJA.

Mais non ! c'était comme ça dans la pagode !... et même un jour que mon père n'était pas là... il se mit en silence à genoux devant moi...

HORTENSE.

Est-il possible !...

NADJA.

Dame !... comme tout le monde... dans la pagode !...

HORTENSE, à part.

Ah! c'est indigne! (Haut.) Et qu'a-t-il ajouté? que vous a-t-il dit?

NADJA.

Rien. Mon père rentrait dans ce moment; mais depuis trois jours que nous sommes arrivés... il vient souvent ici...

HORTENSE.

C'est vrai. (A part.) Et je croyais que c'était pour moi!

NADJA.

Il est si affectueux... si bon... enfin, il a l'air si aimable... que tu as bien raison de l'aimer... de l'aimer comme Zilia... n'est-ce pas... d'amour...

HORTENSE.

Et toi?

NADJA.

Moi...

HORTENSE.

Tu n'y penses pas?

NADJA.

Jamais...

HORTENSE, l'embrassant vivement.

Ah!...

NADJA, étonnée.

Qu'a-t-elle donc?... elle se trompe!...

HORTENSE.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Ah! pardonne ce mouvement
A mon bonheur, à ma franchise!

NADJA.

Mon cœur en est reconnaissant,
Mais je crains fort quelque méprise.

Ce baiser n'était pas pour moi,
Ou du moins j'ai cru le comprendre !
(Voyant d'Esterville qui paraît à la porte du fond.)
Mais ô bonheur !... c'est lui... je croi !
(Bas à Hortense.)
Ne crains rien !... je vais le lui rendre

HORTENSE, la retenant à voix basse.

Garde-t'en bien !

SCÈNE IV.

LES MÊMES; D'ESTERVILLE.

NADJA, à d'Esterville qui salue respectueusement.

Eh! mon Dieu ! comme tu as l'air triste.

HORTENSE, bas à Nadja.

Il ne faut pas le tutoyer... il faut lui dire *vous*.

NADJA.

Il est seul !

HORTENSE, bas.

N'importe !

NADJA.

Et il faut lui parler... comme s'il était plusieurs ?

HORTENSE.

Sans doute. (Haut.) Oui, monsieur le capitaine, j'ai remarqué, ainsi que Nadja, un air sombre qui ne vous est pas habituel.

D'ESTERVILLE.

Ah ! c'est que tout m'accable à la fois, mademoiselle. Mon père ne m'avait laissé pour tout espoir de fortune qu'un procès qui durait depuis dix ans, et ce procès... je viens de l'apprendre... ce matin...

HORTENSE, avec intérêt.

Eh bien ?...

D'ESTERVILLE.

AIR : Quel art plus noble et plus sublime. (Une Visite à Bedlam.)

Je l'ai perdu !... quelle infamie !
Je l'ai perdu complétement !

NADJA.

Qu'est-ce qu'un procès, je vous prie?

D'ESTERVILLE.

Un procès ! mais c'est un tourment
Le plus grand qu'on puisse connaître !
C'est un supplice continu !...

NADJA, lui prenant la main.

Ah ! quel bonheur !... vous devez être
Bien content de l'avoir perdu !

D'ESTERVILLE.

Ah ! si ce n'était que cela !... mais un coup plus terrible pour moi... dans ce moment du moins... à peine arrivé, je reçois de l'amirauté l'ordre de me rembarquer... je pars cette nuit... à bord de l'*Atalante*.

HORTENSE à part.

O ciel !...

D'ESTERVILLE.

Je ne pourrai même pas assister ce soir au bal auquel M. Géronval m'avait invité... ni aux fêtes qui se préparent... il faut m'éloigner de Bordeaux... (Regardant Nadja.) dans le temps où j'aurais eu le plus de plaisir à y rester.

HORTENSE, à part et montrant Nadja.

C'est elle qu'il regarde.

D'ESTERVILLE.

Je fais voile pour la Martinique, (A Hortense qui vient de se laisser tomber dans un fauteuil.) où madame la duchesse votre mère a une partie de sa famille, et je venais avant mon dé-

part lui demander ses ordres... (Il fait quelques pas vers la porte à gauche, qui est celle de l'appartement de la duchesse, et voyant Hortense assise qui lui tourne le dos, il dit à Nadja.) Ah ! Nadja ! vous ne refuserez pas ce bouquet ?...

NADJA.

Il est pour moi ?...

D'ESTERVILLE.

C'est un dernier souvenir... quelques-unes de ces fleurs que vous aimez tant.

Ensemble.

AIR : D'un trouble inconnu. (*Lestocq*, acte II, scène V.)

HORTENSE, regardant d'Esterville.

D'un trouble inconnu
Son cœur est ému !
Près d'elle, je voi
Son émoi !
Son front a rougi,
Il a tressailli !
Voyons, observons tout d'ici !

NADJA, regardant Hortense.

D'un trouble inconnu
Son cœur est ému !
Mais je l'ai juré, moi,
Je doi
Pour elle et pour lui
Me faire, aujourd'hui,
Leur interprète et leur appui !

D'ESTERVILLE, regardant Nadja.

D'un trouble inconnu
Son cœur est ému !
Son cœur est, je le voi,
Pour moi !
Oui, j'ai réussi,
Tout me dit ici
Que si j'aime, je plais aussi !

(Bas à Nadja.)

Prenez garde... observez la rose du milieu
Mon sort est dans vos mains... adieu...

NADJA, étonnée

Comment !

D'ESTERVILLE.

Adieu !

Ensemble.

HORTENSE.

D'un trouble inconnu ! etc.

NADJA.

D'un trouble inconnu, etc.

D'ESTREVILLE.

D'un trouble inconnu, etc.

(D'Esterville sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

HORTENSE, NADJA, qui est pensive.

HORTENSE, se retournant vivement.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'il t'a remis ?

NADJA.

Ce bouquet...

HORTENSE, avec ironie.

Il est superbe !

NADJA.

Et il m'a dit tout bas : Prenez-garde à la rose du milieu

HORTENSE, vivement.

En vérité !

NADJA.

Et il a ajouté en s'en allant : Vous tenez mon sort dans vos mains !

HORTENSE.

Ah ! voyons !

(Toutes deux regardent dans le bouquet.)

NADJA.

O ciel !... un petit papier... et il y a dessus... attends... attends... car je commence à lire : « Pour Nadja ! » (Voulant l'ouvrir.) Voyons...

HORTENSE, l'arrêtant.

Comment ! tu vas le lire ?...

NADJA.

Dame ! puisqu'on m'apprend... je pense que c'est pour cela !

HORTENSE.

Du tout. Une jeune fille... ne doit jamais recevoir ni ouvrir les lettres qu'on lui écrit.

(Elle la lui arrache des mains et la décachette vivement.)

NADJA.

Eh bien !... tu l'ouvres ?...

HORTENSE.

Moi !... c'est différent... ce n'est pas à moi qu'elle est adressée... (Lisant, à part.) O ciel... il l'aime... et demande à la voir... ce soir avant son départ... (Avec douleur.) Ah ! l'ingrat !

NADJA.

C'est Charles !

HORTENSE.

Mon frère... que dans ce moment... je ne puis recevoir... Reste avec lui ! je l'aime mieux !

NADJA, gaiement.

Et moi aussi !

(Hortense sort vivement par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

NADJA, CHARLES, en habit français, poudré et l'épée au côté, entrant par la porte du fond.

CHARLES, poussant un cri de joie.

Nadja !

NADJA, regardant autour d'elle

Tu es seul?

CHARLES.

Oui.

NADJA.

Je peux donc ne pas t'appeler monsieur le duc ?

CHARLES.

Certainement... tu as congé ! et moi aussi !... au diable le rudiment !...

(Il jette en l'air un livre qu'il tenait à la main.)

NADJA.

A la bonne heure ! car il me semble que je parle à un autre ; et c'est tout au plus si je te reconnais ! (Le regardant.) Comme ils t'ont vieilli !... des cheveux blancs... à ton âge... mais c'est égal ! c'est bien toi... n'est-ce pas?

CHARLES.

Oui, sans doute ! et il y a si longtemps que je ne t'ai vue !

NADJA.

Le temps est bien plus long dans ce pays !

CHARLES.

J'aimais mieux notre île.

NADJA.

C'est ce que je disais tout à l'heure.

CHARLES.

Trincoli était moins ennuyeux avec les préceptes de Brahma... que ce monsieur en noir qu'ils m'ont donné pour m'apprendre le latin...

NADJA.

Le latin? c'est donc une langue... qu'on parle ici?

CHARLES.

Non. Nulle part! c'est pour cela qu'on commence par là!...

AIR : Aussitôt que je l'aperçois. (Azemia.)

On me l'apprend soir et matin!

NADJA.

Quel singulier système!

CHARLES.

Et je n'ai compris au latin
Qu'un verbe : *Amo*. Je t'aime
Et tous les jours il faut par cœur
Le dire à mon vieux précepteur,
Le dire, le dire, à mon précepteur!
Je suis tenté, dans ma colère,
De lui réciter le contraire!
Et si quelquefois (*Bis.*) je dis just', tiens! c'est, je croi,
Qu'en ce moment je pense à toi!

NADJA.

A moi, monsieur! c'est très-bien.

CHARLES.

Car dans tous mes chagrins, j'ai conservé l'habitude de t'implorer... de te prier! et si tu pouvais, Nadja, me délivrer du latin! et surtout de mon précepteur!

NADJA.

Impossible! il paraît... qu'en quittant notre île, j'ai perdu toute ma puissance.

CHARLES

Toute!

NADJA.

Eh! mon Dieu, oui.

CHARLES.

Je crois que tu te trompes...

NADJA.

En vérité?...

CHARLES.

Oui, car ta vue produit toujours sur moi le même effet... je tremble... près de toi, comme quand tu étais déesse.

NADJA, *lui prenant vivement la main.*

C'est vrai pourtant.

CHARLES.

Et maintenant encore... rien qu'en touchant ta main... j'ai comme la fièvre...

NADJA.

La fièvre!

CHARLES.

Oui...

NADJA.

Cela se gagne donc... et moi aussi!

CHARLES.

Et le cœur me bat... d'une force!

NADJA.

Moi de même!

CHARLES.

Bien vrai?

NADJA, *pressant sa main contre son cœur.*

Vois plutôt! et sais-tu d'où cela vient?

CHARLES.

Oui

NADJA.

Tu es donc plus savant que moi?

CHARLES.

Certainement! à bord de ce vaisseau où je parlais de toi... toujours de toi... ce que je prenais pour un sentiment religieux... c'était de l'amour, m'ont-ils dit! ce n'était pas Brahma que j'aimais en toi!... c'était toi-même!

NADJA, souriant.

Impie!...

AIR : Dire à moi sans mystère. (Elisca.)

NADJA.

Je ne suis plus déesse,
Mais je n'ai pas tout perdu!

CHARLES.

Vraiment!

NADJA.

Oui, si j'ai ta tendresse,
C'est le ciel qui m'est rendu!

CHARLES.

Vraiment! que ta divinité cesse,
Mais non jamais nos amours;
Et, mortelle, ou déesse,
Je t'adore toujours!

Ensemble.

CHARLES.

Oui, mortelle ou déesse
Mon cœur t'aimera toujours!

NADJA.

Oui, mortelle ou déesse,
Son cœur m'aimera toujours!

DUO.

CHARLES.

Pour moi rien n'est changé,
Puisque auprès de toi je peux vivre!

NADJA.

Et du bonheur que j'ai
Sans crainte ici mon cœur s'enivre!

CHARLES.

Toujours unis !

NADJA.

Toujours amis !

CHARLES.

En toi je crois.

NADJA.

Comme autrefois.

CHARLES.

Toujours je t'aime.

NADJA.

Toujours de même!

CHARLES et NADJA.

Eh bien ! mieux que là-bas, tous deux,
Ici, nous pouvons être heureux !

NADJA.

Là bas ! pauvre déesse
Vivait seule et sans ami...

CHARLES.

Ah! pour nous quelle ivresse!
Je puis être ton ami,
Et même aussi
Ton mari!
A moi ta main !

NADJA.

Bonheur soudain !

CHARLES.

Quel doux transport !

NADJA.

Quel heureux sort!

CHARLES.

Remplit mon âme!

NADJA.

Qui ! moi! ta femme?

CHARLES et NADJA.

Oui, bien mieux que là-bas, tous deux, etc.

NADJA.

Là-bas ! pauvre déesse, etc.

CHARLES.

Ah ! pour nous quelle ivresse, etc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; MARDOCHE.

MARDOCHE.

Eh bien!... eh bien, monsieur le duc... que faisiez-vous donc là?

NADJA.

Il se réjouit avec moi de ce que je ne suis plus déesse.

MARDOCHE.

Pourquoi cela?

NADJA.

Parce qu'autrefois par malheur j'étais trop au-dessus de lui pour qu'il fût mon mari... tandis que maintenant...

MARDOCHE.

Il est trop au-dessus de toi pour que tu sois sa femme!

CHARLES.

Que voulez-vous dire ?

MARDOCHE.

Que tour à tour trop haut ou trop bas... il y a, mes enfants, comme une fatalité qui vous empêchera toujours d'être de plain-pied. Madame la duchesse vient de me signifier nettement qu'elle aimerait mieux mourir que de reconnaître Nadja pour sa belle-fille.

NADJA.

Et pourquoi cela ?

MARDOCHE.

Parce que les duchesses... vois-tu bien, sont les déesses de ce pays.

CHARLES.

Ma mère vous a dit cela ?

MARDOCHE.

A moi, en personne, à moi qui venais de lui rendre son fils !... sans compter d'autres humiliations... et quoique philosophe... je n'y ai pas tenu ! je me suis mis en colère... non pour moi !... mais pour toi, mon enfant... Me proposer de te prendre comme femme de chambre !...

NADJA.

Un bel état ?

MARDOCHE.

Par exemple ! quand on a été déesse ! Dès demain, nous quittons cette maison !

CHARLES.

Avec moi ?...

NADJA.

Oui, oui, avec nous !...

MARDOCHE.

Non ! non !

CHARLES.

Et où irez-vous ?... que ferez-vous d'elle ?...

MARDOCHE.

Est-ce que je sais? brodeuse... modiste... couturière... J'aimerais assez couturière... mais elle n'a rien appris, elle ne sait rien... rien qu'être déesse !

NADJA.

On ne m'a élevée qu'à ça.

MARDOCHE.

N'importe ! elle ne mourra pas de faim... je me remettrai

en maison!... intendant, maître d'hôtel... je travaillerai pour deux!

CHARLES.

Et moi avec vous.

MARDOCHE.

Toi, un duc!... tu ne le peux pas! cela ne t'est pas même permis! Mais ta mère... te demande... va-t'en... va la retrouver, et adieu pour toujours!

CHARLES, *courant à Nadja.*

Moi je ne veux pas te quitter.

NADJA.

Ni moi non plus.

MARDOCHE.

Il le faut cependant.

CHARLES et NADJA.

Jamais! jamais!

MARDOCHE.

Pauvres enfants!... Ah! si j'étais noble... si j'étais riche seulement... on s'arrangerait du reste... et dans un pays où l'on foulait l'or aux pieds... je n'ai pas pensé seulement!... Ah! pourquoi ai-je quitté l'île?... (*Apercevant Charles et Nadja qui sont dans les bras l'un de l'autre.*) Eh bien, eh bien? Dieu me pardonne! je crois qu'ils s'embrassent... Qu'est-ce que vous faites là?

NADJA.

Nous pleurons!

MARDOCHE.

Ils appellent cela pleurer. (*A part.*) C'est la douleur qui les égare... (*Haut.*) Mais votre mère, votre sœur désirent vous voir.

AIR : Prenez pitié de ma misère. (Adhémar.)

Allons, il faut qu'on se sépare;

Hélas ! ils se font leurs adieux !
Pauvres enfants ! le sort barbare
Demain nous fait quitter ces lieux !
(A Charles.)
Venez, le plaisir vous appelle
Et l'on vous attend pour ce bal !

CHARLES, tenant toujours Nadja pressée contre lui.

J'aime mieux pleurer avec elle !

NADJA.

Ça le console !...

MARDOCHE.

C'est égal...

Ensemble.

MARDOCHE.

Allons, il faut qu'on se sépare,
Et c'est assez... c'est trop d'adieux !
Pauvres enfants ! le sort barbare
Demain nous fait quitter ces lieux.

NADJA et CHARLES.

Pourquoi faut-il qu'on nous sépare ?
Faisons-nous encor nos adieux !
Puisque demain, le sort barbare
Nous fait, hélas ! quitter ces lieux.

(Mardoche sort par la gauche en emmenant Charles qui résiste et qui tend les bras à Nadja.)

SCÈNE VIII.

NADJA, seule.

Quelle désolation, mon Dieu !... et je n'y comprends encore rien... si ce n'est que nous allons tous être malheureux et séparés ! pourquoi ?... parce que nous n'avons pas une collection plus ou moins grande de ces petites médailles... dont m'a parlé Hortense... En vérité, cela ferait rire...

si je ne les avais pas vus pleurer... tous les deux... mon pauvre père et puis Charles... ce qui est cause que je pleure aussi...

SCÈNE IX.

NADJA, GÉRONVAL, en grand costume de bal, suivi d'un valet de pied.

GÉRONVAL, à la cantonade.

Que la voiture attende sous le vestibule. (Au valet.) Prévenez ces dames... que c'est moi, M. de Géronval, qui viens les prendre et les conduire moi-même au bal... (Se retournant et apercevant Nadja qui s'est assise rêveuse et lui tournant le dos; à part.) Eh mais! n'est-ce pas là cette jeune fille que madame la duchesse veut, par mon crédit, faire jeter dans un couvent?... c'est absurde! il y a d'autres moyens plus faciles et plus doux de l'enlever à son fils... et je m'en charge pour rendre service à la famille... j'en ai subjugué de plus sauvages et comme l'on dit : « Jamais surintendant n'a trouvé de cruelles! » (Voyant Nadja qui porte son mouchoir à ses yeux.) Attaquons! j'arrive, je crois, dans un accès de mélancolie... (Haut.) Vous pleurez, ma belle enfant?

NADJA, tressaillant.

Ah! mon Dieu!... quelle est cette nouvelle figure?...

GÉRONVAL.

Ma physionomie l'a frappée.

NADJA.

Mon Dieu! qu'ils sont donc laids dans ce pays-ci, lui surtout... avec ces habits si grotesques...

GÉRONVAL, galamment.

Ce n'est pas moi... ma belle enfant, qui vous ferais pleurer...

NADJA.

Oh ! non, monsieur !... au contraire !... mais je ne peux pas en ce moment. J'ai trop de chagrin pour cela !

GÉRONVAL.

Des chagrins?... cela se trouve à merveille.

AIR : Puisque nous sommes au bal.

Écoutez, la belle des belles,
Le ciel m'a donné pour emploi
De consoler les demoiselles !
C'est mon état !

NADJA.

A vous ?

GÉRONVAL.

A moi !

NADJA.

Est-ce bien vrai !

GÉRONVAL.

Sur ma parole !
Surtout les belles aux doux yeux...
Voyons... veux-tu qu'on te console ?

NADJA.

Je ne demande pas mieux !

GÉRONVAL.

Dites-moi alors, qu'est-ce qui vous chagrine?

NADJA.

C'est de ne pas avoir des petites médailles... en or.

GÉRONVAL.

Vous voulez dire des louis d'or?

NADJA.

C'est possible ! je n'y tiens pas !

GÉRONVAL, à part.

Il paraît, au contraire, qu'elle y tient... et la jeune In-

dienne est d'une franchise... (Haut.) De sorte que vous en voudriez?

NADJA, naïvement.

Beaucoup!... où en donne-t-on?

GÉRONVAL, à part.

Voilà qui est singulier!... (Haut.) Mais moi d'abord, j'en ai! moi, Géronval le millionnaire, dont vous avez entendu parler.

NADJA.

Non.

GÉRONVAL.

J'en ai trop! et c'est ce qu'il faut pour être heureux!

NADJA.

C'est justement ce qu'on m'a dit. Alors... (Tendant la main.) Donnez-m'en...

GÉRONVAL.

A vous?

NADJA.

A moi!

GÉRONVAL.

Et combien?...

NADJA, tendant le pan de sa robe.

Donnez-m'en trop!

GÉRONVAL, à part et stupéfait.

Pardi! voilà une scène de séduction qui n'a pas été difficile à filer. (Haut.) Avec moi, mon ange, vous n'aurez qu'à parler... je me charge de votre sort... à vous et aux vôtres!

NADJA.

Comment cela?

GÉRONVAL.

En entrant... j'ai rencontré Mardoche votre père. Une ancienne connaissance. Je viens de l'envoyer à la terre du

marquis de Langeac, qui désire un intendant, et quant à vous, ma chère enfant, n'avez-vous pas été déesse... dans votre pays ?

NADJA.

Pendant quatorze ans.

GÉRONVAL.

Vous le serez encore ici... vous serez la mienne !... et les petites médailles, que vous aimez tant, vous tomberont en pluie d'or... et vous serez idolâtrée par moi, qui serai trop heureux de vous le dire à genoux. (Il s'y précipite.) Nadja ! Nadja ! vous me regardez et je vois que vous êtes rêveuse !

NADJA.

C'est vrai !

GÉRONVAL.

A quoi pensez-vous ?

NADJA.

A mon prédécesseur, dont le portrait était dans la pagode. C'est étonnant... comme vous lui ressemblez !

GÉRONVAL.

A qui donc?...

NADJA.

Au Singe vert !

GÉRONVAL, se relevant avec colère.

Mademoiselle, un pareil outrage !... (A part.) On vient...

NADJA.

Tiens ! un dieu !...

GÉRONVAL, à part.

Par bonheur, personne ne m'a vu. (Haut, et allant au-devant de la duchesse.) Enfin, tout le monde est prêt pour le bal.

SCÈNE X.

LES MÊMES; CHARLES, et HORTENSE, sortant de l'appartement à droite, LA DUCHESSE et D'ESTERVILLE, de l'appartement à gauche.

CHARLES, à Hortense.

Dieu ! ma sœur, comme vous êtes belle.

HORTENSE, tristement.

Il le faut bien, quand on va au bal ! (A Nadja.) Que dis-tu de ma robe?... est-ce qu'elle ne te plait pas ?

NADJA.

Non !... je la trouve trop courte... par en haut... n'est-ce pas, Charles ?

LA DUCHESSE, avec aigreur.

D'abord, mademoiselle, je vous ai défendu de l'appeler Charles.

NADJA.

Je l'avais oublié. Eh bien ! donc, et puisque vous allez au bal, adieu, monsieur le duc... amuse-toi bien.

LA DUCHESSE.

Encore !

D'ESTERVILLE.

Ah ! madame !... (A part.) Pauvre enfant !

(Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Charles près de l'appartement à droite du spectateur, puis Hortense assise, Nadja, d'Esterville debout. A gauche du spectateur, la duchesse et Géronval à l'extrême gauche.)

GÉRONVAL, bas à la duchesse.

Je vous livre la jeune insulaire, cette naïve Indienne, pour la petite personne la plus rusée, la plus coquette...

LA DUCHESSE.

Quand je le disais...

GÉRONVAL.

Je suis maintenant de votre avis... heureusement... le gouverneur sera à ce bal... nous obtiendrons de lui l'ordre que vous désirez... et je vous promets bien que ce soir...

(Il continue à parler bas avec la duchesse.)

NADJA, regardant Hortense, qui, assise à gauche, baisse tristement la tête.

Ah! comme elle est triste... je n'y tiens plus! (Bas à d'Esterville.) Il faut que je te parle.

D'ESTERVILLE, à demi-voix.

Pas devant ce monde.

NADJA, de même.

Comment donc faire?

D'ESTERVILLE, vivement.

Ils vont tous à ce bal... vous n'y allez pas... et tout à l'heure... ici... avant mon départ...

NADJA.

C'est bien!...

HORTENSE, qui a avancé la tête et qui vient d'entendre les phrases que d'Esterville et Nadja viennent d'échanger.

O ciel... un rendez-vous!

CHARLES, à sa sœur.

Qu'avez-vous donc?

Ensemble.

AIR : Si je l'osais. (*Les Diamants de la couronne*)

CHARLES.

Il faut partir!

(Regardant Nadja.)

Mon seul bonheur est de la voir!
L'ennui m'attend au plaisir de ce soir.
Oui, de ce bal je ne suis point jaloux,
Et demeurer près d'elle est bien plus doux!

NADJA, à part, regardant d'Esterville.

C'est entendu... c'est dit, je l'attendrai ce soir!

Mon cœur encor conserve un doux espoir !
Pour l'amitié, ce sentiment si doux,
Je promets d'être exacte au rendez-vous !

GÉRONVAL.

C'est convenu, c'est dit! du moins j'en ai l'espoir,
Oui, j'obtiendrai cet arrêt dès ce soir.
Pour nous venger, tout me semblera doux.
Elle sera bientôt sous les verroux !

HORTENSE.

Qu'ai-je entendu? mon cœur devait-il le prévoir?
Ah! la perfide!... elle l'attend ce soir !
A l'amitié maintenant fiez-vous!
Ah ! j'ai perdu mes rêves les plus doux!

D'ESTERVILLE.

Qu'ai-je entendu ? mon cœur bat d'amour et d'espoir !
Ils vont partir, elle m'attend ce soir.
Que ce moment à mon cœur sera doux !
Je promets d'être exact au rendez-vous !

LA DUCHESSE.

C'est convenu ! pour moi quel doux espoir !
Mon fils échappe au danger dès ce soir.
Il faut agir, il le faut. Hâtons-nous !
Vous le jurez ? je puis compter sur vous !

HORTENSE, *à part.*

Me voir trahie ainsi par elle,
Rien ne pourra me consoler !
(*Bas à Charles.*)
Et toi, dans ma douleur mortelle
Viens... j'ai besoin de te parler !

LA DUCHESSE, *bas à Géronval.*

Cet ordre qu'ici je réclame,
Il faut l'obtenir à l'instant !

GÉRONVAL, *à voix basse.*

Cette nuit même on va, madame,
Mettre la déesse au couvent !

(Reprise de l'ensemble.)

(Géronval offre la main à la duchesse, Charles à sa sœur ; d'Esterville sort par le fond avec eux.)

SCÈNE XI.

NADJA, seule.

Pauvre Charles ! comme il avait un air fâché et malheureux en allant à ce bal ! Et Hortense, sa sœur... le dépit et la colère brillaient dans ses yeux ! Elle, c'est différent... je sais bien pourquoi ? parce qu'elle aime d'Esterville... qui ne s'en aperçoit seulement pas... heureusement je suis là.

SCÈNE XII.

NADJA, D'ESTERVILLE.

NADJA.

Ah ! c'est toi... déjà !

D'ESTERVILLE.

Je ne suis pas sorti de l'hôtel... pendant qu'ils montaient en voiture, je me suis glissé sous le vestibule... Ils sont à cette fête pour toute la nuit.

NADJA.

Tant mieux !...

D'ESTERVILLE.

Et ton père ?...

NADJA.

Il n'est pas rentré... il est allé pour une place d'intendant chez M. de Langeac.

D'ESTERVILLE.

A deux lieues de Bordeaux... et nous sommes seuls, tout à fait seuls.

NADJA.

Et j'en suis bien contente!

D'ESTERVILLE.

Ah! c'est trop de bonheur!... et dans quelques instants, il m'est ordonné de partir.

NADJA.

C'est justement pour cela que je tenais à te voir...

D'ESTERVILLE.

Ne t'inquiète pas! (Lui montrant la fenêtre à droite.) D'ici l'on aperçoit mon vaisseau prêt à mettre à la voile; je serai averti du départ... Alors!... alors, je l'espère, je ne partirai pas seul!

NADJA.

Que veux-tu dire?

D'ESTERVILLE, avec passion.

Depuis le jour, Nadja... où je t'enlevai de cette île... si tu savais combien j'ai éprouvé de tourments jusqu'alors inconnus.

NADJA.

Et moi donc!...

D'ESTERVILLE.

Bien vrai?...

NADJA.

Est-ce que je mens jamais?...

D'ESTERVILLE.

Et pendant cette traversée... quand tu étais à mon bord, c'est-à-dire sous la sauvegarde de l'honneur et de l'hospitalité...

NADJA.

Je sais tout ce que je te dois!... je crois à ton amitié. Tu n'as pas besoin pour cela de me baiser la main... mais, si ça te fait plaisir... c'est égal...

D'ESTERVILLE, avec chaleur.

Mais alors tout s'opposait à mes vœux... et ta candeur même m'eût imposé le silence, quand l'honneur ne me l'eût pas commandé... mais le son de ta voix me faisait tressaillir.

NADJA, effrayée.

Tiens!...

D'ESTERVILLE.

Mais nuit et jour ton image... ne me quittait pas ..

NADJA, de même.

Est-il possible ?

D'ESTERVILLE.

Et ce trouble... cette émotion que j'éprouvais... juge de mon ivresse... en voyant que dans ce moment même... tu les comprends... tu les partages...

NADJA.

Oui.. oui... ce trouble... ces rêves... je connais tout cela... je l'éprouve!...

D'ESTERVILLE.

O bonheur!

NADJA.

Pour Charles... pour lui... pour lui seul...

D'ESTERVILLE, poussant un cri de désespoir.

Ah!... tu l'aimes... Nadja! moi qui venais t'offrir ma main, et t'emmener avec moi!... Tu l'aimes?

NADJA.

Est-ce ma faute?... devais-je te tromper?

D'ESTERVILLE.

Non!... et pourtant, Nadja, c'est bien mal de ne pas aimer qui nous aime!

NADJA.

Le crois-tu ?

D'ESTERVILLE.

Oui! c'est un crime!... c'est de l'ingratitude!

NADJA.

Eh bien! ce crime... que tu me reproches, tu le commets aussi dans ce moment.

D'ESTERVILLE.

Moi!...

NADJA.

Oui! toi qui parles, tu n'es qu'un ingrat. Et l'ingratitude est d'autant plus grande, que le bien que l'on t'offre est plus beau, plus précieux mille fois que celui que tu regrettes.

D'ESTERVILLE.

Que dis-tu?

NADJA.

Aveugle que tu es!... tu ne vois pas qu'il y a ici une jeune fille, belle, riche, adorée de tous, et qui ne pense qu'à un seul... à toi...

D'ESTERVILLE.

Ce n'est pas possible... Hortense!...

NADJA.

Elle t'aime... elle souffre... elle pleure!... Elle m'a fait promettre le silence! je l'ai juré! mais je suis son amie, je suis la tienne, et quand je manque à mon serment pour faire des heureux... (Portant la main à son cœur.) quelque chose me dit là que Brahma... ou tout autre, doit pardonner au parjure!...

D'ESTERVILLE, comme accablé par ses réflexions.

Elle a laissé tomber un regard sur moi!... moi, sans fortune, à peine gentilhomme... elle, d'une illustre maison!... ah! je ne suis pas digne d'un tel honneur!

NADJA.

Maintenant... non! mais il faut le mériter!

AIR d'Aristippe.

Il faut chasser une idée importune
Et m'oublier, moi, qui ne t'aime pas !
Il faut partir !... La gloire et la fortune,
Je le prédis, te suivront aux combats,
Et près de nous, bientôt tu reviendras !
Tu reviendras devant tout à toi-même,
Fier des succès, des titres obtenus !
Tu lui diras tout haut : Oui, je vous aime !
A moi, tout bas : Je ne vous aime plus !
Oui, grâce au ciel, je ne vous aime plus !

D'ESTERVILLE, avec émotion.

Nadja ! Nadja !

NADJA.

Toutes les deux nous te remercierons. Elle te dira : Mon époux... moi : Mon ami... Voyons ! voyons !... choisis... adoré d'elle... et aimé de moi ! ne le veux-tu pas?

GÉRONVAL paraissant dit à la duchesse qui n'est pas encore en scène.

Vous le voyez !...

(Puis Géronval se dirige avec précaution vers la porte du fond. Un coup de canon se fait entendre.)

D'ESTERVILLE.

C'est le signal du départ... ah ! comment résister à ta voix?... tu es ma divinité... tu es mon bon ange.

NADJA.

Non... mais ta sœur !

(Musique. Air : *Que le tyran frémisse*, finale du 3e acte de *Gustave III*. — Nadja se jette dans ses bras, et d'Esterville la presse sur son cœur. En ce moment, la duchesse paraît à la porte de l'appartement à gauche.)

D'ESTERVILLE, à Nadja.

Adieu... adieu...

(D'Esterville sort par la porte à droite. Nadja par la gauche, au premier plan.)

GÉRONVAL, ouvrant la porte du fond qui laisse voir plusieurs exempts.

Messieurs, exécutez vos ordres !...

(Les exempts se dirigent vers la porte à gauche, par laquelle Nadja est sortie.)

SCÈNE XIII.

GÉRONVAL, LA DUCHESSE, traversant le théâtre, CHARLES et HORTENSE, paraissant à la porte de l'angle à gauche.

HORTENSE, retenant Charles qui veut s'élancer sur le théâtre.

Non... je ne te quitte pas... et je t'empêcherai de faire une folie!...

CHARLES, se dégageant et s'élançant sur le théâtre.

Nadja! Nadja! où est-elle?

GÉRONVAL.

Partie!... enlevée par...

LA DUCHESSE, montrant la fenêtre à droite.

Par le capitaine d'Esterville, dont le vaisseau vient de mettre à la voile.

(Hortense et Charles poussent un cri. Charles, qui se soutient à peine, tombe à genoux près du fauteuil où Hortense vient de tomber sans connaissance, et se cache la tête dans ses mains.)

CHARLES.

Ah! c'est vrai!... Nadja!... l'infidèle!... ah!...

(Il tombe sur un siège.)

LA DUCHESSE, allant à lui.

Mon fils!

GÉRONVAL, voyant Hortense qui tombe sur un fauteuil.

Grand Dieu! ma prétendue!...





ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un pavillon élégant donnant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONVAL, seul.

Elle n'y est pas... Azoline est à Paris... à la répétition... et à Paris on m'a dit qu'elle était à sa campagne... à son château de Versailles... (Appelant.) Simoun!... (Se promenant avec agitation.) Ayez donc une inclination à l'Opéra!... ruinez-vous pour elle!... (Appelant.) Simoun!... où est-il, cet Indien... ce Caraïbe... le plus indolent des valets?... Simoun!...

SCÈNE II.

GÉRONVAL, SIMOUN.

SIMOUN.

Voilà! voilà! monsieur!...

GÉRONVAL.

Où étais-tu?...

SIMOUN.

En bas!... avec Verte-Allure, votre cocher, qui était sur son siège... les bras croisés.

GÉRONVAL.

Et toi, que faisais-tu?...

SIMOUN.

Dame!... j'aidais Verte-Allure!

GÉRONVAL.

Paresseux! sais-tu où nous sommes, ici?

SIMOUN.

Non, monsieur... c'est la première fois que j'y viens avec vous.

GÉRONVAL.

Et tu n'as pas causé avec les valets de la maison, comme un bon domestique doit le faire?... Tu ne les as pas interrogés sur leur maitresse?

SIMOUN.

Puisque je dormais...

GÉRONVAL.

Je te chasse!...

SIMOUN.

Pardi! la perte n'est pas grande!... (S'assoyant dans un fauteuil.) Je pourrai du moins me reposer.

GÉRONVAL.

AIR de Calpigi. (Tarare.)

A quoi nous sert donc d'être riches?
De votre or ne soyez point chiches,
Payez pour être bien servis!
Payez donc pour être chéris! (*Bis.*)
Et l'on se voit trompé sans cesse,
Par ses valets, par sa maitresse.
En vérité, c'est affligeant,
On n'a plus rien pour son argent.

J'aurais mieux fait, il y a dix-huit mois, de me marier... Mais mademoiselle de Montauron a préféré se jeter dans un couvent... et quand pour me consoler je m'adresse à l'Opéra... à la belle Azoline... (Se promenant avec agitation.) Six cent mille livres en moins d'une année!... C'est le Prince étranger

qui me l'enlève... c'est sûr... à moins que ce ne soit le surintendant des finances... je suis d'une jalousie!... si je pouvais obtenir par lui la ferme des gabelles... cela serait un dédommagement qu'il me doit... (Appelant.) Simoun! (A part.) Cela me ferait trouver sur-le-champ les sept à huit cent mille livres dont j'ai besoin et sans lesquelles... (Appelant avec impatience.) Simoun!...

SIMOUN, dans le fauteuil.

Qu'est-ce que c'est?...

GÉRONVAL.

Je retourne à Paris... (A part) et si elle n'est réellement pas à sa répétition, je reviens ici faire un éclat... Non, non, modérons-nous. Elle ne demanderait peut-être pas mieux que de rompre... et je dois être furieux... à l'amiable... (Haut.) Ma voiture!...

SIMOUN, froidement et toujours assis.

Comment dites-vous?...

GÉRONVAL.

Fais avancer ma voiture.

SIMOUN, de même.

Ça ne me regarde plus... vous m'avez donné mon congé.

GÉRONVAL, avec colère.

AIR : Nous allons nous mettre à table. (La Demoiselle à marier.)

De nouveau, dans ma colère,
Je le donne...

SIMOUN.

Je le reçois;
Et c'est beau, car, d'ordinaire,
Vous ne donnez pas deux fois.

GÉRONVAL.

Ah! je voudrais, Dieu me damne!
Si chez moi j'étais encor,
Te donner cent coups de canne,

De ma canne à pomme d'or,
Oui, de ma canne à pomme d'or.

Ensemble.

SIMOUN.

Ah! calmez votre colère!
Chacun de nous a ses droits;
Vous donnez peu, d'ordinaire,
Et moi toujours je reçois.

GÉRONVAL.

Tu crois en vain te soustraire
A mon pouvoir, à mes lois!
Insolent, crains ma colère;
Tu sauras quels sont mes droits!

(Géronval sort.)

SCÈNE III.

SIMOUN, seul.

Sa canne à pomme d'or!... comme c'est financier!... comme c'est impertinent, et il faudrait s'exténuer pour servir ces animaux-là!... Moi qui suis paresseux avec délices!.. c'est un reste de mon ancien état!... et depuis que je suis dans ce maudit pays d'Europe... depuis dix-huit mois, il faut travailler pour vivre!... quel abus!... O Brahma!... ô Nadja!... ô puissante déesse, que j'ai méconnue! c'est vous qui me punissez... d'avoir écouté les impostures de Trincoli... d'avoir consenti à servir tous ces faux dieux... qu'on appelle en Europe des maîtres et des bourgeois... qui vous laissent à table, debout et derrière eux, et ne vous abandonnent après eux les restes du sacrifice, qu'à la condition de travailler soir et matin... tandis que là-bas... commander au lieu d'obéir... manger et boire à volonté... et de première main!... Ah! que ne suis-je encore à Eldorado!

AIR : Depuis une heure entière. (Baroco.)

C'était bien plus commode ;
Je t'implore, ô Brahma !
Ah ! rends-moi ma pagode,
Ma déesse Nadja !
(Se retournant en regardant à droite.)
Mais est-ce un vertigo ?
Oh !
Et qu'aperçois-je là ?
Ah !
Quel miracle nouveau !
Oh !
C'est elle, c'est Nadja,
(Tombant à genoux.)
Ah !

SCÈNE IV.

NADJA, entrant par le fond, elle est habillée à la française ; SIMOUN, à genoux.

NADJA, entrant vivement.

Où suis-je ?... n'est-ce point un rêve, et après dix-huit mois de prison... quel pouvoir inconnu m'a transportée dans ces jardins magnifiques ?... Ah ! nouvelle surprise ! (Apercevent Simoun qui lève la tête.) Simoun !...

SIMOUN.

Oui, déesse !... oui, puissante Nadja !

NADJA.

Moi !... déesse !... comme autrefois !

SIMOUN.

Comme toujours... malgré les changements et transformations... que vous jugez à propos de prendre, ainsi que Brahma, votre père !

NADJA.

Toi, Simoun... mon ancien serviteur !..

SIMOUN.

Un apostat... un renégat... qui vous avait abandonnée un instant et qui vous revient plus fidèle que jamais! J'avais voulu, comme un imbécile, raisonner et comprendre... j'y renonce. Tout ce que vous me direz... je le crois d'avance... tout ce que vous m'ordonnerez, je le ferai...

NADJA.

Très-bien! en ce cas, réponds. Où sommes-nous?

SIMOUN.

J'ai cru d'abord être dans un pays qu'ils appellent Versailles... Il paraît que je me trompe... et qu'il n'existe pas...

NADJA.

Si vraiment! si j'en crois les leçons de géographie qu'on m'a données au couvent...

SIMOUN.

Au couvent... vous y avez été?

NADJA.

Pendant dix-huit mois... on m'y retenait sous prétexte de me donner de la religion!...

SIMOUN.

A une déesse!...

NADJA.

Et hier matin... un vieux monsieur, d'une figure respectable, est venu dans une voiture de la cour... me délivrer... et me conduire ici, à Versailles.

SIMOUN.

Nous sommes donc décidément à Versailles?

NADJA.

Eh oui, sans doute!

SIMOUN, *froidement.*

Comme vous voudrez!... ça m'est égal.

NADJA.

Il est parti pour rendre compte, disait-il, de sa mission, et m'a laissée dans un superbe salon doré... qui donnait sur un parc... je me suis élancée... ivre de bonheur et de liberté... j'ai couru... traversant les pelouses... les allées... et je suis arrivée jusqu'ici... voilà mon histoire !... Et la tienne ?...

SIMOUN.

En quittant Eldorado, et la pagode... je suis monté sur un grand vaisseau... où commandait M. de la Bourdonnaye, l'amiral, qui m'avait fait l'honneur de me prendre avec lui pour battre ses habits... cirer ses bottes... et autres détails de la vie intime... auxquels je renonçai, parce que cela me fatiguait... et je n'aime pas à me fatiguer. On me conseilla en débarquant de me mettre professeur de langue indienne... ma langue maternelle...

NADJA.

C'était une idée!...

SIMOUN.

On m'aboucha avec un savant... un professeur du Collège de France, nous ne pûmes nous entendre...

NADJA.

Comment cela ?

SIMOUN.

Il soutint que je ne savais pas l'indien!... Le fait est que je ne comprenais pas un mot du sien. Et toujours cherchant une condition où il n'y aurait rien à faire... je suis entré successivement chez une demi-douzaine de maîtres exigeants auxquels j'ai donné congé. Le dernier est M. Géronval, un financier.

NADJA.

Je le connais!... celui qui ressemble au Singe vert?

SIMOUN.

C'est vrai!... il y a quelque chose... il m'avait amené

avec lui... dans sa voiture... derrière... ici dans ce château.

NADJA.

Ce château!... quel est-il?...

SIMOUN.

Je ne le connais pas!

NADJA.

Et chez qui sommes-nous donc?...

SCÈNE V.

Les mêmes; MARDOCHE.

MARDOCHE.

Chez toi, ma fille!

NADJA, courant se jeter dans ses bras.

Mon père!

SIMOUN, étonné.

Son père!... et l'autre... et Brahma?

NADJA, dans les bras de Mardoche.

Après une si longue absence... après tant de tourments, quelle joie! quel bonheur de se retrouver!... mais vous seul pouvez m'expliquer...

MARDOCHE.

Tout à l'heure. Quel est cet étranger?

NADJA.

Ce n'en est pas un... c'est un ami, c'est Simoun.

MARDOCHE, passant près de lui.

Simoun!...

SIMOUN.

Qui est sur le pavé et qui cherche une place...

MARDOCHE.

Pour tout faire!...

SIMOUN.

Au contraire.

MARDOCHE.

J'ai ce qu'il lui faut... nous avons besoin d'un concierge... d'un suisse...

SIMOUN.

Encore un nouvel état... un Indien, qui devient Suisse !..

MARDOCHE.

Tu n'auras qu'à tirer le cordon...

SIMOUN.

Comme dans la pagode... cela me va!...

MARDOCHE.

As-tu toujours des extases ?...

SIMOUN.

Pas tant que je voudrais...

MARDOCHE.

Tu aimes donc toujours le bordeaux?...

SIMOUN.

Je ne suis pas exclusif... le champagne aussi.

MARDOCHE.

Eh bien ! commence par aller déjeuner!... si cela te convient.

SIMOUN.

AIR du vaudeville des Blouses.

Ce fut toujours mon usage ordinaire !

MARDOCHE.

Va donc ! l'office est là de ce côté.

NADJA.

Va, puis reviens, je reste avec mon père.

SIMOUN, *à part.*

Toujours son père !... allons, c'est arrêté

Elle en a donc plusieurs ?... Ça peut surprendre
Bien des nigauds qui voudraient raisonner ;
Mais à quoi bon employer à comprendre
Le temps qu'on peut passer à déjeuner !

Ensemble.

SIMOUN.

Oui, cet usage a toujours su me plaire,
Puisque l'office est là, de ce côté,
Ici restez auprès de votre père,
Moi, c'est par là que je me sens porté.

MARDOCHE.

A bavarder quand ton gosier s'altère,
Va, le remède est là de ce côté ;
Laisse-nous donc, et comme à l'ordinaire
Cours à l'office, où tu te sens porté.

NADJA.

O quel beau jour, et quel moment prospère !
Oui, de bonheur mon cœur est transporté...
Car chaque jour passé loin de mon père
Par mon amour tout bas était compté.

(Simoun sort.)

SCÈNE VI.

MARDOCHE, NADJA.

MARDOCHE.

Que je te contemple encore !... (Montrant Simoun qui s'éloigne.) Sa présence me gênait pour te regarder et t'embrasser... ah !... te voilà une belle demoiselle ! ce n'est plus la jeune fille gauche et timide, ne sachant rien de nos usages et de nos manières.

NADJA.

Je le crois bien, depuis dix-huit mois que je suis dans ce couvent...

MARDOCHE.

Dans cette prison...

NADJA.

J'ai appris tant de choses!... mais pas tout cependant!... et vous m'avez promis de m'expliquer...

MARDOCHE.

Je ne te dirai ni ma douleur quand je ne te vis plus, ni mes soins et mes démarches pour te retrouver! Qui intéresser à mon sort? j'étais pauvre! Au bout d'une année de courses inutiles, j'étais revenu à Bordeaux presque sans ressources... une seule! en quittant l'Eldorado, j'avais fait transporter à bord par d'Esterville deux ou trois barriques de médoc, débris de ma cargaison! vin précieux que je n'étais pas assez riche pour boire moi-même... mais avant d'en tirer parti, je voulus m'assurer s'il ne s'était pas détérioré pendant le voyage!... Les deux premières barriques, c'était du nectar... la troisième... c'est encore un mystère dont je ne puis me rendre compte, et que toi, déesse, tu pourrais seule m'expliquer; la troisième, la plus petite, ne contenait que du sable, du gravier auquel étaient mêlés par ci par là quelques pierres, des cailloux du pays!

NADJA.

Que l'on m'apportait, quand on n'avait rien de mieux à me donner! l'offrande du pauvre!

MARDOCHE.

Cailloux bruts qui ne laissaient pas de jeter un certain éclat, j'en montrai des échantillons à un lapidaire; le prix qu'il m'en offrit me donna l'éveil; je les fis tailler... J'en avais peu par malheur, et quelques-uns valaient à peine la taille... mais d'autres... un surtout était d'un tel volume, d'une si belle eau, qu'il ne pouvait convenir qu'à un roi... Dès ce moment, j'eus des protecteurs et des amis... j'étais riche! toutes les portes me furent ouvertes, j'arrivai à la cour... j'étais riche!... Je fus présenté au roi et au ministre, qui, émerveillés de mes diamants, désiraient les ache-

ter pour la couronne... Mais à quoi bon des millions! qu'en aurais-je fait?...

Air du vaudeville Les Scythes et les Amazones.

Je ne voulus rien céder, rien entendre,
Et le marché dut rester suspendu
Jusqu'à ce jour où l'on pourrait me rendre
Ce bien si cher, qu'hélas! j'avais perdu!
« Je veux ma fille!... ou bien rien n'est conclu! »
Grâce au pouvoir qui pour moi s'intéresse,
Grâce à mon or, que partout on sema,
J'ai retrouvé bien mieux que la richesse,
J'ai retrouvé le bonheur... le voilà!
Oui, loin de toi, qu'importait la richesse,
Mon vrai trésor, mon bonheur, le voilà!
Mon seul bien, mon trésor, le voilà!

NADJA.

C'est donc cela qu'on est venu hier me chercher de par le roi avec tant d'égards et de respect?

MARDOCHE.

Très-bien!

NADJA.

Mais pourquoi me conduire ici?...

MARDOCHE.

Parce que depuis deux jours cette propriété t'appartient... ma fille!... je cherchais pour toi un château, un palais, espérant d'un instant à l'autre que tu me serais rendue. Cette riche habitation était à vendre, à une condition : on désirait céder sur-le-champ... moi l'acheter tout de suite; nous avons été facilement d'accord. La propriétaire était une jeune et charmante danseuse de l'Opéra... qu'un prince étranger voulait enlever et épouser; pour cela il fallait quitter Paris incognito, malgré des engagements pris avec l'Opéra... et peut-être ailleurs encore... elle m'a donc supplié avec un sourire délicieux de ne pas parler avant quel-

ques jours de cette vente, dont elle a emporté le prix en partant.

NADJA.

Elle est partie...

MARDOCHE.

Depuis avant-hier, pour l'Italie, nous laissant chez nous... chez toi. Et maintenant que je t'ai revue, je vais conclure avec notre jeune roi le marché dont je t'ai parlé, prince aimable et galant qui désirait que tu lui fusses présentée, qui voulait dès hier t'envoyer des fleurs des serres de Versailles.

NADJA.

Des fleurs !... à moi !...

MARDOCHE.

Et parmi nos jeunes seigneurs... c'est à qui me demandera ma fille en mariage... oui, te voilà redevenue déesse... et plus que jamais !... car la divinité qu'on adore ici... c'est l'or! et tu en as!

NADJA.

Mais, mon père...

MARDOCHE.

Quoi donc?

NADJA.

Vous ne me parlez pas d'une famille...

MARDOCHE.

Les Montauron ?... ta bonne amie, Hortense ? elle voulait entrer au couvent... rassure-toi, nous la marierons à d'Esterville...

NADJA.

C'est bien... mais vous ne me dites rien...

MARDOCHE.

De Géronval... il se consolera... grâce à moi! il a besoin

dans ce moment de huit cent mille livres... pour lesquelles il est à mes genoux...

NADJA.

Lui !

MARDOCHE.

Comme tout le monde !... comme la duchesse de Montauron elle-même, dont l'orgueil s'est incliné jusqu'à ma caisse.. elle me demande de quoi payer les dettes de son fils...

NADJA.

De Charles !...

MARDOCHE.

Sélino... ce jeune insulaire autrefois si naïf... et si pur... aujourd'hui, un mauvais sujet... un libertin...

NADJA.

Ce n'est pas possible... un tel changement !...

MARDOCHE.

En dix-huit mois !... les avantages de la civilisation... il est devenu, comme on dit aujourd'hui, un roué... il consacre les nuits aux petits soupers, au brelan, au biribi et aux femmes aimables... Si j'évitais de t'en parler, mon enfant, c'est que je savais qu'il n'était plus digne de toi... et c'est moi, maintenant, qui m'opposerais à votre mariage... les millions ont droit de choisir, et j'ai choisi... un prince... oui, un prince... jeune, aimable... il te plaira, j'en suis sûr... et tu auras bientôt oublié Charles.

NADJA, *vivement.*

Oui... si je puis avoir des preuves... de...

MARDOCHE.

Tais-toi !... c'est notre nouveau concierge.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; SIMOUN, habillé en suisse d'hôtel.

SIMOUN, à moitié gris.

Comme autrefois !... c'est bien cela !... nous voilà revenus dans la pagode !

MARDOCHE, le voyant chanceler.

C'est-à-dire que tu as bu...

SIMOUN.

Comme autrefois ! toujours du même... celui du caveau sacré... je l'ai reconnu !

MARDOCHE.

Quand tu vidais les barriques de Brahma !...

SIMOUN.

Et que je remplissais le vide avec les cailloux du pays !

MARDOCHE et NADJA, poussant un cri de surprise.

AIR du vaudeville de Turenne.

Qu'entends-je ? ô ciel !

NADJA.

Quelle étrange aventure !

MARDOCHE.

Quoi ! ces cailloux...

NADJA.

Provenaient de ta main ?

SIMOUN.

J' l'atteste ici ! c'est la vérité pure !
Aussi pure que votre vin !

MARDOCHE, riant.

Ce bon Simoun, qui buvait notre vin...

NADJA.

Sans le vouloir, ô rencontre opportune !...

MARDOCHE.

Il nous enrichit en buvant !

SIMOUN.

S'il n'tient qu'à ça, j'pass'rai, dorénavant,
Mes jours à fair' votre fortune !

MARDOCHE.

Tu la partageras du moins !

SIMOUN, avec enthousiasme.

O Brahma !

NADJA.

Ta vie s'écoulera auprès de nous, à ne rien faire !...

SIMOUN, de même.

O Nadja ! je me le disais bien, depuis une demi-heure, c'est l'Eldorado !... c'est la pagode !... c'est même mieux encore !

MARDOCHE.

Comment cela ?

SIMOUN, toujours gris.

Imaginez-vous qu'à chaque instant, ce sont des offrandes qu'on apporte, comme autrefois, pour la déesse !

MARDOCHE.

En vérité !

SIMOUN.

Je tire le cordon. — « Entrez ! » — Des vases superbes, des vases sacrés... — « Pour qui ? — Pour votre maîtresse... » — Puis. (Faisant le geste d'offrir de l'argent.) — « Pour vous. » (Faisant le geste de mettre dans son gousset.) — « C'est bon ! » — On frappe encore !... (Faisant le geste de tirer le cordon.) Des paniers de fruits, de la part du vicomte ! du gibier que

le duc envoie de sa chasse ! O Brahma ! nos beaux jours sont revenus !

MARDOCHE, souriant en regardant Nadja.

Je comprends !

SIMOUN, balbutiant.

Vous comprenez !... Moi j'y ai renoncé ! Cela vaut mieux ! à telles enseignes que je viens d'ouvrir l'enceinte du temple à ce petit jeune homme, autrefois si dévot !... il ne m'a pas reconnu... mais, moi, je me suis dit, tout de suite : C'est le petit Sélino !...

NADJA, vivement et à part.

Charles !...

SIMOUN.

Qui vient sans doute, comme autrefois, apporter des fleurs à la déesse !... Il m'a glissé deux pièces d'or dans la main. (Les montrant.) « Entrez !... » et il m'a dit : « Cette lettre à l'instant à ta maîtresse !... »

(La tirant de sa poche.)

MARDOCHE, la prenant.

Donne !

NADJA, avec joie.

Vous voyez bien !...

MARDOCHE, qui a jeté les yeux sur le billet.

Ne te réjouis pas, mon enfant ! il y a sur ce billet : « Azoline... premier sujet de l'Opéra ! »

NADJA, se laissant tomber sur le fauteuil à gauche près de la croisée.

O ciel !

MARDOCHE, décachetant la lettre.

Et comme elle m'a prié d'ouvrir les lettres qui arriveraient pour elle... il n'y a pas de danger !... (Lisant.) C'est bien cela !... J'avais deviné d'avance, et elle aussi, le con tenu !

NADJA, *à part.*

Ah! je donnerais tout au monde pour le voir un instant! ne fût-ce que pour l'accabler de reproches!...

MARDOCHE, *qui a parcouru la lettre tout bas, l'achevant à voix haute.*

« J'attends votre réponse sous vos fenêtres, et si vous « ouvrez la croisée du petit pavillon... » (*Nadja pousse vivement la persienne qui est près d'elle et se lève vivement en voyant son père qui fait un pas vers elle. — Mardoche, lui tendant la lettre.*) Tiens, mon enfant, tu voulais des preuves!... il ne pouvait nous en arriver de plus évidentes; aussi, quand tu auras lu, je suis persuadé que tu oublieras bien vite M. de Montauron. Moi, je n'oublierai pas que son père a été notre maître et je vais demander, (*Montrant la lettre qu'il tient encore.*) pour le duel dont il parle, sa grâce au roi; de plus, nous paierons ses dettes!... Tout, en un mot, pourvu qu'il ne soit pas mon gendre! (*Lui remettant la lettre.*) Adieu!... lis et réfléchis. (*Se retournant vers Simoun, qui a tiré une bouteille de sa poche et qui boit.*) Toi, viens avec moi?

SIMOUN, *le suivant en chancelant.*

Oui, Brahma!

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE VIII.

NADJA, *seule, lisant vivement la lettre.*

« Mademoiselle, en garnison depuis trois mois à Stras- « bourg, je n'ai pu assister à vos débuts; les gazettes seules « et les lettres de mes amis m'ont appris vos succès et votre « beauté, et je vous adorais déjà, avant de vous connaî- « tre!... » (*S'interrompant avec indignation.*) Par exemple! (*Continuant.*) « Arrivé hier soir à Paris, j'ai couru à l'Opéra! Par « malheur, vous n'y dansiez pas! » (*S'interrompant.*) Je crois bien! elle était déjà sur la route d'Italie! (*Continuant.*) « Mais « au foyer, il n'était question que de votre dernier pas dans

« le ballet des *Égarements de l'Amour;* une vive discussion « étant engagée sur vous et sur une de vos rivales, la *Duchamp*, qu'on osait vous comparer ; dans mon indignation, « j'ai pris si hautement votre défense, qu'un monsieur s'en « est formalisé. Il s'est trouvé que c'était le duc de Modène, « un des adorateurs de la *Duchamp!* Nous nous sommes « battus à l'épée... » (Avec effroi.) O mon Dieu! « Le duc est « blessé et l'on me poursuit!... Je ne demande rien, mais « vous conviendrez, belle Azoline, qu'il serait trop cruel de « mourir pour vous sans vous avoir vue! J'attends votre « réponse sous vos fenêtres, et si vous ouvrez la croisée « du petit pavillon, je croirai qu'il m'est permis de tout « espérer! » (Avec terreur et colère.) *De tout espérer!...* et moi qui ai ouvert cette fenêtre!... (Courant à la croisée.) Ah! fermons-la... (Voyant la porte du fond qui s'ouvre.) Il n'est plus temps!...

(Elle tombe sur un fauteuil à gauche.)

SCÈNE IX.

NADJA, assise à gauche, CHARLES, entrant par le fond.

CHARLES, à part, gaiement.

Voilà les romans que j'aime! imprévus, rapides et sans exposition!

NADJA, à part, le regardant timidement.

C'est lui!... mon Dieu! quel changement!

CHARLES, s'avançant et apercevant Nadja, qui, assise sur le fauteuil, lui tourne le dos.

Elle tient ma lettre, qu'elle relit. (Haut.) Je vois, mademoiselle, que vous n'êtes point ingrate... et c'est beau. (S'approchant toujours.) Et puisque vous me le permettez... (La regardant et restant stupéfait.) O ciel!

NADJA, se levant gravement et d'un ton froid.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

CHARLES, troublé.

Ce que j'ai!... (A part.) Parbleu! c'est à confondre! et quoique cela ne se ressemble pas de manières et de tournure... (Haut.) Ne vous offensez pas, mademoiselle, de ma surprise... je veux dire... de mon admiration... Mais êtes-vous bien sûre... d'être Azoline?...

NADJA, feignant l'étonnement.

Comment, monsieur?...

CHARLES, cherchant à se reprendre.

Non!... je veux dire... Est-ce bien vous qui avez débuté il y a trois ans à Vienne, et cette année à Paris?

NADJA, froidement.

Oui, monsieur!

CHARLES.

Vous, dont l'archiduc fut le premier adorateur...

NADJA, à part.

Ah! mon Dieu!... mais c'est très-désagréable, un nom comme celui-là!...

CHARLES, vivement et voyant qu'elle hésite.

Ah!... ce n'est pas vous!

NADJA, vivement.

Si, monsieur!

CHARLES.

Vous, pour qui Géronval...

NADJA, effrayée.

Encore! (Vivement.) Oui, monsieur... (Avec impatience.) oui, oui, oui, oui!

CHARLES, de même.

Eh bien! mademoiselle, c'est prodigieux... incompréhensible!... et à moins que vous n'ayez une parente... une sœur...

NADJA, vivement.

Une sœur!... oui, vraiment!... perdue à deux ou trois ans... embarquée, naufragée!

CHARLES.

Ah! c'est donc cela!

NADJA.

Que du reste, je n'ai jamais connue.

CHARLES, avec chaleur.

Mais je l'ai vue, moi!

NADJA, de même.

Et vous l'aimiez?...

CHARLES, avec amour.

Si je l'aimais!... (Se reprenant.) Moi! jamais! C'était à peine un caprice!...

NADJA, à part.

Ah! l'indigne!

CHARLES, se retournant vers Nadja d'un air galant.

C'eût été différent, si elle avait eu, ma toute belle, ton élégance et ta grâce!

NADJA, sèchement.

D'abord, monsieur, je vous prie de ne pas me tutoyer!

CHARLES, riant.

Ah! très-bien! très-bien!... A cause du prince italien!... qui a, dit-on, supplanté Géronval! Est-ce que, réellement, vous seriez déjà princesse? Et quand il serait vrai!...

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (Les Gardes-marine.)

Votre Altesse, tout me l'assure,
Doit posséder un cœur clément;
Et pardonnez si sa figure
M'avait fait oublier son rang!
Déjà, d'ailleurs, sans vous connaître,
Vous le savez, je vous aimais!...

(Lui prenant la main.)
Le feu qui de loin nous pénètre
Brûle bien plus encor... de près!

NADJA, retirant sa main avec colère.

Comment croire, monsieur, à une pareille passion?

CHARLES, avec ironie.

Une passion!... (Riant.) Je n'ai pas parlé de cela! J'en suis revenu, grâce au ciel!

NADJA, à part.

Ah! mon père disait vrai!

CHARLES.

Ce qui n'empêche pas, belle Azoline, qu'on ne soit sensible! Sensibilité raisonnable, qui n'a rien d'exagéré dans son expression et surtout dans sa durée!

NADJA, retirant sa main qu'il veut prendre.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!

CHARLES, riant.

Non, vraiment! Vous m'avez accepté pour votre chevalier, vous m'avez dit : Venez! Et comme César, *je suis venu, j'ai vu*...

NADJA.

Laissez-moi, vous dis-je!

CHARLES.

Hein? quoi! de la rigueur et des grands airs!

AIR de la Fricassée.

Mademoiselle, on le saura,
Oui, vous seule
Êtes aussi bégueule!
Mademoiselle, on le saura,
Oui, vous faites du tort à l'Opéra!

Quoi! dans un pareil moment
Vous faites du sentiment!

Une duchesse, vraiment!
Eût du roman
Déjà brusqué le dénoûment !

Mademoiselle, on le saura,
Oui, vous seule
Êtes aussi bégueule !
Mademoiselle, on le saura
Oui, vous faites du tort à l'Opéra

NADJA, à part.

Est-il possible ? Eh quoi! c'est lui?
Ah ! plus d'espoir, tout est fini !

AIR : Quand une belle. (*Les Maris garçons*)

(Haut.)
Ah! c'en est trop ! pareil discours me blesse
A d'autres cœurs que votre amour s'adresse !
Votre tendresse (*Bis.*)
N'obtiendra rien avec de tels aveux!
Cessez ! cessez ! oui, je le veux !

CHARLES.

Quoi des façons et des airs de Lucrèce !
Ah ! c'en est trop !... Oui, c'est trop de sagesse,
Cœur de tigresse, (*Bis.*)
Il en est temps, répondez à mes vœux !
Finissons-en ! c'est ennuyeux !

NADJA, le repoussant avec indignation.

Sortez, monsieur. Sortez, je vous l'ordonne!

CHARLES, riant.

C'est parler en Roxelane !

NADJA, à part, tombant sur le canapé à droite.

O mes illusions! ô mes rêves perdus !

(Elle écrit vivement à la table qui est près d'elle.)

CHARLES, derrière elle, au milieu du théâtre.

Je m'éloigne, mademoiselle, je m'éloigne ! (A part.) C'est dommage ! Ne fût-ce que pour la ressemblance !... (Regardant

le panneau à gauche, et voyant paraître Géronval qui le referme mystérieusement.) Une porte qui s'ouvre avec mystère... C'est Géronval! Je comprends! on l'attendait!

GÉRONVAL.

Enfin! elle est ici! C'est bien heureux.

CHARLES, voyant la porte à droite près du canapé s'ouvrir également.

Un autre encore! Décidément je suis de trop!

(Il se rapproche de la porte du fond.)

SCÈNE X.

CHARLES, au fond du théâtre, NADJA, sur le canapé à droite, GÉRONVAL, ouvrant la porte à gauche, SIMOUN, entrant en ouvrant la porte à droite.

SIMOUN, toujours gris, et s'adressant à demi-voix à Nadja.

Brahma m'envoie savoir votre réponse!

NADJA, lui remettant le billet qu'elle vient d'écrire.

Tiens! la voici! va vite! (Simoun ferme la porte et disparaît.) J'obéirai! j'épouserai qui il voudra!

GÉRONVAL, entendant le bruit de la porte que Simoun vient de refermer et se retournant brusquement.

Elle n'y était pas seule! Il est donc vrai!... la perfide!...

CHARLES, qui était resté au fond les bras croisés.

Gare les explications!

(Il s'enfuit en riant.)

GÉRONVAL, qui a entendu l'éclat de rire.

Un rival!... et rire encore!... rire à mes dépens, (Se retournant vers Nadja.) après ce que j'ai fait pour vous!

NADJA, se retournant avec impatience.

Qu'est-ce encore?

GÉRONVAL, la regardant.

Dieu! que vois-je?... cette jeune fille... que l'autre an-

née... à Bordeaux... (D'un air méprisant.) la petite Nadja !...

NADJA, avec dignité.

La fille de Mardoche, monsieur !

GÉRONVAL, s'inclinant.

C'est vrai !... Ce riche capitaliste... qui m'a promis de me prêter...

NADJA.

Huit cent mille livres !... (Mouvement de Géronval.) Vous les aurez, monsieur, à une condition ; c'est que vous ne détromperez pas M. de Montauron, qui me prend pour Azoline...

GÉRONVAL, étonné.

Comment !

NADJA.

Vous ne lui parlerez plus de moi !

GÉRONVAL.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

NADJA.

Pas d'explication !

AIR : Je viens de voir notre comtesse. (Léocadie.)

Je veux de vous cette promesse,
Ou mon père, par mon avis,
Vous fermera soudain sa caisse !

GÉRONVAL, vivement.

Ah ! sans raisonner j'obéis !
A vos genoux je tombe, enchanteresse !

NADJA, à part et contemplant Géronval qui est à ses pieds.

Tu disais vrai, mon père... la richesse
Est, hélas ! la seule déesse
Que l'on adore en ce pays !

SCÈNE XI.

LES MÊMES; CHARLES, rentrant par le fond.

CHARLES, voyant Géronval aux genoux de Nadja.

C'est encore moi!... pardon!... désolé de déranger une réconciliation!... ce n'est pas ma faute!... la maison est cernée! c'est moi que l'on poursuit!... toujours ce maudit duel, (A Nadja.) et en conscience, mademoiselle me doit un asile! (A Géronval qui le regarde d'un air étonné.) Oui, mon cher, je me suis battu pour elle... une ingrate qui me rappelle... vous savez... la petite Nadja sa sœur... qui était encore plus coquette... si c'est possible! il paraît que c'est de famille!...

NADJA.

Qu'est-ce que cela signifie! ma sœur?

CHARLES, riant.

Eh parbleu!... une ingénue qui s'est fait enlever par d'Esterville, mon ami intime!

GÉRONVAL, à part avec embarras.

O ciel!

CHARLES.

Qui est partie avec lui sur son vaisseau!

NADJA, tremblante d'émotion.

Qui a dit cela?

CHARLES.

Géronval, lui-même, et ma mère...

NADJA, de même, à Géronval.

Vous! monsieur?

GÉRONVAL.

Moi! grand Dieu!

NADJA, le pressant.

Enfin! l'avez-vous dit?

GÉRONVAL.

Involontairement... Entendons-nous ! C'est moi ! et pourtant ce n'est pas moi ! C'est madame la duchesse qui, pour sauver son fils, avait inventé cette ruse... maternelle !

CHARLES, poussant un cri.

Ah !...

Ensemble.

AIR : C'en est trop, mon honneur. (*Philippe.*

CHARLES.

O regret ! ô douleur !
Je la croyais coupable !
(Menaçant Géronval.)
Ah ! craignez la fureur
Qui déborde en mon cœur !...
Le désespoir m'accable !
O trop fatale erreur !
Ma mère impitoyable
Aurait fait mon malheur !

NADJA.

Je comprends son erreur !
(A Charles, montrant Géronval.)
Grâce pour le coupable ;
Vous voyez sa frayeur ;
Calmez votre fureur !
(A part.)
Le regret qui l'accable
Vient consoler mon cœur.
Je le crois moins coupable
En voyant sa douleur !

GÉRONVAL.

Je ne suis pas l'auteur
D'une ruse semblable !
(A Nadja, montrant Charles.)
Mais calmez sa fureur,
Car je tremble de peur !
Si le fait est blâmable,

Et si, par cette erreur,
Sa mère fut coupable,
C'était pour son bonheur !

(Charles est tombé, accablé, assis près de la table à gauche, et cache sa tête entre ses mains.)

SCÈNE XII.

CHARLES, à gauche, comme absorbé dans sa douleur; NADJA, GÉRONVAL, MARDOCHE, entrant par le fond.

NADJA, l'apercevant et courant à lui.

Silence, mon père ! (Lui montrant Charles.) Il est là !

MARDOCHE, à voix basse.

Qu'importe ? Voici ses dettes payées et voici sa grâce !

NADJA, prenant les papiers.

C'est bien !

MARDOCHE, de même.

Nous sommes quittes !... Qu'il s'éloigne !... Car j'ai ta promesse de m'obéir !

NADJA, vivement.

Je la tiendrai ! Quelques minutes seulement ! (Montrant la porte à droite.) Là... ainsi que Géronval... écoutez ! et après... ce que vous déciderez...

MARDOCHE.

Tu y souscriras ?

NADJA.

Je vous le jure !

GÉRONVAL, à demi-voix, et entraînant Mardoche dans le cabinet à droite.

Dès qu'elle vous le promet ! venez.

(Ils disparaissent tous deux.)

SCÈNE XIII.

CHARLES, assis à gauche ; NADJA, s'approchant de lui.

NADJA, timidement.

Monsieur !...

CHARLES, sortant de son accablement et relevant la tête.

Pardon, mademoiselle, pardon !... vous étiez là. J'avais tout oublié... Une foule d'idées et de souvenirs ! (Avec colère.) Et ce Géronval... (Se modérant.) Si je ne l'ai pas étranglé... c'est bien pour vous !

NADJA.

Je vous en remercie... pour lui...

CHARLES.

Adieu, mademoiselle !...

NADJA.

Vous sortez ?... Et la maison, qui est cernée... et les gardes, qui vous attendent pour vous arrêter ? Ne partez pas encore... je vous en supplie !

CHARLES.

Mais songez donc, mademoiselle, que les gens qui m'attendent peuvent rester jusqu'à ce soir... et plus tard peut-être !...

NADJA.

Qu'importe !

CHARLES.

Qu'entends-je ? vous qui tout à l'heure m'ordonniez de m'éloigner !

NADJA.

Quand ce départ ne vous exposait pas !... mais maintenant qu'il y va de votre liberté !... (Avec coquetterie.) A moins que vous ne la croyiez ici... plus en danger encore !

CHARLES.

Non! non!... je ne crains rien! car je me rappelle vos dédains, vos refus de tout à l'heure!

NADJA, *s'asseyant sur un canapé.*

Ah! vous avez de la fierté! Et qui vous dit, monsieur, que la mienne n'était pas de la prudence? Qui vous dit que je n'avais pas au fond du cœur... un faible, un sentiment soudain que je m'efforçais de cacher?

CHARLES, *se rapprochant.*

Vous!

NADJA.

Moi!

CHARLES.

Ah! coquette!

NADJA.

C'est mon état! et si j'ajoutais que ce sentiment... vous en êtes l'objet... que répondriez-vous?

CHARLES, *avec chaleur.*

Ce que je vous répondrais!.. c'est que depuis plus d'un an j'ai dissipé ma fortune et engagé mon patrimoine! que je suis devenu joueur et mauvais sujet, qu'enfin je n'ai reculé devant aucune extravagance... le tout pour m'étourdir, pour me soustraire à un charme sous lequel un seul mot vient de me faire retomber... à un souvenir que rien ne pourra effacer de ma pensée!

NADJA, *avec coquetterie.*

Pas même moi?... C'est ce que je voudrais bien voir!... D'abord... elle me ressemblait!

CHARLES, *avec indignation.*

Elle!... vous ressembler!

NADJA.

Vous me l'avez dit.

CHARLES.

Ah! quelle différence! et quelle était mon erreur!

NADJA.

Enfin... il y avait quelque chose... un air de famille.

CHARLES.

Je ne dis pas... mais Nadja!

NADJA.

Et ce qu'elle n'aurait jamais fait pour vous... moi, je puis le faire!

CHARLES.

Que voulez-vous dire?

NADJA, *se levant.*

Eh mais... par exemple, vous rendre votre fortune, payer vos dettes, et même vous faire obtenir votre grâce!

CHARLES.

Ce n'est pas possible!...

NADJA.

La voici!... signée du roi, et l'on n'y met qu'une condition, c'est que vous accepterez la main qui vous la présente!...

CHARLES.

Une offre semblable... à moi! (*Souriant.*) Je devine! le prince n'épouse plus! et comme vous tenez aux titres, aux blasons, vous aspirez à celui des Montauron.

NADJA.

C'est vrai!

CHARLES.

Vous voulez être duchesse.

NADJA, *gaiement.*

Eh bien... oui! j'en conviens franchement. (*Avec tendresse.*) Refusez-vous à ce prix ma fortune et mon amour?...

CHARLES, *la regardant.*

Eh bien, donc!... et puisque vous le voulez...

NADJA, à part avec effroi et regardant du côté du cabinet à droite.

O ciel!

CHARLES.

Puisque vous le voulez absolument...

NADJA, troublée.

Moi!.. monsieur!

CHARLES.

Je vais tout vous dire!

COUPLETS.

Premier couplet.

AIR : Ces bois épais ont caché ma bergère. (DOMINICH.)

Votre beauté, par le talent plus belle,
Tous vos succès, votre or et votre cour,
Ne valent pas Nadja, même infidèle!...

NADJA, à demi-voix, du côté de la porte.

Entendez-vous? est-ce là de l'amour!

Deuxième couplet.

CHARLES.

Mais dans son cœur tout est pur et céleste,
Comme chez vous tout est ruse et détour!
Je l'aime tant qu'enfin je vous déteste!...

NADJA, de même.

Vous l'entendez!.. est-ce là de l'amour?

CHARLES, qui pendant ce dernier vers a été prendre son chapeau.

Adieu!... adieu!...

(Il s'élance vers le fond. En ce moment, on entend l'air de l'entrée des *Bayadères* au premier acte, et Charles, qui allait sortir, s'en trouve empêché par Simoun qui entre, suivi de domestiques en riche livrée, et de jeunes filles portant des fleurs.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; SIMOUN, DOMESTIQUES et JEUNES FILLES, puis MARDOCHE et GÉRONVAL.

SIMOUN, à haute voix et chancelant encore un peu.

Entrez !... c'est de la part du roi... des fleurs !... des fleurs partout !... comme autrefois... dans la pagode !

CHARLES, le prenant par la main et l'amenant au bord du théâtre.

La pagode !... Que veux-tu dire ? (Le regardant attentivement.) O ciel !.. Simoun ! comment es-tu ici ?

SIMOUN.

Ça ne me regarde pas ! Demandez à la déesse.

CHARLES, regardant autour de lui comme un homme en délire.

Quoi... la déesse... Simoun... (Poussant un cri en voyant entrer Mardoche et Géronval.) Mardoche !...

SIMOUN.

La pagode tout entière, y compris le Singe vert. (Charles sur un geste de Nadja, s'est précipité à ses pieds.)

LE CHOEUR.

AIR du Dieu et la Bayadère.

Qu'enfin pour lui s'ouvrent les cieux,
Que son bonheur ici renaisse !
Car c'est Nadja, c'est la déesse,
Qui le transporte au rang des dieux !

CHARLES.

O doux miracle qui m'étonne !...

NADJA.

Ici, monsieur, tout vous le dit :
Oui, c'est Nadja, qui vous pardonne !

MARDOCHE.

Et c'est Brahma qui vous unit !...

NADJA, au public.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

J'ai grand besoin, messieurs, que l'on protège
Et ma puissance et ma divinité ;
Fille des cieux, mon premier privilège
Devrait d'abord être l'éternité !
A m'en flatter je ne suis pas si prompte,
A la Déesse accordez, par bonté,
Deux ou trois mois pour vivre... comme à-compte
Sur l'immortalité ! (*Bis.*)



DIDIER
L'HONNÊTE HOMME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MICHEL MASSON

Théatre du Gymnase. — 19 Novembre 1847.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DIDIER, armateur.	MM. FERVILLE.
MONTMORIN, notaire.	LANDROL.
CHARLES DAUBRAY, capitaine de corvette . . .	DESCHAMPS.
CHARLOT CANIGOU, au service de Didier	GEOFFROY.
BLANCHE, fille de Didier.	Mlle MELCY.

A Cherbourg.



DIDIER
L'HONNÊTE HOMME

ACTE PREMIER

Un salon chez Didier. — Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

(Au lever du rideau, Didier est devant une table à droite du spectateur et écrit ; Blanche est assise à gauche, lisant un journal ; Montmorin, qui tient une chaise à la main, va se placer près de Blanche.)

MONTMORIN, à Didier.

Continuez vos calculs, mon cher Didier, vous me donnerez audience quand vous aurez fini... je vais pendant ce temps, faire ma cour à mademoiselle Blanche votre fille... (A Blanche qui recule sa chaise et pose son journal sur la table.) Rassurez-vous, un notaire n'est pas dangereux !... Et puis, ce n'est pas pour mon compte... c'est pour celui de mon fils... à moins que je ne vous dérange... car vous lisiez.

BLANCHE.

Je parcourais les nouvelles maritimes.

MONTMORIN.

Ce qui est moins attrayant pour vous que l'articlo *modes* de Paris.

BLANCHE.

Vous vous trompez.

AIR d'Yelva.

Rien ne m'intéresse, au contraire,
Ni ne m'occupe plus ici...
L'Océan ! c'est après mon père,
Mon plus ancien, mon plus fidèle ami !...
Puis, je lui dois de la reconnaissance...
Comblant mes vœux, couronnant nos efforts,
On lui confie une espérance,
Il nous rapporte des trésors !

DIDIER, à droite, écrivant.

Il en garde bien quelquefois sa part.

MONTMORIN, montrant Didier.

Ah! il nous écoute malgré ses additions... en tous cas... ce n'est pas à lui de se plaindre; tout le favorise, ce cher ami! vingt maisons craquent autour de lui, la sienne n'en est pas même ébranlée... elle reste sur sa base aussi solide que mon étude de notaire!

BLANCHE, à demi-voix.

Mais aussi que d'activité!... et surtout quelle loyauté! on ne l'appelle dans Cherbourg que *Didier l'honnête homme*... et quand mon père a donné sa parole...

MONTMORIN.

C'est comme si tous les notaires y avaient passé... (Baissant la voix.) Ce qui m'étonne, c'est qu'avec une probité si rigide... il ait pu faire une si belle fortune.

BLANCHE, étonnée.

Comment, monsieur Montmorin ?

MONTMORIN.

Je veux dire c'est extraordinaire... et surtout de nos

jours!..: aussi beaucoup de gens trouvent cela invraisemblable.

BLANCHE, toujours à demi-voix.

Et moi, je vais vous l'expliquer!... c'est que depuis vingt ans, il est dans sa maison le premier levé et le dernier couché; c'est qu'il voit tout par lui-même... jamais un moment de perdu... jamais rien d'employé inutilement.

AIR du vaudeville du Piège.

Pour s'enrichir voilà tous ses secrets...
Aucun luxe chez lui ne brille...
Il n'en met que dans ses bienfaits
Et dans ses cadeaux à sa fille.

MONTMORIN.

Eh! quoi, vraiment, tel est l'emploi
Qu'il réserve à son opulence?

BLANCHE.

Eh! oui, monsieur, les malheureux et moi,
Nous sommes sa seule dépense!

MONTMORIN.

Un homme de l'âge d'or... un cœur et une caisse idem... (A part.) On aime à s'allier à des êtres de ce métal-là...

SCÈNE II.

LES MÊMES; CANIGOU.

CANIGOU, paraissant à la porte du fond.

Pardon, excuse, monsieur Didier, je voudrais vous parler... sans vous déranger... mais si ça vous dérange...

DIDIER, avec impatience.

Eh! tu le vois bien!...

CANIGOU.

Alors, j'attendrai!

(Il vient se placer près de Didier.)

MONTMORIN, à Blanche.

Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

BLANCHE.

Charlot Canigou... un original qui a une idée fixe.

MONTMORIN.

Et laquelle?

BLANCHE.

De s'enrichir sans rien faire!... Mon père l'a recueilli et pris chez lui, sans en avoir besoin... parce qu'il était le fils du jardinier d'un de ses anciens amis... il ne voulait rien, disait-il... que le nécessaire, le strict nécessaire... et plus on lui donne, plus il demande, il n'est jamais content.

MONTMORIN.

Didier est trop bon !

BLANCHE, souriant.

On l'a employé tour à tour, comme jardinier, comme domestique, comme garçon de caisse... il n'estime dans ces places-là que ses gages... mais pour le reste... il n'y tient pas!... et préfère passer sa journée... tenez, comme dans ce moment, les bras croisés... c'est sa position habituelle et favorite.

CANIGOU, qui pendant la conversation précédente est toujours resté debout à côté de Didier qui écrit.

Ça vous gêne peut-être que je sois là... et si ça vous dérange?...

DIDIER.

Eh! oui, sans doute ; j'achève un relevé de caisse... essentiel, et tu vois que M. Montmorin lui-même, mon ami et mon notaire, attend que j'aie fini.

CANIGOU.

C'est que j'aurais besoin de vous parler.

DIDIER.

Et lui aussi... et je lui dois la préférence.

CANIGOU.

C'est tout simple !... parce qu'il est riche, parce que c'est le premier notaire de Cherbourg, parce qu'il gagne des mille... et des mille... mais comment? voilà ce qu'on se demande.

MONTMORIN.

Eh bien! par exemple...

DIDIER.

Veux-tu bien te taire et sortir !

CANIGOU.

C'est ça! les riches se soutiennent entre eux... tandis que nous autres...

DIDIER.

Je t'ai dit de sortir.

CANIGOU.

Alors comme ça, je reviendrai... quand il sera parti... (A Montmorin.) Tâchez de vous dépêcher... si ça ne vous dérange pas... (Voyant Didier qui fait un geste d'impatience.) C'est dit... c'est dit... je reviendrai !... le plus tôt possible.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

DIDIER, à Montmorin.

Alors venez donc, mon cher, pour ne pas faire attendre M. Canigou... aussi bien j'ai à peu près fini.

BLANCHE, qui pendant ce temps a repris le journal.

Que vois-je!... est-il possible ?

MONTMORIN, qui se dirigeait vers Didier, s'arrêtant.

Qu'est-ce donc ?

BLANCHE.

En rade, le *Saint-Nazaire*, arrivant de Saint-Jean-d'Ulloa.

MONTMORIN.

Il faut bien qu'il en revienne, puisqu'il y a été?

BLANCHE.

Mais le *Saint-Nazaire*... c'est ce vaisseau de l'État qui m'a ramenée de New-York, où j'étais allée voir ma tante, il y a trois ans!... Quel plaisir de le savoir si près de nous !... vous comprendriez cela, monsieur Montmorin, si comme moi, vous aviez navigué deux grands mois!

AIR : A l'âge heureux de quatorze ans.

Car le navire où l'on fut passager
Est une seconde patrie;
A son destin on n'est plus étranger,
Pour lui sans cesse on tremble, on prie.
A l'horizon s'il vient se révéler,
Alors se ravivent, sur terre,
Tous les plaisirs dont on aime à parler
(A part.)
Et les souvenirs qu'il faut taire.

(Elle reste pensive, les yeux attachés sur le journal; pendant ce temps Montmorin et Didier ont commencé à causer à droite du théâtre.)

MONTMORIN, à Didier.

Eh bien! oui, il faut en finir... et pour commencer, fixer le jour du contrat.

BLANCHE, à part, à gauche.

Ah! mon Dieu!...

DIDIER.

Cela m'est impossible!...

BLANCHE, à part.

A la bonne heure!

MONTMORIN.

Et pourquoi?...

DIDIER.

Nous sommes dans une crise commerciale si forte, que chaque matin j'attends le courrier en tremblant; tel hier se croyait riche, qui, entraîné dans un désastre imprévu, apprend aujourd'hui sa ruine... Et ne pouvant me rendre compte à moi-même de ma position, je ne saurais, en ce moment, fixer de dot à ma fille.

MONTMORIN.

Quelle qu'elle soit, mon fils et moi nous l'acceptons.

DIDIER.

Et moi je ne veux promettre que ce que je puis tenir.

BLANCHE, vivement.

Mon père a raison... la crise commerciale...

MONTMORIN.

Ne nous effraie pas!... M. Didier est un si honnête homme.

DIDIER.

Eh! mon Dieu!... il est aisé de l'être, mes amis, quand la fortune et le bonheur vous ont toujours souri!... Pour mériter réellement ce titre, il faut avoir connu les mauvais jours, avoir lutté contre le malheur et ses mauvais conseils... contre les tentations de la misère; et c'est quand on a traversé pur et intact l'adversité, qu'on peut seulement se dire : Je suis un honnête homme.

BLANCHE.

Mais vous, mon père?

DIDIER.

Moi?

AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère.

Avec honneur de cette épreuve
Je sortirai, j'en ai l'espoir;
Et par là j'obtiendrai la preuve
De ma force et de mon pouvoir.
Jusque-là le doute est possible...

On a beau croire à sa vertu...
Comment peut-on se prétendre invincible
Quand on n'a pas encore combattu?
(Voyant Canigou qui reparaît à gauche.)
Encore toi?... Qu'est-ce que c'est?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CANIGOU.

CANIGOU.

Du monde qui vous demande dans votre cabinet.

MONTMORIN.

Je vous laisse, mon cher Didier, le moment est mal choisi... mais nous dînons ce soir chez vous!

DIDIER.

Nous reparlerons de cette affaire.

MONTMORIN, lui tendant la main.

Ainsi donc... à ce soir!

DIDIER, à Montmorin qui sort.

A ce soir!... (A Canigou.) Le courrier de neuf heures est-il arrivé?

CANIGOU.

Non, monsieur.

DIDIER, avec impatience.

Pas encore!... (A Blanche.) J'attends une lettre de Marseille.

BLANCHE.

Une lettre de M. Raymond?

DIDIER.

Mon plus ancien... et mon meilleur ami... il est impossible que je n'aie pas aujourd'hui une réponse... (A Canigou.) Tu dis qu'il y a du monde dans mon cabinet?

CANIGOU.

Deux négociants de Cherbourg!... (Suivant Didier qui fait

quelques pas pour sortir.) qui viennent vous demander de l'argent... j'en suis sûr... moi, je ne vous demande qu'un conseil... c'est meilleur marché... et puis je suis avant eux.

DIDIER.

Que veux-tu donc?... dépêche-toi.

CANIGOU.

Monsieur, vous savez que j'suis pas ambitieux... je ne demande que le nécessaire.

DIDIER.

Je t'avais donné six cents francs de gages... qui ne te suffisaient pas, j'ai ajouté que tu serais logé, chauffé, nourri...

CANIGOU.

Nourri!... vous ne pouvez pas dire que ce soit du superflu.

DIDIER.

De plus... habillé!

CANIGOU.

C'est encore nécessaire!... ne fût-ce que par décence!... mais ce qui est indispensable, c'est que je sois heureux... or, je m'ennuie tout seul, il faut donc que je me marie.

DIDIER.

Eh bien! je ne t'empêche pas... choisis une femme et laisse-moi tranquille!

CANIGOU.

J'en ai choisi deux!

BLANCHE, riant.

En vérité, Canigou!

CANIGOU.

Oui, mademoiselle!... et c'est là le terrible.

AIR du vaudeville de l'Avare et son ami.

C'est entre deux partis extrêmes
Qu'ma main se donne et se reprend.

Si les avantag's sont les mêmes,
Le physique est bien différent;
Aussi mon embarras est grand.
Je n'voudrais, en fait d'ménagère,
Rien d'trop mesquin, rien d'trop joufflu...
Mais l'une a plus que l'superflu,
Et l'autre n'a pas l'nécessaire.

J'crois cependant que je me déciderai pour celle-ci!

BLANCHE.

Vu le caractère...

CANIGOU.

Et mille francs de dot... La difficulté... c'est qu'elle veut que son mari lui en apporte autant.

DIDIER.

Eh bien! tu as déjà cinq cents francs que tu as placés chez moi... car lui qui se plaint toujours fait des économies... Il a un capital de cinq cents francs.

CANIGOU.

Auprès de vous et de tant d'autres... qui en avez mille fois plus!... voilà où le ciel n'est pas juste!...

DIDIER, *avec impatience.*

Eh bien?...

BLANCHE.

Eh bien! mon père, vous ne devinez pas?... Canigou veut que vous lui donniez les cinq cents francs qui lui manquent et qui lui sont nécessaires...

CANIGOU.

Je ne dis pas non! ça m'en fera quinze cents... car j'en ai déjà mille.

DIDIER, *avec colère.*

Tu les as?

CANIGOU.

Oui, monsieur.

DIDIER.

Eh bien! alors, que viens-tu me demander?

CANIGOU.

Je vous l'ai dit, monsieur, un bon conseil, c'est là que je veux arriver.

DIDIER.

Tu peux te vanter d'avoir pris le plus long.

CANIGOU.

Ça m'a déjà réussi... car c'est justement en revenant à la maison par la grande promenade... que j'ai vu sous mes pas... ce petit portefeuille vert qui ne contenait rien qu'un chiffon de papier de la banque, et comme c'est moi tout seul qui l'ai trouvé, je viens vous demander si je peux le garder.

DIDIER.

Garder le bien d'autrui!...

CANIGOU.

Il n'a plus de propriétaire... il lui en faut un, autant que ce soit moi!... à moins que ça ne me procure du désagrément... Voilà pourquoi je viens vous consulter.

DIDIER.

Est-ce là seulement ce qui t'effraie?... tu priverais un pauvre diable de tout son avoir peut-être, sans en éprouver des regrets, sans en avoir des remords!...

CANIGOU, *un peu troublé.*

Si vraiment... j'en aurais... Pour cinq cents francs!... il y en a de plus heureux qui en ont pour bien davantage.

DIDIER.

La somme n'y fait rien!... Un million ou cinq cents francs qu'on a dérobés pèsent autant sur la conscience!... il n'y a pas de bonheur possible avec une méchante action, tu te la reprocherais sans cesse, tu serais malheureux, et dans ton intérêt même, crois-moi, reste honnête homme.

CANIGOU.

Je ne demanderais pas mieux, si j'avais de quoi !.. Mais cet argent-là m'est nécessaire pour mon mariage.

DIDIER, qui pendant ce temps a ouvert son bureau et y prend un billet de banque.

Tiens donc !... le voilà !...

CANIGOU.

Est-il possible...

DIDIER.

Garde celui-ci sans remords !... (Lui arrachant le portefeuille des mains.) Quant à l'autre... j'écrirai... je m'entendrai avec Montmorin pour découvrir le propriétaire.

CANIGOU.

Merci, monsieur, je n'ai plus rien à désirer.

BLANCHE.

C'est bien heureux !

DIDIER, consultant sa montre.

Neuf heures, le courrier doit être arrivé, et ces messieurs qui m'attendent, je vais les rejoindre... (A Canigou.) Toi, apporte-moi mes lettres dans mon cabinet.

CANIGOU.

Oui, monsieur !...

(Il sort par le fond et Didier par la porte de gauche.)

SCÈNE V.

BLANCHE.

O mon bon père !... il ne lui suffit pas d'être honnête homme, il paie encore de sa bourse pour que les autres le soient !... C'est une belle action, et pour l'en récompenser... tantôt, quand ses affaires seront terminées... je le prierai de faire avec moi une promenade en canot jusqu'à la rade pour

rendre visite au *Saint-Nazaire*... Depuis trois ans il y a sans doute bien du changement dans l'équipage... Qui sait?... j'y trouverai peut-être encore quelqu'un de connaissance.

SCÈNE VI.

BLANCHE, DAUBRAY.

DAUBRAY, à la cantonade.

Si M. Didier n'est pas visible... ne le dérangez pas, j'attendrai!...

BLANCHE.

O ciel!... cette voix?... M. Daubray!...

DAUBRAY.

Mademoiselle Blanche!...

BLANCHE.

Ce jeune lieutenant! ..

DAUBRAY.

Capitaine, mademoiselle, capitaine de corvette.

BLANCHE.

Vous vous rappelez mon nom?

DAUBRAY.

C'est tout simple... mais vous, mademoiselle, m'avoir reconnu!

BLANCHE.

Tout de suite. . Ah! vous êtes capitaine?

DAUBRAY.

Comme bien d'autres, mademoiselle.

BLANCHE.

Mais, monsieur, tout le monde n'est pas capitaine à votre âge!... et vous commandez?...

DAUBRAY.

Le *Saint-Nazaire !...*

BLANCHE.

C'est encore mieux !... moi qui justement me promettais d'aller aujourd'hui même revoir notre ancien navire !

DAUBRAY, avec émotion.

Le nôtre, dites-vous?... depuis trois ans vous ne l'avez donc pas oublié?...

BLANCHE.

Moi?... songez donc que ce voyage est la grande histoire de ma vie... deux mois de navigation!... c'est là ce qui me distingue des autres demoiselles de la ville qui n'ont jamais vu la mer que par leur fenêtre, ou tout au plus jusqu'aux limites de la rade!... Moi, j'ai traversé l'Océan !... je sais ce que c'est qu'une tempête... et n'ai pas oublié combien je tremblais... Vous en savez quelque chose, vous, mon protecteur... mais ne le dites à personne, car on me croit très-brave ici!

DAUBRAY.

Je serai discret... je garderai pour moi...

BLANCHE.

Mes craintes...

DAUBRAY.

Et mon bonheur!...

BLANCHE.

Je me vois toujours assise près de ce mât où j'étais restée malgré la défense du capitaine.

DAUBRAY.

Vous vouliez absolument voir un orage!... et celui-là était si beau !...

BLANCHE.

C'est-à-dire effroyable!... la vague balayait le pont... les éclairs sillonnaient le ciel qui se fondait en eau... et j'étais

là, abritée sous votre manteau, me cramponnant plus fort à votre bras à chaque secousse du vaisseau, qui semblait prêt à s'entr'ouvrir!

DAUBRAY.

Oui!... mourante de terreur!... mais vous obstinant à rester!

BLANCHE.

Il faut être juste, vous ne m'engagiez pas beaucoup à descendre dans la cabine... et, égoïste que j'étais... je ne m'apercevais pas que pour me servir d'abri vous vous laissiez inonder.

DAUBRAY.

Ah! je voudrais être encore à ce jour-là!

BLANCHE.

Ce spectacle n'avait cependant pas pour vous le mérite de la nouveauté, monsieur le capitaine.

DAUBRAY, avec chaleur.

N'importe!... au prix de mon grade, au prix de ma vie... je voudrais y être encore!...

BLANCHE.

Eh! mon Dieu!... comme vous me dites cela!...

DAUBRAY.

Comme un bon marin doit le faire!... pendant deux mois, mademoiselle, je me suis trouvé auprès de vous, entre le ciel et l'eau... à bord de ce navire qui était notre horizon, notre monde et tout notre univers... L'obligation de se rencontrer à chaque instant du jour, dans cet étroit espace, fait qu'on se devient mutuellement nécessaire; elle établit une intimité discrète... qui ne cesse pas d'être du respect... mais qui devient presque de l'amitié! Grâce à cette vie en commun si uniforme et qui pourtant n'est pas monotone, on s'apprécie mieux, en quelques jours, que dans les salons du monde, en beaucoup d'années!... Nous avons navigué en-

semble de New-York à Cherbourg, ne vous étonnez donc pas, mademoiselle, si je vous aime.

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs.

Je puis un jour être vice-amiral,
On me l'a prédit, je l'espère ;
Aussi je viens franchement, c'est loyal,
Vous dire à vous et devant votre père :
Au premier rang où j'aspire à monter,
Pour qu'à vous je puisse prétendre,
Non, rien ne pourra me coûter;
Je promets de vous mériter,
Vous, promettez-moi de m'attendre.

BLANCHE.

Que me demandez-vous là, monsieur!

DAUBRAY.

Un tel aveu vous a surprise...

BLANCHE.

Pas autant que vous le pensez... mais pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt?

DAUBRAY.

Moi!... alors simple lieutenant de marine... moi, qui n'avais rien... qui n'osais espérer un avancement si rapide ! Et même maintenant, que je me suis battu à Saint-Jean-d'Ulloa, que j'ai eu le bonheur d'être blessé à côté de notre jeune prince ! maintenant que j'ai l'honneur d'être capitaine... c'est tout au plus si j'ose lever les yeux jusqu'à vous, dont le père est si honoré, si considéré, et si riche surtout

BLANCHE, *avec regret.*

Que trop!... et mon père qui n'a jamais manqué à sa parole, a donné la sienne au fils d'un ami!

DAUBRAY, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Et vous l'aimez?

BLANCHE.

Je ne dis pas cela !... quoiqu'il n'y ait rien à objecter con-

tre lui... car les convenances d'état, de position et de fortune... tout s'accorde à merveille dans ce malheureux mariage !

DAUBRAY, *vivement.*

Vous le trouvez malheureux?

BLANCHE.

Silence !... on vient !... c'est mon père sans doute !...

DAUBRAY.

Et moi qui voulais vous dire... à vous, à vous seule... mais je reviendrai...

BLANCHE.

Oh ! non, monsieur !...

DAUBRAY.

J'ai ici... un effet... une traite à toucher.

BLANCHE.

C'est différent... cela ne me regarde pas !...

DAUBRAY.

Adieu, mademoiselle, adieu !

(*Il sort un instant après que Didier est entré.*)

SCÈNE VII.

BLANCHE, DIDIER, *qui entre d'un air rêveur.*

BLANCHE, *à part.*

Pourvu que mon père ne l'ait pas vu !... (*Le regardant.*) non... il ne voit rien !... pas même moi !... (*A demi-voix.*) Mon père !...

DIDIER.

Ah ! c'est toi !...

(*Il la presse vivement contre son cœur.*)

BLANCHE.

Qu'avez-vous ?... Pourquoi m'embrasser ainsi?

DIDIER.

Mon vrai bien... mon trésor!... ma fille bien-aimée !...

BLANCHE.

Qu'est-ce donc?... Quelque événement, quelque malheur!...

DIDIER.

Non, tu le vois, je suis calme et tranquille... et pourtant pas encore de nouvelles de Raymond... un compagnon d'enfance... un frère!... j'en suis d'autant plus étonné que je lui demandais un service.

BLANCHE.

Et pas de réponse?

DIDIER, *vivement*.

Il est malade ou absent... j'en suis certain !... sans cela il aurait tout quitté pour venir près de moi... mais te voilà... ma fille... et comme je n'ai pas au monde de meilleure amie que toi...

BLANCHE.

Non, sans doute.

DIDIER.

Il faut bien que je te confie notre situation... et pour mieux te la faire comprendre, laisse-moi te dire jusqu'à quel point je suis en droit de compter sur Raymond... Lui et moi, sortis de notre village en besace, en sabots, n'ayant pour tout bien que l'amitié et le travail, nous arrivâmes ensemble à Marseille: il entra chez un fournisseur, moi chez un brave négociant qui, dix ans plus tard, m'associait à son commerce que j'avais fait prospérer, et me donnait sa fille en mariage! Quant à Raymond, il était aussi devenu très-riche... Mais, moins heureux, il ne s'était pas marié, il n'avait pas, comme moi, une femme et une fille... les anges gardiens de la maison! en revanche, il avait les intrigues

et les chagrins intérieurs auxquels se condamne volontairement un vieux garçon... Il me racontait ses peines... celles qu'il osait m'avouer... les autres, je les devinais!... Et lui à Marseille, moi à Cherbourg, nous n'avons jamais cessé de nous aimer et de nous entendre; l'amitié rapprochait les distances...

BLANCHE.

Achevez, mon père, achevez, de grâce!

DIDIER.

Du vivant de ta mère, et même après elle, tu sais que notre maison a prospéré et que la fortune n'a jamais cessé de nous sourire... Mais tout a un terme! Il y a deux ans, Raymond avait éprouvé des pertes, et, juge de mon bonheur, j'ai pu rétablir ses affaires, grâce à une partie de mes capitaux qui lui sont venus en aide... et que depuis il m'a rendus. Mais pendant quelque temps cela m'a gêné moi-même... L'année dernière a été plus fatale encore, des faillites successives et nombreuses sont venues m'ébranler... J'ai résisté... Mais cette année, depuis trois mois surtout, des malheurs que la prudence humaine ne peut prévoir!... Trois vaisseaux naufragés! de riches cargaisons englouties et les maisons les plus solides s'écroulant autour de moi... Que te dirai-je! obligé pour cette semaine à des paiements auxquels je ne pouvais faire face... j'ai poussé un cri de détresse et d'amitié... Raymond! Raymond! viens à moi!

BLANCHE, d'un ton de reproche.

Et il n'a pas répondu?

DIDIER.

En attendant, les traites et les lettres de change arrivent de tous côtés; hier, cette nuit et ce matin, mon caissier et moi avons dressé l'état de notre avoir et de nos paiements; tout compensé, il me faut encore quinze cent mille francs!

BLANCHE.

Quinze cent mille francs?

DIDIER.

Ne t'effraie pas!... je les trouverai!... Cent mille écus que me devait la maison Dordrecht et compagnie... j'ai leurs billets en caisse... De plus douze cent mille francs de biens fonds... (Avec émotion.) ta dot et ton patrimoine, ma fille.

BLANCHE, vivement.

Qu'importe!...

DIDIER, lui pressant la main.

C'est bien! (Avec chaleur.) Nous vendrons tout!

BLANCHE, de même.

Oui, mon père!...

DIDIER, de même.

Et nous paierons tout!

BLANCHE, de même.

Oui, mon père!

DIDIER.

Nous n'aurons plus rien!... mais nous marcherons le front levé, sans rougir!...

BLANCHE.

Et l'on dira toujours : Didier l'honnête homme!

DIDIER.

Tu as raison!... (Voyant Blanche qui détache son collier.) Que fais-tu donc?

BLANCHE.

Je commence... ce collier, ces bijoux et les diamants de ma mère, rien ne m'appartient plus.

AIR : Si vous avez aimé jamais.

Assez longtemps votre amour généreux
A par ses dons pu me voir embellie;
Ils m'allaient bien, j'en conviens; mais sans eux
Je dois encor vous sembler plus jolie.
J'oublie enfin qu'ils m'étaient destinés,
Et sans envie, ici, je les regarde;

Car je n'ai rien perdu puisque je garde
L'amour qui me les a donnés !

DIDIER.

Chère enfant, y renoncer!...

BLANCHE, vivement.

Sans regrets. (Avec inquiétude et tendresse.) Et pourvu que vous ne soyez pas malheureux...

DIDIER.

Moi?... non!... franchement je ne le suis pas!... je ne sais si dans cette lutte contre la fortune, dans la satisfaction d'en sortir triomphant... il n'entre pas un peu de vanité ou d'orgueil.

BLANCHE.

Un noble orgueil! mon père!

DIDIER.

Mais vrai!... je ne me sens pas malheureux!... je ne le serais que pour toi, ma fille... et je te vois si courageuse et si forte!...

BLANCHE.

Je le serai, je vous le jure!...

DIDIER.

Ton front me semble si calme et si radieux...

BLANCHE.

Vous me donnez l'exemple... Mon Dieu! qu'a-t-on besoin d'une maison si opulente et du luxe qui nous entoure? vous n'en jouissiez jamais!... ce n'était que pour moi... et je n'y tiens pas!... vos affaires vous éloignaient de moi, toute la journée!... vous ne me quitterez plus... voyez quel avantage!

DIDIER.

Tu vas me faire bénir ma ruine... mais il y a un chagrin dont rien ne me consolera... tu n'as plus de dot... tu ne te marieras pas!

BLANCHE, souriant.

Si, mon père!... cela n'empêchera pas!... j'en ai idée!

DIDIER.

Tu crois?...

BLANCHE.

C'est peut-être comme vous, de l'orgueil...

DIDIER.

Un orgueil légitime!

BLANCHE, gaiement.

Et il y a de quoi!... car, enfin, si on m'épouse maintenant ce ne sera plus pour ma fortune... (Vivement et d'un ton plus grave.) Par exemple, il faut écrire à M. Montmorin que le mariage entre son fils et moi ne peut plus avoir lieu!

DIDIER.

C'est ton avis?

BLANCHE.

Ce ne serait pas délicat!

DIDIER.

A la bonne heure!... je vais écrire.

BLANCHE, conduisant son père vers la table.

Tout de suite... tout de suite... et après...

DIDIER.

Que ferons-nous?

BLANCHE.

Nous irons à Marseille, chez notre ami Raymond; ne vous a-t-il pas dit cent fois :

AIR : O toi dont l'œil rayonne! (La Barcarolle.)

Que l'adversité vienne;
Didier, souviens-t'en bien,
Ma fortune est la tienne,
Mon toit sera le tien!

DIDIER.

Oui, sa porte hospitalière

Doit s'ouvrir, en lui j'ai foi,
Quand je lui dirai : frère,
C'est moi! c'est moi! c'est moi!

(Il se met à la table et écrit.)

SCÈNE VIII.

DIDIER, écrivant; BLANCHE, au milieu du théâtre; CANIGOU, entrant par le fond.

CANIGOU.

Monsieur... monsieur... le courrier de trois heures vient d'arriver... votre caissier vous demande... eh! vite! eh! vite... pour une affaire qui a l'air très-pressée!

DIDIER.

C'est bon!... Tu me laisseras bien achever cette lettre...

CANIGOU.

Mais non .. Hâtez-vous... car il court dans les bureaux de mauvais bruits... Les commis ont un air triste et désolé... ils disent, les larmes aux yeux, que vous allez suspendre vos paiements!

DIDIER.

Ah! ce sont de braves gens... je le savais bien... et toi aussi, Canigou, je te trouve une physionomie toute renversée.

CANIGOU.

Dame! ça me touche de près.

DIDIER.

L'intérêt que tu nous portes!...

CANIGOU.

Oh! oui!... et puis les fonds que j'ai placés chez vous!

DIDIER, riant.

Ah! voilà une sensibilité...

CANIGOU.

Heureusement, vous avez un air riant qui me rassure !

DIDIER, de même.

Ne te désespère pas... pour nous !. .

AIR du Pot de Fleurs.

Tu ne perdras rien pour attendre...
(Lui donnant la lettre.)
A Montmorin, tiens, ce billet... va... cours...
(Canigou sort.)
Mais mon caissier ne sait auquel entendre.
(A Blanche.)
Courage... espoir! je vole à son secours.
Les créanciers, quand la maison s'écroule,
Sont bien plus sûrs que les amis...
Ceux-ci, déjà, se sont enfuis,
Les autres arrivent en foule...
Laissons s'éloigner les amis
Et courons recevoir la foule !
(Didier sort par la droite.)

SCÈNE IX.

BLANCHE, DAUBRAY.

BLANCHE.

Du courage !... a-t-il dit !... (Apercevant Daubray qui se présente à la porte du fond.) M. Daubray. (A part.) Oh ! oui, j'en aurai !...

DAUBRAY.

Pardonnez-moi, mademoiselle, si presque contre votre gré je me présente de nouveau à vos yeux.

BLANCHE.

Si c'est pour affaire commerciale.. je n'ai rien à dire...

DAUBRAY.

Non, c'est pour vous voir encore une fois... C'est pour vous dire un dernier adieu !

BLANCHE.

Certainement, monsieur, je n'ai ni la volonté... ni le droit de vous empêcher de partir... Vous êtes libre... Mais l'intérêt... l'affection que vous m'avez témoignés...

DAUBRAY.

Dites l'amour le plus vrai!...

BLANCHE.

Le nom n'y fait rien... Tout me fait un devoir... de vous confier un secret que je ne dirais à personne.

DAUBRAY.

Est-il possible!... et ce secret?...

BLANCHE.

Consiste en deux mots que vous garderez pour vous seul.

DAUBRAY.

Lesquels!... parlez?...

BLANCHE, lentement et à demi-voix.

Mon père est ruiné!...

DAUBRAY, poussant un cri.

Ah! je reste!...

BLANCHE, lui tendant la main.

J'y comptais!...

DAUBRAY.

Dieu! que je suis heureux!...

BLANCHE.

Comment, monsieur!

DAUBRAY, se reprenant.

Non, je suis désolé qu'un si brave homme... si honnête homme... Je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

BLANCHE.

Je comprends!... c'est comme moi!...

DAUBRAY.

Mais cette traite que je venais toucher... je ne la présenterai pas... plutôt la déchirer!. .

BLANCHE.

AIR de la Sentinelle.

Gardez-vous-en... songez que le malheur
A sa fierté qu'il faut qu'on lui pardonne...
Et ce serait blesser mon père au cœur !...
Exigez tout, monsieur, je vous l'ordonne.
(Mettant la main sur ses bijoux placés sur la table à gauche.)
Car nous pouvons tout payer, Dieu merci !
(A part.)
Oui, fiancée, ah ! sur eux quand je veille,
Il me semble donner ici,
Pour mon père et pour mon mari,
Les diamants de ma corbeille.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; DIDIER, entrant vivement par la porte à droite.

DIDIER, pâle et en désordre.

Ma fille ! ma fille !...

BLANCHE, allant au-devant de lui.

Cette pâleur !... ce désordre en vos traits... Qu'y a-t-il donc de nouveau?

DIDIER, avec désespoir.

Ce qu'il y a ?. . (Apercevant Daubray, et s'efforçant de reprendre un air calme.) Quel est ce monsieur ?

BLANCHE.

M. Daubray, mon père, le capitaine du *Saint-Nazaire*... cette corvette sur laquelle je suis revenue des Etats-Unis. (Didier salue Daubray sans parler, et se soutenant à peine ; Blanche, regardant toujours son père avec inquiétude.) Il venait pour toucher

une traite de six mille francs... (Vivement.) Vous tressaillez, mon père!...

DIDIER.

Moi, nullement!... (Montrant à Daubray la porte à gauche.) Les bureaux et la caisse sont de ce côté... hâtez-vous, monsieur.

DAUBRAY.

Et pourquoi donc, monsieur?... rien ne presse!...

DIDIER, appuyant avec force.

Hâtez-vous!... je vous en prie!...

DAUBRAY.

J'obéis... monsieur!... (Regardant Didier qui vient de tomber sur un fauteuil et cache sa tête dans ses mains.) Pauvre homme! (Bas à Blanche.) Ah! si je l'osais, je me jetterais à ses genoux... pour vous demander à lui!

BLANCHE.

Partez, de grâce!...

(Daubray sort.)

SCÈNE XI.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, allant à son père qui est assis.

Se hâter, dites-vous? et pour quelle raison?

DIDIER.

C'est que tout est perdu!... C'est que la maison Dordrecht ne paie pas.

BLANCHE.

O ciel!...

DIDIER.

Elle fait faillite... et moi... ma fille... et moi qui croyais ne rien devoir à personne... voilà cent mille écus que je ne

puis acquitter... La misère, je l'accepterai; mais le déshonneur!...

BLANCHE.

Courage!... me disiez-vous; courage, mon père!... il y a peut-être encore quelque espoir?

DIDIER.

Je n'en ai plus... Il est des jours de fatalité, où le sort semble réunir tous les malheurs sur la tête d'un seul homme... comme pour l'accabler... le coup le plus cruel vient de me frapper au cœur.

BLANCHE.

Encore!... mon Dieu!... Et qu'est-ce donc?

DIDIER.

Le seul coup... contre lequel je me trouve désarmé et sans force... Je te disais bien que si mon frère, si mon ami Raymond ne me répondait pas...

BLANCHE.

C'est qu'il était malade!...

DIDIER.

Raymond est mort!...

BLANCHE, poussant un cri.

Ah!...

DIDIER, d'une voix entrecoupée.

Tiens!... tiens, voici la lettre que je reçois d'Antoine, son premier commis. (Il donne la lettre à sa fille, appuie ses coudes sur la table et cache sa tête dans ses mains.) Raymond!... Raymond, je t'ai perdu!...

BLANCHE, pendant ce temps, lisant la lettre avec émotion.

« Monsieur, depuis plusieurs jours, mon honoré patron « était en proie à une agitation fébrile qui nous alarmait; « le mardi 19 courant, M. Raymond a été frappé d'un coup « de sang... On s'est empressé de le saigner... Ces secours « l'ont ranimé, mais la soirée fut mauvaise... Le lendemain,

« le mal empira et le repos le plus absolu lui fut com-
« mandé... Néanmoins, et malgré nous, il a voulu se lever
« pour écrire à son ami Didier!... »

DIDIER.

A moi!... tu entends?...

BLANCHE, continuant.

« Pour lui faire ses derniers adieux... A peine avait-il eu « la force d'achever et de cacheter sa lettre qu'il fut pris « d'une seconde attaque qui l'emporta. (Elle s'arrête, essuie une « larme sans que son père la voie et continue.) Si ma présence « n'était pas nécessaire aux intérêts de la maison, j'aurais « été moi-même vous annoncer cette triste nouvelle et vous « porter la lettre qu'il m'avait recommandé de ne remettre « qu'en vos mains... Mon frère, que j'ai chargé de ce soin, « est parti ce matin et vous donnera de vive voix tous les « détails, etc. »

DIDIER, toujours assis près de la table et dans le dernier accablement.

Oui, son dernier souvenir a été pour moi!... il est mort me croyant heureux... et estimé... il n'a pas su... il ne saura pas que le déshonneur était réservé à mes derniers jours!

BLANCHE.

Que dites-vous, mon père?

DIDIER, se levant.

La vérité!... oui!... ces gens du peuple, ces matelots, ces ouvriers qui croyaient en moi comme en Dieu, qui avaient placé dans ma maison leurs économies... l'avenir de leurs enfants... il faudra donc leur dire : Ce que vous m'avez confié, je ne puis vous le rendre!

BLANCHE.

Quand ils sauront notre malheur...

DIDIER.

Et s'ils n'y croyaient pas... s'ils pensaient que comme tant d'autres... je m'enrichis de leurs pertes!...

BLANCHE.

Ah! quelle idée!...

DIDIER.

Canigou le croira!... et me vois-tu rougir devant lui... vois-tu, quand nous passerons dans la rue, chacun me montrer du doigt et murmurer à voix basse : « Voilà ce Didier qu'on appelait l'honnête homme... » Ah! je conçois que l'on se tue!...

BLANCHE.

Qu'osez vous dire!...

DIDIER.

Pardon, mon enfant... pardon... il y a des moments où le cœur le plus pur peut avoir une mauvaise pensée... j'ai blasphémé!... j'ai accusé le ciel... qui m'a laissé ma fille... le ciel... qui pendant si longtemps m'a rendu constamment heureux... le ciel enfin qui m'envoie aujourd'hui l'adversité... mais chacun en ce monde doit en avoir sa part... C'est mon tour! Dieu m'éprouve!... qu'il me donne seulement la force de lutter et de combattre... c'est tout ce que je lui demande.

BLANCHE.

Et il vous la donnera... (Montmorin entre par le fond.) Monsieur Montmorin!... je vous laisse avec lui... Mon père... il faut tout lui dire... (Elle salue Montmorin. — A part.) Mon pauvre père!...

(Elle sort à droite.)

SCÈNE XII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN.

Nous voilà seuls... expliquons-nous, et quelle est cette lettre que Canigou vient de m'apporter de votre part?

DIDIER.

Ah! vous l'avez reçue?

MONTMORIN.

Oui, morbleu!... et j'accours pour m'en expliquer avec vous!... il y a des gens, je le sais, qui s'écrieront : « Montmorin, le notaire, est un homme avide, qui ne veut que s'enrichir, n'importe à quel prix... » Moi qui vous parle, je l'ai entendu dire... je l'ai entendu!... Certainement je tiens à l'argent... C'est utile à tant de choses... mais je tiens encore plus à ma parole... et quand vous parlez de rompre ce mariage...

DIDIER.

Que dites-vous?

MONTMORIN.

Je me fâche... je suis furieux... et je me dis : Ce ne sera pas!... voilà comme je suis...

DIDIER.

Quand je vous ai écrit cette lettre, mon cher ami... j'étais ruiné...

MONTMORIN, vivement.

Qu'importe!

DIDIER.

Laissez-moi achever!... A présent c'est bien plus terrible encore... j'ai moins que rien!... Je dois cent mille écus!...

MONTMORIN.

Eh! qu'importe, vous dis-je!...

DIDIER.

Enfin, monsieur, s'il faut tout avouer... le seul espoir de salut qui me restait... mon ami Raymond vient de m'être enlevé!... il n'est plus... on vient de me l'écrire.

MONTMORIN.

Est-il possible!... (A part.) La nouvelle était vraie! (Haut.) Un si brave homme... (Lui donnant une poignée de main.) que

vous et moi connaissions depuis plus de vingt ans... il avait été témoin de mon mariage... témoin du côté de madame Montmorin... un ami véritable... un homme qui vous estimait et qui vous aimait plus encore que vous ne pouvez vous l'imaginer... car il y a deux ans, lors du service que vous lui avez rendu... quand il est venu à Cherbourg, pour s'entendre avec vous sur ces capitaux que vous lui prêtiez si généreusement... il a passé deux heures à mon étude...

DIDIER.

Il ne m'en avait rien dit... ni vous non plus.

MONTMORIN.

Il m'avait recommandé le silence... et le devoir du notaire est la discrétion... « Mon cher Montmorin, me dit-il, avec la franchise et la bonhomie que vous lui connaissiez... moi, vieux garçon, j'ai passé ma vie à être le jouet et la dupe des femmes... j'ai eu beau changer... cela n'y faisait rien; les grisettes, les bourgeoises, les grandes dames, toutes m'ont trompé... je renonce à l'amour... je ne crois plus qu'à l'amitié... il n'y a qu'un seul être au monde sur lequel je puisse compter... c'est mon ami Didier... et comme je n'entends rien aux articles du Code civil, ayez la bonté d'arranger les choses de manière que tout ce que je possède et posséderai au jour de ma mort, revienne à lui... à lui seul ! »

DIDIER.

Que dites-vous?

MONTMORIN.

J'ai arrangé les choses comme il me le demandait... et par un bon testament bien en règle... qu'il a signé avant son départ... vous êtes depuis deux ans légataire universel de deux millions de bien qu'il possédait alors.

DIDIER, levant les yeux et les mains au ciel.

Raymond ! Raymond, mon bienfaiteur!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; BLANCHE.

BLANCHE, *timidement et cachant une lettre.*

Mon père, le caissier m'envoie vous dire qu'il n'a plus rien... rien!... et ils arrivent toujours pour être payés!

MONTMORIN, *à demi-voix.*

N'est-ce que cela? j'ai chez moi cinq cent mille francs que Raymond destinait à l'achat d'une terre en ce pays, je vais vous les envoyer.

DIDIER, *haut.*

Cent mille écus suffiront.

MONTMORIN.

Ils seront remis à votre caisse dans un instant.

BLANCHE, *étonnée.*

Qu'est-ce que cela signifie?

DIDIER.

Tu le sauras.

BLANCHE, *avec émotion.*

Et puis, mon père?

DIDIER.

Quoi donc?...

BLANCHE.

Le frère de monsieur Antoine...

DIDIER.

Le premier commis de Raymond.

BLANCHE.

Il vient d'arriver...

DIDIER.

De Marseille?

BLANCHE.

Harassé de fatigue .. il a voyagé nuit et jour... je l'ai reçu de mon mieux... je l'ai engagé à se reposer... et il m'a remis pour vous...

DIDIER, prenant la lettre qu'elle lui présente.

La lettre de Raymond... laisse-moi, ma fille... (A Montmorin.) laissez-moi, mon ami, je veux... j'ai besoin d'être seul.

Ensemble.

AIR de STRAUSS.

BLANCHE et MONTMORIN.

Respectons la douleur
Qui déchire son cœur.
Qu'il reste seul ici,
Seul, avec son ami.

DIDIER.

En proie à la douleur
Qui déchire mon cœur,
Laissez-moi seul ici,
Seul avec mon ami.

(Blanche et Montmorin sortent.)

SCÈNE XIV.

DIDIER, seul.

Oui, pour lire cette précieuse lettre avec le recueillement dû à une sainte chose... il faut être seul ! O Raymond, ton amitié, compagne de ma vie, ne m'a jamais fait défaut, et elle te survit encore !... du fond de la tombe tu me tends la main pour m'aider, me soutenir et m'arracher au déshonneur ! (Regardant la lettre.) « A mon meilleur ami... à Didier, « pour lui seul. » C'est bien son écriture !... (Ouvrant la lettre.) Là dedans est tout son cœur... là dedans sa dernière pensée !... et elle a été pour moi !... pour moi !... (Il porte la lettre à ses lèvres; puis il s'assiet et lit lentement.) « Didier, je n'ai

« eu après toi qu'une affection dans ma vie... une jeune « femme... on m'a juré qu'elle me trompait... je n'ai plus « voulu la revoir, ni elle... ni son fils, qui pourtant était le « mien... Aujourd'hui, mais trop tard... j'ai des doutes... « tout me porte à croire que des parents éloignés... des pa- « rents avides... avaient intérêt à m'abuser... Si je reviens « à la santé... si je retrouve la mère de mon fils... je répa- « rerai mes torts, mais d'ici là... je suis tourmenté... j'ai « des remords!... Par un testament que j'ai confié à Mont- « morin, j'ai légué tous mes biens à toi, mon meilleur ami, « à toi qui es plus riche que moi et qui n'en as pas besoin... « Plus tard, car je me sens bien fatigué... je te donnerai tous « les renseignements nécessaires, et si je n'ai pas la force « de refaire mon testament, je m'en fie à ton honneur!... « je te charge de remettre mes biens à Charles mon fils, « qui est aussi mon filleul... » O ciel!... et cet argent que Montmorin doit avoir envoyé!... moi!... disposer de ce bien qui ne m'appartient pas!... ah! courons!...

SCÈNE XV.

DIDIER, CANIGOU.

CANIGOU, *joyeux et un billet de banque à la main.*

Monsieur, tout le monde est payé et moi aussi!...

DIDIER.

Ah! trop tard!...

(Il tombe accablé sur un fauteuil.)





ACTE DEUXIÈME

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAUBRAY, seul.

Personne non plus dans ce salon... Au fait, le vide... la solitude, ce sont les conséquences d'une catastrophe... elle chasse les indifférents... mais elle ramène les amis véritables, et à ce titre ma place est ici... Mademoiselle Blanche avait raison!... Tantôt dans le premier moment... je ne pouvais demander sa main à son père... mon avenir était trop incertain... Mais maintenant!... celui avec qui j'ai combattu à Saint-Jean-d'Ulloa... notre jeune prince, qui m'a reconnu tout à l'heure, et qui m'a offert, de lui-même... il m'a offert d'être son officier d'ordonnance! une pareille position!... c'est une fortune qui me tombe des nues!... mais tout me réussit aujourd'hui.

AIR du Cabaret.

Désir d'illustrer ma mémoire,
Tu ne m'as pas en vain charmé,
Car maintenant avec la gloire
J'ai le bonheur... je suis aimé!
Pour qu'ici le destin lui-même
Par mes efforts soit désarmé,
Tout mon secret le voilà! j'aime!
Je suis aimé!

SCÈNE II.

DAUBRAY, CANIGOU.

CANIGOU, à la cantonade.

C'est bon ! c'est bon !... Si ça vous dérange...

DAUBRAY.

Ah! quelqu'un de la maison... M. Didier?

CANIGOU.

Pas possible de le voir, encore moins de lui parler.

DAUBRAY.

Il ne reçoit pas?

CANIGOU.

Si... il m'a reçu, moi... mais très-mal... Il m'a envoyé au diable, et pourtant je suis de la maison... Ainsi, jugez, vous, un inconnu!... je ne sais pas où il vous enverrait, mais ça pourrait vous mener loin.

DAUBRAY.

S'il savait quel intérêt m'amène!...

CANIGOU.

L'intérêt?... je devine... Monsieur est créancier... je peux vous rassurer... (A demi-voix.) Vous toucherez... je viens de toucher... il y a des fonds à remuer à la pelle... nous avons fait une succession! et pour moi et mes sacoches, qui venons d'en porter une partie...

DAUBRAY, à part.

O ciel!

CANIGOU.

AIR : De sommeiller encore, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

J'réponds qu'elle n'est pas légère,
Ce sont des millions d'écus!
Par le maître et propriétaire

Je comprends qu'ils soient bien reçus !
Mais, moi, je les trouve moins drôles,
Et c'est ennuyeux en effet
D'en avoir tant sur les épaules,
Et pas un seul dans son gousset!

DAUBRAY.

Des millions, dit-il?...

CANIGOU, riant.

Oui, des millions!... j'aime à répéter ce mot-là, il me réjouit... il m'égaye... Il paraît que ce n'est pas comme ça pour vous... Quelle figure sombre et renversée!

DAUBRAY, à part.

Adieu tout mon espoir!... (Haut.) M. Didier est riche... (Avec émotion.) Alors... je n'ai plus rien à lui dire.

CANIGOU.

Ça se trouve bien... car à peine s'il vous écouterait... Il a un air rêveur et préoccupé!... il ne parle à personne... pas même à sa fille!

DAUBRAY.

En vérité!...

CANIGOU.

Il a un très-mauvais caractère, le bourgeois... quand il hérite! et il paraît que les millions produisent sur lui... le même effet que sur vous... cela le fâche.

DAUBRAY.

Allons donc!

CANIGOU.

Enfin... voilà une demi-heure à peine qu'il a touché le premier acompte... cent mille écus!.. moi! ça m'aurait rendu aimable et gracieux...

DAUBRAY.

Eh bien?

CANIGOU.

Eh bien! lui, qui d'ordinaire est le meilleur des maîtres, est devenu insupportable, bourru, emporté... il fronce le sourcil... il se promène en grognant... la tête courbée... enfin, un dernier trait qui vous fera juger... je ne suis pas avide... et ne demande jamais que le strict nécessaire... mais il est de nécessité absolue que j'aie cinq mille francs pour m'établir... un fonds de mercerie qui en vaut le double... alors, croyant le moment favorable... j'ai hasardé ma requête... savez-vous ce qu'il m'a répondu?...

DAUBRAY, *sans l'écouter.*

Non!...

CANIGOU.

Je vous l'ai dit tout à l'heure : « Va-t'en au diable... je n'ai... je ne possède rien!... » lui qui possède des millions... Hein?... monsieur, comme la fortune change le caractère!...

DAUBRAY, *rêvant.*

C'est étrange!...

CANIGOU.

Tenez... tenez... voilà mam'selle...

AIR de la valse de Giselle.

La voyez-vous, elle qui d'ordinaire,
Vous a toujours un air si gracieux,
La v'là maintenant trist' comme son père,
Et comme lui sombre et baissant les yeux.

SCÈNE III.

LES MÊMES; BLANCHE.

BLANCHE, *levant les yeux, aperçoit Daubray, fait un geste de joie, puis apercevant Canigou.*

Que fais-tu là?

CANIGOU.

Pour vous servir je reste.

BLANCHE.

Va-t'en!

(Avec impatience.)

Va-t'en!

CANIGOU, bas à Daubray.

N'avais-je pas raison?
Décidément l'bonheur a, je l'atteste,
Porté malheur à toute la maison!

Ensemble.

CANIGOU.

Vous l'entendez, elle, qui d'ordinaire, etc.

DAUBRAY.

Il a raison! elle avait, d'ordinaire,
Un front si pur, un air si radieux,
Et la voilà triste comme son père,
Sombre et n'osant sur moi lever les yeux.

BLANCHE.

A mes regards s'offrait un sort prospère;
Pour moi brillait un ciel si radieux!
Tout change, hélas! la fortune contraire
En un instant a renversé mes vœux!

(Canigou sort sur un second geste de Blanche.)

BLANCHE, le regardant s'éloigner.

Ah! monsieur Daubray, si vous saviez?...

DAUBRAY.

Je sais tout... j'ai appris la fortune qui de nouveau nous sépare... mon rêve n'aura pas duré longtemps!... n'importe!... il vous assure ma reconnaissance éternelle, puisqu'il n'a pas dépendu de vous d'en faire une réalité!..

BLANCHE.

Et maintenant encore, si je le pouvais...

DAUBRAY.

O ciel !

BLANCHE.

Mais c'est impossible... apprenez qu'à l'instant même où nous étions ruinés, M. Montmorin, dont je devais épouser le fils, est venu réclamer notre alliance et la foi promise... et aujourd'hui que la fortune nous est revenue... comment rompre ce mariage?... mon père n'a jamais manqué à sa parole, et maintenant surtout, il se croirait déshonoré, s'il en avait seulement la pensée... comment alors l'y décider?... comment oser même le lui proposer?

DAUBRAY.

Vous avez raison, c'est impossible.

BLANCHE.

Je l'ai tenté, pourtant !

DAUBRAY.

Vous?...

BLANCHE.

Oui, moi !... je ne sais comment je vous raconte tout cela... je ne le devrais pas peut-être... mais enfin...

DAUBRAY.

Achevez!. . achevez, de grâce!...

BLANCHE.

Deux fois j'ai voulu lui parler de vous... mais mon embarras... et puis l'air sombre et sévère... qu'il n'avait peut-être pas, et que je croyais lui voir... tout a retenu sur mes lèvres l'aveu que j'allais lui faire... j'ai eu peur!. . alors j'ai pensé qu'il valait mieux lui écrire... et j'ai glissé sur son bureau... sous sa main... une petite lettre... dont je ne me rappelle pas les phrases... mais « malgré sa parole don-
« née, je le suppliais de trouver quelque moyen de se déga-
« ger... car tout en rendant justice à mon fiancé... je ne
« croyais pas l'aimer... que bien au contraire, j'étais sûre
« d'en aimer un autre... »

DAUBRAY.

Oh! bonheur!

BLANCHE, *vivement.*

Ce n'est pas à vous que je disais cela, monsieur, c'est à mon père!

DAUBRAY.

Eh bien?

BLANCHE.

Il entrait en ce moment, rêveur et les yeux baissés, dans son cabinet... Je me suis retirée en silence... sur la pointe du pied, et à l'instant où je fermais la porte... il venait, sans m'avoir vue, de se jeter dans son fauteuil, juste en face de mon petit billet.

DAUBRAY.

De sorte que vous ne savez pas encore...

BLANCHE.

Eh! mon Dieu! si!... je crains de savoir... Je m'étais éloignée; l'inquiétude m'a ramenée près de cette porte... où le cœur me battait de crainte, et où, l'oreille attentive, j'écoutai longtemps sans rien entendre... Il me semblait que mon père s'était levé... puis il marchait à grands pas... puis son agitation devenait telle qu'il prononçait tout haut des mots entrecoupés... qui tous n'arrivaient pas jusqu'à moi!... Mais tout me prouvait que, dans le cœur de mon pauvre père, il se livrait comme une lutte, comme un combat... « Moi hésiter! » disait-il... « hésiter... oser seulement m'arrêter à cette pensée... Non, non, jamais!... » Après quelques instants de silence, et comme changeant de ton, il a dit : « Ah! ce n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, ma pauvre enfant... car enfin! après tout... » Puis il a poussé un cri : « Ah! c'est indigne!... » Et d'une voix... forte, il s'est écrié : « Non, je ne céderai pas!... je ne céderai pas!... »

DAUBRAY.

Il a raison... un honnête homme tel que lui ne peut manquer à sa parole.

AIR : Qu'il tienne sa promesse. (Le Serment.)

Qu'il tienne la promesse
Qu'il fit à ses amis!
Mais moi, moi que l'on blesse,
Moi, je n'ai rien promis;
Je sais ce qu'il me reste à faire,
Adieu!

BLANCHE.

Vous me quittez, hélas!

DAUBRAY, à part.

Mais du sort un marin jamais ne désespère,
Tant qu'il lui reste encor son épée et son bras.

Ensemble.

DAUBRAY.

Qu'il tienne sa promesse, etc.

BLANCHE.

O fatale promesse!
Rêve qui m'a souri!
O bonheur! ô tendresse!
Tout s'éloigne avec lui!

(Daubray sort.)

SCÈNE IV.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, le regardant sortir.

Où va-t-il donc? O ciel! (Apercevant son père qui entre par la gauche.) Mon père! comme il est pâle! agité!

(Didier entre d'un air pensif et sans voir sa fille; il se dirige vers la porte du fond comme s'il se disposait à sortir, puis, il se ravise et vient s'asseoir près d'une table sur laquelle il s'accoude, se tenant la

front à deux mains. Tout à coup il relève la tête avec résolution, prend une plume et griffonne.)

DIDIER.

Voyons, voyons donc!... car, après tout, le mal n'est peut-être pas si grand... et avec mon travail... et mes seules ressources... Nous disons cent cinq mille... Oui... quarante-neuf mille... Quarante-neuf plus cent quarante-six mille, cela fait?... (Cherchant à additionner les chiffres qu'il vient d'écrire.) Eh bien! cela fait?...

(Pendant ce temps, Blanche, qui a suivi avec intérêt tous les mouvements de son père, est venue en hésitant se pencher sur le fauteuil où Didier est assis.)

BLANCHE, timidement.

Trois cent mille francs, mon père!

DIDIER lève vivement la tête, puis il reste un moment étonné et regarde Blanche.

Mais, que fais-tu là, Blanche? J'avais dit à tout le monde que je voulais être seul.

BLANCHE, désignant la droite.

Oui, là, seulement... dans votre cabinet.

DIDIER.

Ah! c'est vrai! (A part.) Je m'y croyais encore! (Se levant et marchant avec agitation.) Ainsi, je suis venu là sans m'en apercevoir... Je ne sais plus maintenant si je marche ou si je reste en place!... C'est affreux!...

BLANCHE, s'approchant timidement.

Vous êtes fâché contre moi, mon père?...

DIDIER.

Moi?... non... du tout!...

BLANCHE.

Oh! si fait... je le vois bien... et vous ne voulez rien me dire... voyez donc quelle différence!... ce matin nous étions ruinés et cependant heureux... nous nous entendions si

bien... ce soir nous sommes plus riches que nous ne l'avons jamais été et je souffre... et vous gardez le silence!... Eh bien! fût-ce pour me gronder, j'aime mieux que vous me parliez!...

DIDIER, qui l'a à peine écoutée.

Moi?...

BLANCHE.

Oui, vous m'en voulez à cause de ce billet que tout à l'heure je vous ai écrit.

DIDIER.

Quel billet?

BLANCHE.

Celui qui était sur votre bureau... devant vous!

DIDIER, montrant un papier qu'il tient froissé dans sa main.

C'est vrai, je l'ai pris... je ne l'ai pas lu.

BLANCHE, étonnée.

Vous ne l'avez pas lu?

DIDIER.

Pas encore!... laisse-moi!

BLANCHE, à part.

Qu'est ce que cela signifie?... (Haut et voyant le geste d'impatience de Didier.) Mon père, je m'éloigne... dès que vous m'aurez embrassée.

DIDIER.

Non, je ne veux pas!.. (A lui-même.) je ne peux pas!. .

BLANCHE, à part.

Refuser de m'embrasser!

Air : Taisez-vous, amants, taisez-vous.

Il faut alors qu'il soit bien en colère;
Il a, bien sûr, vu ce que j'écrivais.
(Geste d'impatience de Didier.)
Ah! calmez-vous! Pour ne pas vous déplaire,

Je m'en vais,
Mon père,
Je m'en vais !

(Elle sort.)

SCÈNE V.

DIDIER, seul et jetant sur la table la lettre froissée qu'il tenait à la main.

Mon Dieu !... quand sans le vouloir... quand malgré soi... on a arrêté un seul instant son esprit sur une idée... mauvaise... qu'on a donc de peine à l'éloigner... à la chasser !... par les efforts même que l'on fait pour la bannir... elle revient sans cesse !... (Portant la main à son front.) Mais je serai plus fort qu'elle ! va-t'en, va-t'en !... je t'y forcerai bien... Voyons, pensons à autre chose... occupons-nous de nos affaires... cette somme que je dois, n'importe à qui... il faut que je m'acquitte... il faut que je la rende... à coup sûr si Raymond existait encore... s'il avait pu prévoir ma ruine... il me l'eût apportée lui-même... il m'eût forcé de l'accepter... mais il a un héritier... un fils... c'est autre chose... (Avec explosion.) Pourquoi n'est-il pas là ?... pourquoi ne se présente-t-il pas ?... je lui dirais : Tenez ! voilà l'héritage de votre père. . cet héritage qui me pèse, prenez-le... hâtez-vous !... m'en croyant le maître, j'ai disposé de cent mille écus... donnez-moi du temps pour m'acquitter... Il ne peut pas me le refuser... il s'agit seulement de découvrir ce fils, ce filleul... que l'on me charge de trouver... j'y emploierai tous mes soins... mais chacun ses affaires... et ce n'est pas dans ce moment que je puis le chercher !

SCÈNE VI.

CANIGOU, DIDIER.

CANIGOU.

Ne vous dérangez pas, c'est moi!

DIDIER.

En voilà un!... je ne sais pas comment il s'y prend, mais il arrive toujours quand je suis en colère!

CANIGOU.

C'est que vous vous mettez toujours en colère quand j'arrive... Aussi, je ne viens plus vous parler de mes cinq mille francs... quoiqu'ils me soient bien utiles, et qu'ils ne vous servent à rien...

DIDIER.

Encore!

CANIGOU.

Je viens seulement d'apprendre par mademoiselle Blanche que la personne dont vous avez hérité, il y a trois quarts d'heure, était ce bon M. Raymond de Marseille.

DIDIER, *brusquement.*

Qu'est-ce que ça te fait?

CANIGOU.

Tiens! est-ce que mon père Sébastien Canigou n'était pas jardinier chez lui?... C'est à cause de cela que vous m'avez pris chez vous!

DIDIER.

Eh bien?

CANIGOU.

Eh bien! quand ça devrait me coûter un peu cher, je viens vous demander s'il faut que je prenne le deuil, l'habit noir?

DIDIER.

Toi?

CANIGOU.

Il est vrai que cet habit-là pourra aussi me servir pour mon mariage.

DIDIER.

Toi, le deuil !... et à quoi bon ?

CANIGOU.

Parce que M. Raymond était mon parrain.

DIDIER, stupéfait.

Son parrain !

CANIGOU.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Mon vrai parrain ! et pour lui que j'honore,
J'veux prendr' le deuil... avant tout cependant
Instruisez-moi d'un détail que j'ignore :
Si mon parrain, dedans son testament,
Ne laisse rien à son filleul qui l'aime,
Il n'est pas just' que je le pleure ici !
J'ai bien assez d' m'affliger pour moi-même,
Sans êtr' forcé de m'affliger pour lui !

DIDIER, le prenant par la main.

Es-tu bien sûr de ce que tu me dis là ?

CANIGOU.

Certainement !

DIDIER.

Tu es le filleul de Raymond ?

CANIGOU.

Et depuis longtemps ! (A demi-voix.) Est-ce qu'il y a quelque chose pour moi ?

DIDIER.

Quelle preuve en as-tu ?

CANIGOU.

D'abord, son nom qu'il m'a donné... rien que cela! (A demi-voix.) Combien y a-t-il ?

DIDIER.

Tu te nommes Charles?

CANIGOU.

Charles Canigou, dit Charlot... mais sur mon extrait de baptême il y a Charles, vous le verrez!

DIDIER.

Mais alors ta mère était...

CANIGOU.

Certainement!... sa jardinière; Jacqueline, la jolie jardinière, comme on disait alors; une beauté dans son temps, parce qu'à présent... (A demi-voix.) Est-ce qu'il y aurait aussi quelque chose pour elle?... Ça serait juste! vu qu'il a eu des torts à son égard.

DIDIER.

Des torts?...

CANIGOU.

Je m'en souviens!... moi qui suis venu au monde dans la maison!... même que j'y ai été élevé jusqu'à l'âge de trois ans. D'abord il nous aimait bien, mon parrain... moi et maman la belle Jacqueline!... pour le papa Canigou, il ne pouvait pas le sentir; et puis un jour voilà qu'il nous met tous à la porte... Ce n'était pas bien... mais s'il se repent, s'il répare cela aujourd'hui... A combien que ça se monte, son repentir?

DIDIER, avec émotion.

Je te le dirai; va seulement me chercher ton extrait de baptême!

CANIGOU.

Je l'ai là haut avec mon livret... et mes autres papiers... Tout ce que je demande seulement, je ne suis pas exigeant,

c'est que ça aille à cinq mille francs... vous savez pourquoi.

DIDIER, de même.

Si tu es ce que je crois, ce sera plus encore !

CANIGOU.

Quinze ?

DIDIER.

Sois tranquille.

CANIGOU.

Ou bien trente !...

DIDIER, avec impatience.

Comme tu voudras.

CANIGOU.

C'est qu'alors j'en voudrais soixante... je l'aimerais mieux !...

DIDIER, de même.

Qu'à cela ne tienne... ce que je t'ai dit doit te suffire.

CANIGOU.

Non pas !... parce que vous comprenez bien que si ça peut s'élever jusqu'à la centaine... Cent, voyez-vous, c'est un compte rond !

DIDIER, avec colère.

Je ne te dis pas non... Va me chercher ce que je te demande... et nous verrons.

CANIGOU, hors de lui.

J'y vas... je reviens !... Cent mille francs... est-il possible ?... c'est là ce qu'il me fallait !... J'ai donc enfin le nécessaire !...

CANIGOU.

je crois voir.

Ah ! quel événement !
C'est donc pour moi le testament ?
Le ciel me devait ce présent !

Si longtemps indigent,
C'est donc mon tour! j'ai de l'argent,
Je suis riche à présent.
Je puis comme eux, je puis être insolent;
J'ai des écus, je suis riche à présent :
Saluez-moi, j'ai de l'argent!

DIDIER, à part.

Dieu! quel événement!
Fortune ou hasard inconstant,
Vous changez tout en un instant!
O pouvoir de l'argent!
Pour sa raison je crains vraiment,
Tant son bonheur est grand!
Allons, modère un tel enivrement.
Pour sa raison, je tremble en ce moment.

CANIGOU, à Montmorin qui entre.

Vous m'aid'rez, m'sieur le notaire,
A placer mes fonds... Ah! grands dieux!
Je n'peux plus épouser la mercière,
Il me faut quelque chose de mieux.

MONTMORIN.

Qu'a-t-il donc?

CANIGOU.

Ce que j'ai!

Ensemble.

Ah! quel événement, etc.

DIDIER.

Dieu! quel événement! etc.

MONTMORIN.

Dieu! quel extravagant!
Que rêve-t-il en ce moment?
Que parle-t-il de testament?
En lui quel changement!
Non, je ne conçois rien, vraiment,
A son air insolent!

Pour sa raison je crains en ce moment ;
Réponds ! réponds ! d'où vient ce changement ?

(Canigou sort.)

SCÈNE VII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN, regardant sortir Canigou.

Qu'est-ce qu'il dit ?... qu'est-ce qu'il dit?... lui compris dans le testament... Mais ce testament que voici... que je vous apporte, je l'ai assez étudié, Dieu merci!... c'est moi qui l'ai fait... qui l'ai écrit sous la dictée de Raymond, et vous verrez qu'il n'y est pas même question de M. Canigou ni de sa famille.

DIDIER.

En vérité ?

MONTMORIN.

Ce qui était juste! Des ingrats !... des fainéants qui ont tous mal tourné, à commencer par celui-ci qui ferait le plus mauvais usage de sa fortune.

DIDIER.

Vous croyez ?

MONTMORIN.

Et Raymond, qui le connaissait, était bien décidé à ne lui rien laisser... c'était son intention.

DIDIER, vivement.

Il vous l'a dit ?

MONTMORIN.

Je vous le jure !...

DIDIER, avec un mouvement de joie.

Ah!... (Se reprenant.) Il me semble cependant... qu'il ne pouvait pas... que l'on ne peut pas se dispenser de faire quelque chose pour lui... ne fût-ce qu'à cause...

MONTMORIN.

De quoi ?

DIDIER.

De son titre !... Il paraît qu'il est filleul de Raymond.

MONTMORIN.

Belle raison !... il n'est pas le seul !...

DIDIER, *vivement.*

Vous en connaissez d'autres ?

MONTMORIN.

Certainement !...

DIDIER.

Et lesquels ?

MONTMORIN.

Mon fils d'abord !...

DIDIER.

Votre fils?... à vous ?

MONTMORIN.

Mais oui... à moi!... puisque je vous dis mon fils.

DIDIER.

J'ai cru qu'il se nommait Étienne, comme vous?

MONTMORIN.

Charles-Étienne, s'il vous plaît ?

DIDIER.

Charles !...

MONTMORIN.

Comme son parrain, dont j'étais, vous le savez, le compatriote et l'ami... Raymond avait été le témoin de notre mariage, et ma femme, madame Montmorin, voulut absolument qu'il fût le parrain de notre premier... ce à quoi il se prêta de fort bonne grâce !... Tant que nous demeurâmes à Marseille, il fut constamment l'intime de la mai-

son... nous ne nous quittions pas... C'est lui qui m'a prêté les fonds nécessaires pour acheter une charge superbe, ici... à Cherbourg... sans cela, nous ne nous serions jamais séparés !

DIDIER, troublé et regardant Montmorin.

Comment !... ce serait ?...

MONTMORIN.

L'exacte vérité... et ce qui nous a même étonnés... madame Montmorin et moi... c'est qu'il n'ait rien laissé à Charles, notre fils, qu'il aimait beaucoup... mais beaucoup... car j'ai une vingtaine de lettres... où il ne l'appelle... que son bien-aimé filleul... son cher enfant !...

DIDIER, dont l'émotion va toujours en augmentant s'écrie tout à coup.

Eh bien ! donc, s'il faut vous l'avouer...

MONTMORIN.

Quoi ? qu'avez-vous ?

DIDIER, s'arrêtant.

Rien !

MONTMORIN.

Que vouliez-vous m'avouer ?

DIDIER, cherchant à déguiser son trouble.

Que j'aurais grand désir de voir ces lettres, si bonnes et si affectueuses... de mon ami Raymond... et dès que vous pourrez me les remettre... me les confier...

MONTMORIN.

Parbleu !... dès aujourd'hui !... j'étais venu vous communiquer ce testament en allant à la chambre des notaires... où nous avons aujourd'hui des élections... ça ne sera pas long... j'aurai encore le temps de passer chez moi et de vous apporter, en venant dîner, ces lettres intimes.

DIDIER, lui serrant la main.

C'est bien ! c'est bien ! adieu !

(Montmorin sort.)

SCÈNE VIII.

DIDIER, seul.

Qu'allais-je faire?... Tout lui dire!... Car c'est lui!... je n'en doute plus... et je ne sais comment j'ai pu un instant penser à Canigou! ce filleul... ce fils... C'est Charles Montmorin... et j'allais, sans réfléchir, l'avouer à celui qui se croit son père! En ai-je le droit? et cela m'est-il permis? Quand, heureux et confiant, il croit à la fidélité de sa femme... irai-je faire tomber le voile qui couvre ses yeux... lui prouver que depuis vingt-cinq ans il est trahi... arracher de son cœur son amour pour son fils... ou plutôt lui ravir son enfant... Et pourquoi? pour ajouter à ses richesses... lui qui est déjà riche!... Pour lui faire acheter au prix de son honneur... une fortune que je ne peux... que je ne dois pas lui rendre... (Se levant avec explosion et comme à lui-même.) Non! dis plutôt la vérité... Dis que tu veux la garder!... Ne cherche plus à te mentir à toi-même, avoue que tous ces raisonnements que tu te plais à entasser, ces vaines subtilités auxquelles tu ne crois pas, sont autant d'armes que tu essaies à te forger contre ta conscience qui s'indigne et se révolte!... (Avec force et conviction.) Eh bien, oui, fût-on le plus honnête homme du monde, on ne peut pas empêcher une mauvaise pensée de se présenter... mais on la repousse, on lutte, on combat! et l'on triomphe!... (Il tombe comme épuisé sur le fauteuil qui est devant la table et trouve sous sa main le portefeuille vert que Canigou lui a remis au premier acte et qu'il soulève lentement.) Quand je disais ce matin qu'une mauvaise action est le plus lourd des fardeaux. Voilà une heure à peine que j'ai reçu cet héritage, et depuis une heure j'ai éprouvé plus de tourments et d'angoisses, plus de malheurs réels que dans ma vie entière... Je suis devenu cruel et méchant!... j'ai repoussé ma fille dont la présence me faisait rougir... et pourtant je n'étais coupable encore que par la

pensée... Que serait-ce donc, mon Dieu!... (Se levant, avec calme et fermeté.) Oui, ma résolution est prise. Déchoir de sa position et l'avouer à tous les yeux, devoir cent mille écus et ne pouvoir les payer, perdre enfin ses rêves de bonheur et d'avenir est bien terrible, mais perdre sa propre estime est plus terrible encore, et le plus grand des malheurs c'est d'être malhonnête homme.

AIR : Epoux imprudent, fils rebelle. (*M. Guillaume.*)

Arrière donc, crainte inutile
Que je ne dois plus écouter ;
Arrière, sophisme futile...
Que l'intérêt me faisait adopter!
Oui, quoi qu'il doive m'en coûter!...
Que mon dessein me soit ou non funeste,
L'honneur me dit : La route est là!
Quoi qu'il advienne, suivons-la,
Et Dieu se chargera du reste!

SCÈNE IX.

DIDIER, DAUBRAY.

DAUBRAY.

Pardon! monsieur!

DIDIER, naturellement.

Qui êtes-vous, monsieur, et que me voulez-vous?

DAUBRAY.

C'est moi qui me suis présenté ce matin pour toucher une traite de six mille francs...

DIDIER, avec bonté.

Ah ! c'est juste... je vous reconnais maintenant... le compagnon de voyage de ma fille ?... mais cette traite, on vous l'a payée.

DAUBRAY.

Aussi n'est-ce pas une réclamation que je vous adresse, mais un service que je viens vous demander.

DIDIER.

Un service?... parlez, monsieur, parlez.

DAUBRAY.

Je vous avouerai franchement ma position comme j'en parlerais à mon père... dans quelques instants je dois me battre... j'ai une affaire d'honneur!...

DIDIER.

Un duel?...

DAUBRAY.

Oui... il s'agit d'une personne que j'aime... on me la dispute... je suis marin... j'ai provoqué mon rival... il m'attend.

DIDIER.

Mais que puis-je faire pour vous?

DAUBRAY.

Recevoir en dépôt la somme que j'ai touchée ici ce matin.

DIDIER, avec joie.

Et c'est à moi que vous venez confier...

DAUBRAY.

Ce modique capital qui est toute ma fortune et dont la destination est sacrée... aussi regarderais-je comme une inappréciable faveur de pouvoir le placer sous la sauvegarde de votre probité... Si l'on avait pu me citer un nom plus honorable que le vôtre, ce n'est pas vous que j'aurais importuné.

DIDIER, toujours plus ému.

Vous!... importun? non, vous ne l'êtes pas... J'accepte votre dépôt, monsieur, et je vous remercie de votre confiance!

DAUBRAY.

Voici les six mille francs... si le sort des armes m'est favorable... ce que je ne souhaite pas... je viendrai vous les réclamer... si je suis tué, vous voudrez bien les envoyer à cette adresse, celle de ma mère!...

DIDIER.

Vous avez une mère... et vous allez vous battre! voyons, jeune homme, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cela?

DAUBRAY.

Non, monsieur.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle. (*Les Pages du duc de Vendôme.*)

Le sentiment qui vous inspire
Fait l'éloge de votre cœur;
Mais je n'ai qu'un mot à vous dire,
Monsieur : il y va de l'honneur,
L'honneur dont vous êtes l'apôtre!...
Et comme chacun tient au sien,
Quand vous gardez si bien le vôtre,
Laissez-moi défendre le mien.

DIDIER.

Je n'ai plus rien à objecter... je vais vous donner un reçu.

DAUBRAY.

Un reçu?... de vous... monsieur, de vous... Didier l'honnête homme!... ah! je croirais vous faire injure... je ne l'accepte pas, monsieur!

DIDIER.

Mais, monsieur...

DAUBRAY.

Non! non! Je ne l'accepte pas!...

(Il sort.)

SCÈNE X.

DIDIER, avec joie.

Ma parole vaut un reçu, dit-il. Quoi! l'on aurait pour moi une telle considération... une telle confiance... (Levant les yeux au ciel.) Ah! la récompense ne s'est pas fait attendre. Merci! mon Dieu!

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Et j'aurais pu contre de l'or
Échanger la publique estime!
Non, non, c'est là mon vrai trésor,
Cherchons l'héritier légitime!
En ces lieux rien ne m'appartient,
Mais on m'y respecte, on m'honore...

(Apercevant Blanche.)

Ma fille!...

Ma fille qui vers moi revient,
Une autre récompense encore!

SCÈNE XI.

DIDIER, BLANCHE.

DIDIER, à Blanche.

Ah! viens, mon enfant, viens donc auprès de moi.

BLANCHE, le regardant avec surprise.

Quel air de joie et de contentement!... et cette physionomie si heureuse... Quelle différence d'avec tout à l'heure!

DIDIER, souriant.

C'est vrai, je t'ai repoussée!

BLANCHE.

Et vous m'appelez maintenant.

DIDIER.

Oui, j'ai besoin de te voir... Si tu savais tout ce que j'ai souffert pendant une heure.

BLANCHE.

Je l'ai bien vu... et je me taisais, car je savais pour quelle raison.

DIDIER, avec effroi.

Toi!... grand Dieu!

BLANCHE.

Oui, c'était à cause de moi... à cause de cette lettre que je vous ai écrite.

DIDIER, vivement.

C'est cela même! tu l'as dit!

BLANCHE.

Vous ne m'en voulez donc plus?

DIDIER, avec tendresse.

Non, mon enfant!

BLANCHE.

Et ce que je vous demandais pour mon bonheur?...

DIDIER, de même.

Je te l'accorde!...

BLANCHE.

Vous consentez?...

DIDIER.

A tout ce que tu voudras... pourvu que tu m'embrasses.

BLANCHE, courant dans ses bras.

Ah! vous ne me repoussez plus maintenant... et puis, je le vois, vous avez arrangé tout cela pour le mieux... Ah! que c'est bien!... que c'est beau à vous... d'autant que cela a dû vous coûter... (A part.) Mais ma lettre était si tendre et si pressante... qu'il n'a pu y résister... j'en étais sûre!...

DIDIER, qui pendant ce temps s'est approché de la table en tournant le dos à Blanche.

Lisons donc cette lettre, et voyons ce que cela peut être.

(Il la décachette sans que Blanche le voie.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; CANIGOU.

CANIGOU, s'adressant à Didier qui lit la lettre de sa fille.

Ah! ce n'est pas sans peine!... ah! j'ai eu une peur!... j'avais beau chercher... je ne trouvais pas ce maudit chiffon de papier... je croyais l'avoir perdu!...

DIDIER, parcourant la lettre.

Ah! mon Dieu!...

CANIGOU.

C'est ce que j'ai dit : ah! mon Dieu!... mais enfin... je l'ai retrouvé... et puis ce qui m'a encore retardé... j'ai couru chez la mercière...

BLANCHE.

Ta fiancée?

CANIGOU.

Pour lui dire franchement...

BLANCHE.

Que tu l'épouses?

CANIGOU.

Au contraire, que nous ne pouvons plus nous convenir, parce qu'il faut des époux assortis, et vu que j'ai cent mille francs!...

BLANCHE.

Lui?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; MONTMORIN, qui est entré pendant les dernières paroles de Canigou.

MONTMORIN, riant.

Il y tient donc toujours?

CANIGOU, avec insistance.

Si j'y tiens!... ça n'est pas déjà trop de cent mille francs pour un homme seul... c'est le strict nécessaire!... à plus forte raison pour deux!

DIDIER, se retournant.

En vérité!

CANIGOU.

Je ne peux donc épouser qu'une personne qui en aurait autant... pour le moins!

DIDIER, avec force.

C'est donc deux cent mille francs qu'il te faut maintenant?

CANIGOU.

Oui, sans doute!

DIDIER.

Tu t'abuses... ce ne serait bientôt pas assez!

CANIGOU.

C'est possible! et si vous avez mieux...

DIDIER, lui montrant sur la table le testament.

Tiens! voilà deux millions!

TOUS.

Deux millions!...

MONTMORIN.

A lui?

DIDIER.

Oui, à lui!... ou à vous!

MONTMORIN, *stupéfait.*

Plaît-il ?

DIDIER.

Mon ami Raymond m'avait nommé son légataire universel, vous le saviez tous... (*Tirant une lettre de sa poche.*) mais par une lettre... celle-ci, qui n'était adressée qu'à moi, qui n'est connue que de moi... il me prie de chercher... de découvrir quelqu'un qui le touche de très-près... et de remettre ses biens à cette personne, qui est à la fois son filleul...

MONTMORIN et CANIGOU, *s'avançant en même temps.*

Son filleul !

DIDIER.

Et son fils ?

MONTMORIN et CANIGOU, *reculant.*

Son fils !

DIDIER, *avec chaleur.*

Prenez, arrangez-vous !... de plus, cent mille écus que je vous dois... Je travaillerai ! je m'acquitterai !... Mais, en attendant, gardez cet héritage qui ne m'appartient pas... je le livre en vos mains... A présent les miennes sont pures !...

BLANCHE.

Ah ! c'est beau !... c'est digne de vous, mon père !... vous êtes bien *Didier l'honnête homme !*

DIDIER, *à part avec satisfaction.*

Oui, oui... maintenant !...

(*Il remonte vers le fond avec Blanche. Canigou et Montmorin sont restés tous les deux immobiles et muets de surprise.*)

CANIGOU, *à part, après un instant de silence.*

Comment !... il serait possible !...

MONTMORIN, *à part.*

Quoi... serait-ce vrai !...

CANIGOU, *à part.*

Et ça ne m'était pas venu à l'idée !

MONTMORIN, à part.

Et je ne m'en étais jamais douté!

CANIGOU, à part.

Mais c'est évident!...

MONTMORIN.

Mais j'y vois clair maintenant!

CANIGOU.

C'est sûr! c'est bien moi!

MONTMORIN, vivement.

Qu'en savez-vous, monsieur?

Ensemble.

AIR : Cœur infidèle, cœur volage. (*Blaise et Babet.*)

CANIGOU.

C'est indigne!...

MONTMORIN.

C'est infâme!

Pour sa mère!

CANIGOU.

Pour sa femme!

MONTMORIN et CANIGOU.

Il réclame! (*Bis.*)

(Le morceau s'interrompt.)

DIDIER, qui pendant l'ensemble s'est mis à relire la lettre de Raymond qu'il tenait toujours à la main.

Arrêtez, messieurs!... et calmez-vous!... (S'avançant.) Plus je relis cette lettre... et plus il me semble que le malheur que vous ambitionnez si ardemment n'appartient ni à l'un ni à l'autre!

MONTMORIN, vivement.

Qu'osez-vous dire?

CANIGOU, d'un air fâché.

Par exemple, je voudrais bien voir...

DIDIER.

« Si je reviens à la santé, » m'écrit Raymond, « et si je « retrouve la mère de mon fils... je l'épouserai... »

CANIGOU et MONTMORIN.

Est-il possible?...

DIDIER, frappant sur la lettre.

C'est écrit... (S'adressant à Canigou.) Or, il ne pouvait avoir l'idée d'épouser ta mère, qui est mariée, (A Montmorin.) ni votre femme qui l'est aussi !...

MONTMORIN, à demi-voix et d'un air de regret.

C'est vrai!...

DIDIER.

Il faut donc qu'il y en ait quelqu'autre?...

CANIGOU.

Qu'un seul! qui a été tué à la guerre, même qu'il en est mort!... le fils de cette Maria.

MONTMORIN.

Sa dernière maîtresse? Maria la Génoise!... une intrigante!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; DAUBRAY, qui est entré sur ces derniers mots.

DAUBRAY, s'avançant rapidement.

Qui ose insulter ma mère?

TOUS.

Sa mère!...

DIDIER, courant à la table, prenant la lettre que Daubray lui avait donnée et jetant les yeux sur l'adresse.

Oui... Maria Daubray, à Gênes... (A Daubray.) Monsieur, voici le dépôt que vous m'aviez confié... et de plus ce qui vous appartient, l'héritage de Charles Raymond, votre père!...

DAUBRAY, *avec émotion et levant les yeux au ciel.*

A moi!... ô ma mère! (*Regardant Montmorin.*) Mais il semblerait que j'eusse deviné l'insulte qu'on voulait lui faire ici... (*S'avançant vers Montmorin.*) Monsieur, je viens de me battre avec votre fils!

MONTMORIN.

Mon Charles!... (*Se reprenant.*) Non, mon Étienne!...

DAUBRAY.

Rassurez-vous!... il existe!... et s'est dignement conduit... C'est un noble jeune homme; car c'est de lui-même, et après le combat, qu'il m'a cédé ce qu'il ne pouvait m'accorder auparavant!... (*Faisant un pas vers Didier.*) Monsieur Didier, je suis sans famille... je n'ai pas d'autres parents que ma mère... mais je suis officier de marine et je suis riche, dites-vous... je vous demande la main de votre fille.

DIDIER, *étonné.*

Vous, monsieur?... une demande si brusque, si inattendue...

BLANCHE, *bas à son père.*

Pas tant!... c'était celui dont je vous parlais dans ma lettre.

DIDIER, *souriant.*

C'est différent!... (*A Daubray.*) Je vois, monsieur, que vous étiez accepté d'avance.

CANIGOU.

Ah! çà, et moi?... qu'est-ce qu'il me reste?

DIDIER.

Les mille francs que tu demandais ce matin pour être heureux!...

CANIGOU, *avec désespoir.*

Ah! quel malheur!... (*Avec colère.*) Voilà une injustice du sort!... en voilà une!... avoir possédé deux millions, et n'avoir plus rien!... pas même le nécessaire.

TOUS.

AIR : La loterie est la chance.

On a mieux que l'opulence,
Tant que le cœur reste pur;
La paix de la conscience
Est le trésor le plus sûr.



TABLE

Pages.




INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·



PQ 2425 A1E74 ser.2 v.32

Scribe, Augustin Eugène
Oeuvres complètes de Eugène Scribe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

